

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE  
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

UNIVERSITE MOHAMED KHIDER BISKRA  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT DES LETTRES ET DES LANGUES ETRANGERES  
FILIERE DE FRANÇAIS



MEMOIRE PRESENTE EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME DE MAGISTERE  
OPTION : SCIENCES DU LANGAGE

---

# ETUDE DU PRINCIPE D'ISOMORPHISME DES STRUCTURES LINGUISTIQUES

---

SOUS LA DIRECTION DU :  
**Pr. BENSALAH Bachir**

PRESENTE ET SOUTENU PAR :  
**M. BOUDIAF Mustapha**

Membres du jury :

- **Président :** Pr. Samir ABDELHAMID.
- **Examineur :** Pr. Gaouaou MANAA.
- **Encadreur :** Pr. Bachir BENSALAH.

ANNEE UNIVERSITAIRE 2013-2014

## *Dédicace*

*Remerciements et respect pour Monsieur Bachir BENSALAH, l'homme qui nous a accueilli et aidé à présenter un travail soigné. A cet homme qui nous a accueillis dans son bureau, dans sa maison et dans son cœur, je dédie ce modeste travail.*

## *REMERCIEMENTS*

*A nos chers enseignants. A monsieur Bachir  
BENSALAH, merci.*

*A monsieur ABDELHAMID Samir.*

*A monsieur GAOUAOU Manaa.*

*A monsieur DAKHJA Abdelwahab.*

*A monsieur METAJHA Mohamed el Kamel.*

*A ces chers professeurs merci.*

<b>INTRODUCTION GENERALE</b> .....	1
 <b><u>CHAPITRE I : LA STRUCTURE DU SYSTEME PHONOLOGIQUE</u></b>	
<b>INTRODUCTION</b> .....	8
<b>1. ORIGINE ET IMPLICATION DE LA NOTION DE STRUCTURE</b> .....	10
1.1 Définition du mot "structure" .....	10
1.2 Définition du mot "système" .....	11
<b>2. STRUCTURE ET AXIOMATIQUE SCIENTIFIQUE</b> .....	12
2.1 La linguistique comme science empirique .....	12
2.2 La phonologie : système ou structure ? .....	12
2.3 L'unité dans le système ou dans la structure .....	14
2.4 Le Phonème unité minimale .....	15
<b>3 THEORIES DES PHONEMES</b> .....	17
3.1 Théorie des espèces phonologiques .....	17
3.1.1 La notion de valeur chez Louis Hjelmslev .....	18
3.1.2 Du système de la langue à la théorie du phonème .....	19
3.1.3 La valeur et l'immanence .....	22
3.1.4 La manifestation de la structure .....	22
3.1.5 Pour une théorie de la "différence" .....	23
3.1.6 La "différence" est propre au système .....	24
3.2 Théorie des traits distinctifs de l'école de Prague .....	24
3.2.1 Relations entre phonèmes : traits ou valeur .....	24
3.2.2 Nature de L'implication Saussurienne sur Troubetzkoy .....	25
3.2.3 Isomorphisme : valeur/ phonème .....	25
3.3 Théorie binaire de Roman Jakobson .....	26
3.3.1 Binarisme et génétique .....	26
3.3.2 Le modèle isomorphique de Jakobson .....	28
3.3.3 Influence des mathématiciens tel que : Niels Bohr .....	28
3.3.4 L'isomorphisme entre poétique et linguistique .....	29
3.3.5 Roman Jakobson et plans du langage .....	30
3.3.5.1 La bijection et la binarité .....	31
3.3.5.2 Les séries de phonèmes et les suites .....	32
3.3.5.3 Critique de la théorie binaire .....	32
3.3.5.3.1 Critique de Nikolai Troubetzkoy .....	33
3.3.5.3.2 Critique de Viggo Brondal .....	34
3.3.5.3.3 Critique de Louis Hjelmslev .....	34
3.4 La théorie fonctionnaliste d'André Martinet .....	35
3.4.1 Le phonème chez André Martinet .....	36
3.4.2 La double articulation .....	37
3.4.3 Critique du phonème chez André Martinet .....	38

<b>4. EXEMPLES D'ISOMORPHISME DES UNITES PHONOLOGIQUES</b>	38
4. 1 Cas des archiphonèmes	38
4. 2 Cas des corrélations de phonèmes	40
<b>CONCLUSION</b>	40

## **CHAPITRE II: POUR UNE AXIOMATIQUE EN SEMANTIQUE**

<b>INTRODUCTION</b>	43
<b>1. SEMANTIQUE ET STRUCTURE DU LEXIQUE</b>	44
1. 1 Système lexical d'une langue	46
1.1.1 Les travaux de Charles Bally	48
1.1.2 Les travaux de Ferdinand de Saussure	50
1. 2 Relations entre définitions lexicales	51
1. 3 Concept d'exclusion et d'inclusion des définitions	53
1. 4 Notion d'extension et d'intension	55
1. 5 Définitions des conditions nécessaires et suffisantes	56
<b>2. LE MODELE SYSTEMIQUE SAUSSURIEN</b>	56
2. 1 Relation valeur/sémème	58
2. 2 Relation valeur/ sème	59
2. 3 La notion de sémème	62
2. 3.1 Le sémème chez Bernard Pottier	62
2. 3.2 Le sémème chez Robert Martin	66
2. 3.3 Le sémème chez Jost Trier	68
<b>3. L'ANALYSE SEMIQUE</b>	68
3.1 L'analyse componentielle	68
3.2 La sémantique du prototype	69
3.3 L'Analyse sémique de Pottier	70
3.4 La sémantique structurale de Greimas	71
3.4 .1 Les termes-objets et les phonèmes	74
3.4 .2 Les traits sémiques et les traits distinctifs	74
3.4 .3 La définition du phonème applicable au sémème	75
3.4 .4 Le noyau et la molécule sémique	76
3.4 .5 Le modèle greimasien	76
<b>4. CRITIQUE DE LA SEMANTIQUE STRUCTURALE</b>	77
<b>5. ISOMORPHISMES ENTRE UNITES SEMANTIQUES</b>	78
5. 1 Cas de la synonymie	78
5. 2 Cas de la polysémie	78
<b>CONCLUSION</b>	79

## **CHAPITRE III : POUR QUEL ISOMORPHISME POSTULER ?**

<b>INTRODUCTION</b>	83
<b>1. ORIGINE ET DEFINITION DU CONCEPT D'ISOMORPHISME</b>	84
1.1 Définition du terme 'isomorphisme'	85
1.2 Origine et étymologie chimique	86
1.3 La notion de transformation et la géométrie	86
1.4 Isomorphisme et théorie des ensembles	88
1.5 Symétrie biologique et linguistique	90
1.6 Isomorphisme hjelmslevien : héritage ou intuition	91
1.7 Question d'histoire Mitcherlich, Hjelmslev et Pasteur	91
1.8 Johannes Hjelmslev et l'isométrie, l'héritage familial	92
1.9 Roman Jakobson et l'intuition génétique	93
<b>2. LE PRINCIPE ISOMORPHIQUE</b>	94
2.1 Chez Louis Hjelmslev	94
2.1.1 Projection de la transformation	95
2.1.2 Isomorphisme des unités sémantiques et phonologiques	95
2.1.3 Isomorphisme du contenu et de la substance	97
2.2 D'autres modèles isomorphiques	98
2.2.1 Chez Rudolf Carnap	98
2.2.2 Chez Greimas et Troubetzkoy	99
2.2.3 Chez Leonard Bloomfield	100
2.2.4 Chez André Martinet	101
<b>3. EXEMPLES D'ISOMORPHISME PHONOLOGIE/SEMANTIQUE</b>	101
3.1 Cas de la bijection	102
3.2 Cas de l'injection	103
3.3 Cas de la surjection	105
<b>4. CRITIQUE DU MODELE ISOMORPHIQUE PAR ANDRE MARTINET</b>	107
<b>CONCLUSION</b>	109
<b>CONCLUSION GENERALE</b>	112
<b>REFERENCs BIBLIOGRAPHIQUES</b>	114
<b>GLOSSAIRE</b>	118

# **INTRODUCTION GENERALE**

Ce qui frappe dans une scène banale de conversation, c'est que les deux interlocuteurs semblent comprendre chacun le discours de l'autre. Entre émetteur et récepteur, il semble bien exister une certaine connivence régie par une dialectique du sens. Les non-dits et les présupposés semblent réaliser la commune mesure entre les deux protagonistes. Or, la réalité est tout autre, et au stimulus communicationnel semble répondre un autre stimulus visant le repérage du sens et favorisant l'entente. Entre le monde du dire et celui du comprendre semble exister un parallélisme et une symétrie très parfaite. L'homme, pour signifier, paraît pouvoir dire alors que la signification subsume la parole. De cette difficulté de se faire comprendre par la parole est née la langue qui n'est, en réalité, qu'un amas d'unités potentiellement signifiantes. Entre norme et usage, l'écart se creuse par la figure interprétative et le sujet parlant. Ce dernier considéré comme figure interprétative du discours offre dans l'usage de la langue une infinité de modes expressives. Même si la réception de ces mêmes modèles expressives demeure une mutation expressive, il faut reconnaître que l'expression linguistique ou l'unité phraséologique n'est qu'une probabilité de sens.

C'est cette ambiguïté du sens qui a fait que l'une des raisons primordiales de choix du sujet traité se résume dans la recherche d'une adéquation entre le signifiant et le signifié. La deuxième raison est une recherche ciblée d'une similitude possible entre le "dire" et le "vouloir-dire" du sujet parlant afin de résoudre le problème de l'entente communicative, ce qui revient à dresser une symétrie orthogonale entre le monde du dire phonologique et celui du vouloir-dire sémantique.

Le parallélisme entre expression et contenu motive aussi notre recherche et se doit être similaire à une transformation géométrique<sup>1</sup>. Ainsi, se pose le problème de l'unité phonologique comparable à l'unité sémantique. Ce sont là, les diverses raisons pour lesquelles nous allons consacrer ce travail. Dans ce cas, nous procéderons d'envisager analytiquement quelques points de vue théoriques phonologiques et sémantiques et c'est dans ce contexte que notre problématique prend forme. Notre quête tire son essence de la nature dupliquée du sujet parlant, partagé entre son et sens.

Tout au long de ce travail, nous essayerons de répondre à quelques questions dont les suivantes : L'isomorphisme, est-il parfait entre les deux disciplines lin-

---

<sup>1</sup> On appelle transformation géométrique, toute bijection d'une partie d'un ensemble géométrique dans lui-même.



guistiques ? Est-il semblable à l'isomorphisme géométrique et à la théorie des projections algébriques entre ensembles ? Existe-t-il un isomorphisme entre les unités phonologiques d'une part et entre les unités sémantiques d'autre part ?

L'isomorphisme est un principe relationnel entre unités linguistiques et ensembles-signifiants. Ce principe, bien qu'il soit propre à la fois à la phonologie et à la sémantique, il se trouve également être valide entre les deux disciplines. Ce qui fait notre préoccupation majeure dans cette étude. Notre objectif est d'essayer de valider l'existence de ce parallélisme entre phonologie et sémantique.

Nous postulons l'existence d'un **parallélisme** entre unités phonologiques, que nous allons essayer de prouver par la classe des homophones, celle des archiphonèmes ainsi que celle des paires minimales et de leurs rendements significatifs. Nous avancerons aussi l'hypothèse de l'existence d'un isomorphisme parfait en sémantique entre synonymie et polysémie. Notre objectif ultime est de prouver l'existence d'une relation isomorphique stable entre ensemble sémantique et ensemble phonologique. Question que nous tenterons d'élucider à travers les trois chapitres composant l'architecture du présent travail..

Dans le premier chapitre, nous développerons une plate forme théorique, visant à établir la relation de structure entre unités phonologiques à travers les multiples visions et points de vue des différents théoriciens du phonème : Saussure, Martinet, Jakobson, Troubetzkoy, Bloomfield, dans une perspective à la fois comparée et historique, allant des espèces phonologique aux traits distinctifs et aux sous catégories de traits distinctifs. Ainsi, les relations entre unités du système phonologique seront transposées dans le système sémantique qui, obéit à un ordre tout à fait différent qui est celui du sens, mais qui sera parallèle à l'ordre du son.

La commutation comme procédé de dégagement des unités phonologiques repose sur une qualité propre et intrinsèque au mot composé de phonèmes. Elle est relative au mot et à la différence de sens du mot. Ce procédé de commutation est parfois très fluide et applicable dans plusieurs disciplines ; il n'est pas restreint à la phonologie, il revient de droit à la sémantique. Ce rabattement épistémologique sur la sémantique pour différencier le phonologique est à critiquer chez l'ensemble des théoriciens du phonème, notamment chez Troubetzkoy. Le recours au sens est un point de fuite dans la perspective phonologique qui diffuse dans la sémantique l'opacité de la structure phonologique.

Le deuxième chapitre de cette étude portera sur la sémantique lexicale et les théories de la définition lexicale. Il sera ensuite question d'évoquer des unités du système lexical dans sa vision saussurienne en tant que système de signes pour dire que le problème de l'unité lexicale est crucial et sera traité en l'occurrence avec les concepts de sème et de sémème chez les différents sémanticiens et linguistes comme, à titre d'exemple, Bernard Pottier, Jost Trier, Georges Kleiber, Algirdas Julien Greimas ; ce qui permet d'aborder par la suite la manière avec laquelle les linguistes envisagent le système sémantique et ses constituants.

Le troisième chapitre, que nous considérons comme la clé de voute de l'édifice, sera consacré aux différentes conceptions de l'« isomorphisme » dans plusieurs disciplines. Quant la vision chronologique de la première apparition de ce terme en chimie minérale, nous nous attarderons sur la question de sa première utilisation par Mitscherlich<sup>1</sup> et de sa signification chimique, sans négliger de mettre en évidence comment serait-il possible de passer d'une terminologie chimique à un usage des mêmes termes dans la linguistique, encore qu'est ce qui permet un tel usage terminologique et justifie l'empreint d'un domaine vers un autre? Est-ce que cet empreint est justifié ? Et de quel qualificatif serait-il l'objet ?

La nature de notre sujet ne permet pas d'aborder la justification de ces empreints, laquelle mérite des recherches très approfondies. L'usage que fait le linguiste de la terminologie d'une autre discipline est très éclairant du point de vue disciplinaire. L'exemple de Greimas représente le cas le plus probant dans lequel il tire la majorité de son système conceptuel en sémantique structurale de la chimie.

Dans la même perspective Greimas emploie les termes suivants : Isotopie, Structure élémentaire, noyau sémique, particule sémique, molécule sémique, valence. De ces exemples, qui ne sont pas les seuls, et de leurs significations, nous pouvons conclure que ce recours terminologique est à la fois conceptuel et organisationnel ; pour dire enfin que les concepts importés d'une autre discipline auront le même rapport sémantique que dans leur domaine initial. Ils créent un rapport de sens et de structure pour combler une existence idéelle non nommée.

---

<sup>1</sup> Wurtz. AD, Dictionnaire de chimie pure et appliquée, Tome 2, éd Hachette, Paris, 1873, p. 152.

Le troisième chapitre fera ainsi la jonction des deux premiers et suivra l'étiquette bloomfieldienne<sup>1</sup> qui fait que l'étude linguistique doit toujours commencer par la forme phonétique et non par la forme significative. Nous aurons à aborder la question des structures parallèles entre les constituants de la théorie fondamentale du langage de Hjelmslev et la théorie des ensembles en mathématique. Il sera bien nécessaire de démontrer la « **bijection** »<sup>2</sup> dans l'œuvre de Hjelmslev et sous quelle forme elle fait surface dans la structure fondamentale du langage. La « **bijection** » sera établie sur le plan du contenu et sur le plan de l'expression.

C'est ainsi qu'il faut chercher l'application bijective qui est surjective et injective dans la phonologie structurale, et dans la sémantique structurale pour fonder un isomorphisme entre sémantique - en tant qu'ensemble d'arrivée et phonologie - en tant qu'ensemble de départ -, comme il est courant dans la théorie mathématique des catégories et dans les relations entre ensembles.

Le regard sera en dernier lieu porté sur les limites de cette théorie de l'isomorphisme entre les deux disciplines et les répercussions sur les fondements de base de la sémantique structurale. Tout cela, pour pouvoir désigner la réponse qui sera promulguée à la question suivante : en sciences du langage a-t-on besoin d'une sémantique structurale binaire ou d'une sémantique structurale multilatérale ?

Tout au long de notre étude, nous poursuivrons une approche analytique et critique des différentes théories dans les domaines phonologique et sémantique. Nous adopterons les méthodes de raisonnement inductives et déductives, ainsi que les extrapolations syllogistiques et logiques dans un but de rationaliser nos déductions et de les rendre plus lucides. Notre recherche sera ainsi une dialectique du raisonnement théorique visant l'établissement de la conformité entre les schèmes discursifs et les schèmes significatifs, partagés entre émission et réception. Pour cela, nous usons d'un corpus fermé, fait d'exemples, tirés des œuvres de linguistes théoriciens du langage, pour ne pas s'induire à l'erreur si nous ferons usage d'exemples personnels.

---

<sup>1</sup> Gordon W. Terrence. La sémantique aux États-Unis : de Bloomfield au générativisme. In: Histoire Épistémologie Langage. Tome 15, fascicule 1, 1993. pp. 31-52.

<sup>2</sup> - <sup>2</sup> - La bijection en mathématique est une relation entre deux ensembles, un ensemble de départ et un ensemble d'arrivée. Cette relation est injective et surjective.

Notre corpus sera formé d'une collecte d'exemples revenant à De Saussure, à Greimas, à Roman Jakobson et à d'autres linguistes. D'autres exemples sur la synonymie, les archiphonèmes ainsi que sur l'homophonie et la polysémie serviront à démontrer notre vision scientifique concernant l'isomorphisme des structures linguistiques.

# **PREMIER CHAPITRE**

**La structure phonologique : définitions et critiques.**

## Introduction

Existe-il un ou plusieurs systèmes phonologiques au sien d'une même langue ? Si nous nous contentons de l'usage des phonèmes dans la parole, nous remarquons qu'un sujet parlant utilisant le même phonème, le réalise de plusieurs façons différentes, hormis le contexte. Le phonème /b/ par exemple serait alors une infinité de phonèmes /b/. La phonologie structuraliste a remédiée à ce problème par la notion de *paire minimale*<sup>1</sup> et d'opposition et d'archiphonème.

Ceci pour ne dire que la phonologie n'est que structure. Elle se constitue par le sujet parlant, et cesse d'exister dès que la situation ou le contexte d'usage s'achève. La structure phonologique est construite et se construit. Le système phonologique est du déjà construit<sup>2</sup>. Quand la structure phonologique se prolonge dans le temps par l'usage. Le système phonologique est un arrêt temporel; c'est une construction sonore de sens atemporelle. Nous avançons aussi l'existence de plusieurs systèmes phonologiques, ou pour être précis de sous-systèmes phonologiques relatifs aux sujets parlants, au sein d'un seul système phonologique d'une langue déterminée. Nous avançons aussi l'idée d'une entropie statistique du système phonologique, qui serait résolus dans des matrices phonologiques que le sujet parlant construit et déconstruit dans le discours. Par ailleurs, si la phonologie serait un système subjectif dans la linguistique de la parole la notion d'archiphonème sera remise en cause.

Ce que nous allons examiner ici c'est les différentes manières par l'intermédiaire desquelles est envisagée la phonologie contemporaine, celle de Ferdinand de Saussure et celle du Cercle de Prague, et sa variante structurale sous l'égide de Roman Jakobson, de Troubetzkoy et de Martinet. On envisage d'étudier le parcours théorique de chaque phonologie, et de ses principes de base et de ses constituants ultimes (unités constitutives de chaque type de phonologie), tout en

---

<sup>1</sup> La notion de *paire minimale* donne au phonème la définition la plus marquante en phonologie, cette notion deviendra plus tard, avec Roman Jakobson, la notion de marque et sera un sujet de controverse entre lui et Troubetzkoy, ce que nous aurons à développer par la suite.

<sup>2</sup> Cette vision de la structure préconstruite-à découvrir et non à construire- est la vision des linguistes russes comme aimait le dire Roman Jakobson que c'est la vision des eurasiens.

essayant de déduire le parallélisme susceptible d'exister entre ces unités fondatrices de chaque type de phonologie.

Exemple : la phonologie de Ferdinand De Saussure est une phonologie des espèces phonologiques, des prototypes de phonèmes, et son usage communicatif est celui des groupes syllabiques ou phonologie syllabaire. A celles-ci s'ajoute la phonologie de Jakobson ou système phonologique basé sur *la notion de la marque*, ou des douze traits de sonorité et de tonalité, de l'opposition marqué/ non marqué que Jakobson sépare en classe : « Tout les traits intrinsèques se repartissent en deux classes que l'on pourrait appeler celle des traits de sonorité et celle des traits de tonalité »<sup>1</sup>

Ce travail ne laisse pas voir une comparaison entre les structures phonologiques des différentes théories, mais il vise essentiellement la relation entre unités phonologiques dans chaque théorie, et ceci dans une perspective descriptive et critique.

L'isomorphisme des structures phonologiques peut se révéler fructueux pour qu'il soit transposé dans les unités sémantiques comme c'est le cas dans la seconde définition du monème chez André Martinet. Cette dernière laisse penser que le phonème et le monème ont la même structure élémentaire, psychologique et individuelle. Le binarisme Jakobsonien sera mis à l'œuvre dans sa phonologie de la marque et sera confronté à la phonologie Pragoise de Troubetzkoy, et les dissensions entre les maîtres fondateurs du structuralisme Pragois, Troubetzkoy et Jakobson, seront mises en valeur pour situer ce parallélisme sujet de notre mémoire.

Dans une approche critique et en continuité avec la pensée hjelmslevienne, à qui revient de droit cette intuition de non-conformité et de parallélisme entre les structures du langage, des exemples théoriques et pratiques vont éclairer nos déductions à la fin de ce chapitre et porteront sur des notions clés, sur lesquelles repose tout les systèmes phonologiques des langues.

Ces exemples porteront sur la notion d'archiphonème qui est bien révélatrice de cet isomorphisme. Ainsi que sur la notion de corrélations des phonèmes et la notion de traits distinctifs sémantique d'André Martinet. D'autres exemples seront cités sur les zones de dispersion du phonème et leurs relations avec les traits sémantiques.

---

<sup>1</sup> - Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, éd Minuits, Paris, 2007, p.127.

## 1. ORIGINE ET IMPLICATION DE LA NOTION DE ``STRUCTURE``

Ce n'est que pour une question de méthodologie que nous avons préféré mettre ce titre dans le premier chapitre. Le terme de structure avant de faire l'apparat de la linguistique était très utilisé en chimie des minéraux appelée *cristallographie*, au temps de Ferdinand de Saussure, dont il avait certainement eut connaissance. Or, ce que développe Georges Mounin dans : *Saussure structuraliste sans le savoir* a fait dire à ce dernier ce qu'il n'a pas dit, mais, nous ne pouvons pas dire aussi que De Saussure ne connaissait pas le mot structure ni qu'il ignorait le fait qu'il travailla sur la notion de "système", tout en parlant de structure. Alors qu'à son époque, le terme « structure » fut attesté par plusieurs dictionnaires, avant, pendant et puis après la période<sup>1</sup> Saussurienne, comme nous allons le voir dans les définitions suivantes :

### 1.1 Définition du mot `` structure ``

Dans le dictionnaire de l'académie française le terme « structure » est défini comme étant la manière dont un édifice est bâti, ou la manière dont le corps humain est bâti. Structure, se dit de l'organique et du corps humain et c'est la manière dont les parties du corps sont arrangées. Figuratiquement, c'est la structure d'un discours, ou l'arrangement des parties d'un discours.

Saussure descendant d'une lignée romaine et patricienne de savants, chimistes et physiciens, connaissait certainement le terme "structure", lequel, ne figure pas dans ses écrits.

Ferdinand de Saussure connaissait bien les écrits de Schleicher, tout aussi bien que la pensée de Georges Cuvier (1769-1832), parent collatéral de Saussure et fondateur de l'anatomie comparée. Cuvier dressa la comparaison entre les espèces fossiles et les espèces vivantes, et fait refondre la classification du règne animal. La mouvance comparatiste a fait découvrir l'origine commune des langues indo-européennes, montrée par Saussure dans son *mémoire sur le système des voyelles primitives de l'indo-européen* et comme le font d'ailleurs tous les comparatistes de la grammaire.

---

<sup>1</sup> -Dans ce contexte le mot "période" est pris au sens géologique du terme, vu comme un règne de la vision saussurienne de la linguistique moderne, une révolution scientifique au sens de thomas Kuhn.



Carl Von Linné, autre figure de proue de cette tendance à la systématisation, paraissait avoir une étroite similitude avec Saussure. Il avait publié en 1735 *systema naturae*<sup>1</sup> ou il procéda à la classification scientifique du monde animal et végétal et dressa leurs nomenclatures scientifiques en espèces et genre prochain<sup>2</sup>; utilisant les termes latins. Il publia ensuite un traité sur la nomenclature binominale animale, déjà appliquée aux plantes dans *species plantarum*<sup>3</sup>. Nous concluons que du fait de la conjoncture naturaliste qui y régnait, Saussure pensait au système et à la manière de systématiser la langue, à l'image de Cuvier et de Linné suivant ainsi les pensées de Beudoin De Courtenay.

Cette engouement pour structurer la connaissance empirique, ajouté à cette tendance pour la classification des espèces et leurs évolutions a bien marqué la terminologie saussurienne, qui va du statique à l'évolutif, et de l'espèce au système. Ce qui a fait que le linguiste De Saussure opte pour la systématisation de la langue et non pour sa structuration, se basant sur la relation arbitraire d'association entre signe et chose. La définition et l'étymologie du mot "système" nous seront très utiles dans cette approche. Nous proposons ici quelques définitions du mot "système" afin de pouvoir mettre en lumière ce concept clé de la terminologie saussurienne.

## 1.2 Définitions du mot "système"

L'ensemble des définitions du mot "système" nous fait évoquer l'organisme biologique ou l'organisation de la pensée, ainsi que la manière dont sont disposés les objets, les organes ou les propositions constituant un système. S'il a choisis de parler du système, Saussure aura observé et décrit le fonctif au détriment de la fonction.

Voilà ce qui a fait que Saussure évita de parler de structure entre unités constitutives, et employa les termes de relation et d'opposition favorisé par l'introduction du rapport algébrique<sup>4</sup>, entre les unités de la langue.

---

<sup>1</sup>-Pascal Duris, « systemae naturae (Carl Von Linné) », Encyclopedia Universalis.

<sup>2</sup>-La définition par espèce et genre prochain est très utilisée en linguistique, et précisément en sémantique et en lexicologie. depuis Aristote et jusqu'à maintenant, ce genre de définition reste nécessaire à l'élaboration de toute forme de système, elle est la base de toute lemmatisation.

<sup>3</sup> - Pascal. Duris, « systemae naturae (Carl Von Linné) », Encyclopedia Universalis.

<sup>4</sup> - Encyclopedia Universalis, 2011.

## 2. STRUCTURE ET AXIOMATIQUES SCIENTIFIQUES

Toute axiomatique est construite sur un fond structural, qui la conduit et l'oriente, car qui dit structure, dit orientation dans le temps, et position dans l'espace. La structure présuppose la relation. Viggo Brondal<sup>1</sup> avait pensé à axiomatiser les structures élémentaires de la linguistique et Karl Buhler<sup>2</sup>, avant Roman Jakobson, à prédit le schéma de la communication et a pensé à axiomatiser le langage. Ces tentatives de modélisation de la linguistique projettent une structuration de la pensée par l'établissement des relations constantes entre objets linguistique. Chez Carl Buhler, tout comme chez Viggo Brondal la modélisation est une structuration, c'est une recherche des types de relations entre unités. Louis Trolles Hjelmslev, dépassant le stade de toute axiomatisation, chercha à formaliser la linguistique et spécialement le langage en deux plans dans sa théorie de la Glossématique.

### 2.1 La linguistique comme science empirique

Classée dans le rang des sciences empiriques et non à priori, la linguistique offre, du fait de sa matérialité perçue, un large éventail dans le domaine de la recherche, notamment en phonologie, domaine privilégié de la matérialité, basé sur le phonème comme unité constitutive doublement articulée. En phonématique, discipline cherchant le sens des phonèmes en concaténation, introduisant le sens comme paramètre de recherche. L'empirisme linguistique est né du point de vue du linguiste créant l'objet de recherche. La difficulté prouvée à axiomatiser la phonologie légitime l'empirisme dans toute la linguistique.

### 2.2 La phonologie : système ou structure ?

Dans le *Cours de linguistique Générale*, Saussure, et après avoir instauré les bases d'une linguistique scientifique, après avoir, mis en relief les unités constitutives du système de la langue, et après que les rapports<sup>3</sup> entre constituants furent établis, annonça une phonologie nouvelle et différente de la phonétique historique et comparée. Cette phonologie est celle des espèces phonologiques ou phonologie

---

<sup>1</sup> - Roman Jakobson, *Selected Writings*, éd Mouton, Gravenhage, 1962, p.23.

<sup>2</sup> - Caussat Pierre. Karl Bühler, de la psychologie à la sémiologie : quelques considérations réflexives et critiques sur une fondation patiente et exemplaire. In: *Langages*, 26e année, n°107, 1992. pp. 38-54.

<sup>3</sup> - nous entendons par là, les rapports syntagmatiques et précisément le rapport au temps

syllabaire. La phonologie saussurienne des syllabes introduit le sens dans la chaîne linéaire dans ses relations de sonorité. Cette phonologie obéit à une donnée stricte de la physique qui fait que l'impression acoustique, ou la portion, ou tranche de son est unique dans le temps. C'est une somme d'impressions par rapport au temps construisant le sens, comparable à des structures algébriques ou des suites dans leur rapport de valeur. Cette valeur dans la langue est un rapport temps/unité phonologique. Elle est algébrique avant toute considération.

La phonologie saussurienne est comme une nomenclature biologique dans son abstraction, elle obéit à des règles intrinsèques de caractérisation. Ainsi les phonèmes se trouvent définis in abstracto comme des effigies. La représentation monologique est de la langue et pour elle-même (pour reprendre l'expression du maître). Les phonèmes sont décrits, répertoriés méticuleusement dans un rapport typiquement paradigmatique et paradoxalement mnémotique qui fait que l'évocation de l'un exclut l'autre, et l'ensemble des phonèmes est une classification, une taxinomie de phonèmes vides de sens et empreints de psychologisme descriptif.

Dans cette perspective, et pour restituer aux phonèmes leur juste valeur, il devient évident de leur donner vie, leur offrir une existence, non pas historique et darwinienne, à la manière de Schleicher<sup>1</sup> (1821-1868), mais dans l'immédiat et en contexte. La chaîne linéaire de la parole leur a offert cette vocation et les a fait évoluer. La conception évolutionniste et téléologique est toujours présente dans le monde phonématique. Les restes de cette vision finaliste de la science demeurent et paraissent même dans l'esprit lucide et novateur de Saussure. Quoi qu'il s'amenuise dans le temps, dans l'utilité d'une diachronie dynamique, à la manière d'André Martinet. Saussure faisait éviter aux phonèmes toute transformation hasardeuse et toute justification historique. Ceci, fait que cette diachronie dynamique paraît avoir jeté un pont entre les unités phonémiques elles-mêmes.

La relation des groupes de phonèmes, implique la différence et suggère l'unité, car pour qu'il y ait relation, il faut et il suffit d'avoir au moins deux termes-objets<sup>2</sup>;

---

<sup>1</sup> -August Schleicher : linguiste allemand qui considère la langue comme un organisme vivant.

\*La téléologie dans sa forme phonologique (celle du Cercle de Prague) fut abandonnée et critiquée par le célèbre biologiste Ernest Mayr qui affirme qu'« il n'y a aucune preuve d'une quelconque téléologie dans l'évolution du monde »

<sup>2</sup> - Le terme revient à A. j. Greimas dans sémantique structurale et sera repris en détail plus tard. Ici terme objet est équivalent à un groupe de phonème constituant une unité de sens.

sujets réels de la dite relation. Si les termes-objets s'organisent en doublets et linéairement, nous aurons une structure binaire et plane; celle de Jakobson par exemple, mais si dans leurs interactions, les mots d'une langue ou termes-objets entretiennent entre eux une relation duelle ; nous sommes dans la structure définie en terme de relations multilinéaires, comme celle de Troubetzkoy en phonologie pragoise, ou la valeur est la relation entre deux termes-objets. Nous remarquons, ici, que la conception de la relation et de la valeur sont les mêmes chez les deux linguistes : l'un pour la langue, l'autre pour la phonologie. Saussure et Troubetzkoy parlent la même langue. Valeur et relation entre termes-objets font le système saussurien et la structure phonologique pragoise. La phonologie est une structure à l'image du système de la langue saussurienne, acceptant la multilatéralité des oppositions et non la binarité Jakobsonienne, qui ne peut expliciter tout le contenu sémantique du saussurisme, par le seul recours à la phonologie. La notion de marque<sup>1</sup> dont nous aurons l'occasion d'en parler est la négation de toute symétrie, et par là, de tout algorithme<sup>2</sup> constitutif de sens.

### 2.3 L'unité dans le système ou dans la structure

Pour qu'il y ait système ou structure ; il faut qu'il y ait unités de système ou de structure. Ces unités peuvent entretenir des relations entre elles. Si Hjelmslev définit la structure de la langue comme : « une entité autonome de dépendances internes »<sup>3</sup> et définit le système de la langue comme : « une paradigmatique ou système sémiotique » c'est qu'il vise avant tout la relation ou la fonction de structure qui unit les unités ou fonctionnels\* de la linguistique. Que se soit en sémantique ou en phonologie.

Pour tous les structuralistes en linguistique, c'est la relation qui prime, elle est fonction et fait union entre les termes élémentaires qui la constitue. Mais, lorsque Hjelmslev parle de système, il le fait dire en relation avec le processus qui fait vivre le système. Puisque, sans le processus, le système ne peut évoluer. Et le premier est l'immanence et le second est la manifestation. Et si la définition de

---

<sup>1</sup> -La notion de marque fut une découverte de Troubetzkoy que Jakobson s'est approprié.

<sup>2</sup> - Le terme algorithme reçoit ici la définition suivante : nombres d'étapes servant à la solution d'un problème -mesuré en rapport de temps- ou réalisant sa signification mesuré en rapport d'information.

<sup>3</sup> - Kenji Tatsukawa, « Louis Hjelmslev le véritable continuateur de Saussure », Linx [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 24 juillet 2012, consulté le 20 mars 2014. URL <http://linx.revues.org/1241> ; DOI :10.4000/linx.1241.

Hjelmslev sur la langue serait dite à propos du discours, elle fera de celui-ci une structure de dépendances externes. Ainsi les liages<sup>1</sup> entre unités du texte ou processus seraient interdépendantes les unes des autres, en fonction de la langue elle-même et en fonction du contexte sur les deux axes : celui des combinaisons et celui des substitutions. Ce que les autres structuralistes appellent relation de structure ; Hjelmslev le qualifie d'interdépendance.

Si le mot structure est dans le Dictionnaire de l'Académie Française défini de la façon suivante : « STRUCTURE. n. f. La manière dont un édifice est bâti, cela est répété dans les différentes éditions de ce dictionnaire », c'est juste pour dire que la structure n'est que la charpente qui abrite en elle, une substance informe. La substance est multiforme et la structure en est l'agencement apparent et toujours fuyant. A une substance répond plusieurs structures, selon le mode de formation choisi. Si la structure est une forme holistique, elle serait sans unité apparente. L'unité relation dans toutes structures n'est que manifestation partielle et toujours phénoménologique des unités composant le système.

## 2.4 Le phonème : unité minimale

Le phonème fut utilisé comme équivalent de l'allemand *sprachlaut*, en 1873 par Dufriche-Desgenettes<sup>2</sup>. Il fut ensuite employé par Ferdinand de Saussure comme prototype des sons dans son *mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européenne* en 1878.

Bien avant l'ère de Saussure, tout l'honneur revenait à Baudouin de Courtenay et à l'école de Kazan (1815-1883). De Courtenay linguiste de la période pré-Saussurienne, et encore qu'il n'est pas néogrammairien ni qu'il est partisan d'une linguistique historique quelconque, et bien que précédant le cercle de Prague, il était arrivé à théoriser dans son ensemble la linguistique de façon novatrice et contemporaine. Baudouin de Courtenay, évolutionniste de pensée, et organiciste linguistique, pensait la langue comme un système organique, en perpétuel changement, évoluant constamment dans le temps. Sa pensée semblait aller de pair avec

---

<sup>1</sup> - Adam. Jean-Michel, *Eléments de linguistique textuelle*, éd Madraga, Liège, 1990, p.52.

<sup>2</sup> Comtet Roger. *L'école phonologique de Leningrad et l'école phonologique de Moscou*. In: *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 17, fascicule 2, 1995. pp. 183-209.

la perspective téléologique<sup>1</sup> développée par Troubetzkoy et Jakobson. Téléologie du but des changements dans le système phonologique.

Cette vision d'une finalité du changement phonétique, vue comme homéostasie de tout le système phonologique est la critique des conceptions néogrammairiennes du changement mécaniste et causal des structures phonétiques. Ici, le fonctionnalisme de Martinet semble n'être qu'un développement des pensées de Courtenay. Saussure lui-même puisait dans cet esprit si lucide, dans ces dichotomies célèbres, dans sa définition de la langue en tant que système. Alors que De Courtenay parlait de la phonologie en tant que système et des sons en tant que forme ; la reprise saussurienne n'est pas si historique ni qu'elle est imitatrice, elle affiche une originalité sans faille dans le domaine de la linguistique. Pour Ferdinand de Saussure, c'est la langue qui est un système ; c'est elle qui est forme « la langue est une forme et non une substance »<sup>2</sup>.

A Baudouin De Courtenay revenait l'honneur et l'ingéniosité de sortir du cercle descriptif et historique de la phonologie, à lui revenait la définition du phonème comme unité psychique vivante, décrit comme somme des impressions acoustiques ou somme des caractéristiques phonatoires et articulatoires, considéré comme traits particuliers dans la comparaison et dans la différenciation au sein d'une langue. Cette définition est l'amalgame de deux définitions du phonème établit : l'une à Kazan (1875-1883) et l'autre à Saint-Pétersbourg. Dans la première définition, le phonème est la : « Somme des caractéristiques phonétiques considérées comme une unité particulière dans les comparaisons, soit dans les limites d'une seule langue, soit dans plusieurs langues sœurs »<sup>3</sup>.

La deuxième définition, qui sera reprise par le cercle de Moscou, donc par Roman Jakobson et fera l'édifice de toute la linguistique structurale et fonctionnaliste, fera que le phonème est : « La somme des qualités anthropophoniques généralisées, d'une certaine partie du mot qui reste indivisible pour une seule langue »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> -Doctrines philosophiques du but, selon laquelle toute chose ou forme a une finalité.

<sup>2</sup> -Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Ed Payot, 2002, p.157

<sup>3</sup> -Ekaterina Velmezova, 'phonème et morphème : deux notions diachroniques chez I. Ad .Baudouin de Courtenay', *Cahiers Ferdinand de Saussure* vol 55(2002), pp. 87-88.

<sup>4</sup> -ibid., p, 87-88.

Cette définition sera reprise par Troubetzkoy, où le phonème est indivisible et psychique, quant à son anthropophonie qui est la somme des traits articulatoires et acoustiques, elle sera considérée comme étant la somme des caractéristiques physiques et physiologiques. Nous insistons sur l'indivisibilité<sup>1</sup> du phonème chez Troubetzkoy, ces origines (prototype indo-européen, qualités anthropophoniques indivisibles) et puis sa critique (celle du phonème) qui sera observée comme génération de phonèmes, ou zone de phonèmes pour Martinet. Nous envisageons par le terme génération<sup>2</sup> une duplicité du phonème à l'infini, une probabilité relativiste et relative au phonème. Tel un électron dont la position ne peut être déterminé à un moment donné, mais seulement son nuage électronique décrivant une position virtuelle non déterminée. Plus simplement un cas d'une infinité de phonèmes est là. Il est utilisé et choisi dans une plage de phonèmes en fonction de critères encore à déterminer. Lequel de cette infinité de réalisations du phonème en question est utilisé en un temps t bien déterminé.

### 3 THEORIES DES PHONEMES

#### 3.1 Théorie des espèces phonologiques

Cette théorie revient à Ferdinand de Saussure. Les espèces phonologiques comme il est mentionné dans son *Mémoire sur le système Primitif des voyelles de l'indo-européen* en 1879 et les prototypes de phonèmes comme il paraît les concevoir sont des entités isolées in abstracto, comme il les qualifie lui-même dans son *Mémoire*. Ferdinand de Saussure mentionne les différentes formes de "a" qui ont été à l'origine des différentes prononciations du son [a] sans aperture, et les altérations qu'il a subies à travers le temps. Alors que dans le *cours de linguistique générale*, l'exemple donné concerne les consonnes et puis les voyelles ; signe d'appui et de généralisation de cette théorie. Le t réalisé à travers le temps diffère du t absolu sans aucune réalisation. Il est transcrit en majuscule par la lettre T, le i dans sa réalisation est I comme espèce phonologique. Ferdinand de Saussure parle d'un fragment irréductible t. Nous avons ici l'impression qu'il parle phonétique-

---

<sup>1</sup> -N.S.Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, éd KLINCKSIECK, Paris, 1949, p.45.

<sup>2</sup> -Le terme de génération est pris dans le sens de produire une infinité de phonèmes ou allophones constituant une zone de dispersion pour chaque phonème

ment. Mais lorsque cette expression d'irréductibilité du fragment t est prise, dans une pensée troubetzkoïenne, elle énonce le phonème avec ses traits distinctifs. Cette majuscule T ou I, est à la fois le son [t] de la phonétique historique de Grammont<sup>1</sup>, et le phonème /t/ du Cercle Linguistique de Prague, dans sa première définition d'unité indivisible. Bien que Saussure ait déjà avancé l'idée de phonèmes irréductibles, donc indivisibles, et qu'il a suggéré leur étude comme étant des espèces particulières d'*êtres*, il les maintenait dans l'absolu. Le phonème, pour Saussure, paraissait être une somme de caractéristiques bien définies entre impressions acoustiques et mouvements articulatoires. Une unité ayant ses propres valeurs. Sa phonologie était basée sur la syllabe plutôt que le phonème.

C'est une phonologie syllabaire qui traite des groupes de phonèmes régies par des suites d'implosions et d'explosions, dans la réalité de leur exécution linéaire. C'est dans leur fonctionnement qu'ils sont objet d'étude et non dans leurs relations. Si non, Saussure aurait pu parler de structure au lieu de système. Saussure insistait sur la notion de système uniquement pour la langue, car c'est seulement les unités de la langue qui pourraient constituer le système dans leur contiguïté et leur relation intrinsèque.

La phonologie syllabaire de De Saussure est l'une des théories les plus réalistes qui traite des relations phonétiques dans le temps. Pour Saussure, la chaîne linéaire des phonèmes est la consécration du système dans sa visée communicative. Elle relève de l'ordre du social et de l'hétérogène. Elle est du domaine de l'individuel dans sa production, et du collectif dans l'interaction communicative des individus entre eux.

### **3. 1. 1 La notion de valeur chez Louis Hjelmslev**

L'exemple de Louis Hjelmslev ; celui du filet et des mailles du filet ; (exemple présenté pour exprimer la composition et le fonctionnement de la langue), et l'exemple de De Saussure sur les articulus linguistiques, laissent entrevoir la langue comme un domaine des articulations.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>- Maurice Grammont est un illustre phonéticien français, adepte fervent du saussurisme, se dressant contre tout fonctionnalisme dans la phonologie, va à l'encontre de la pensée de Martinet et prône l'évolution des faits phonétiques. A lui revient la loi des trois consonnes.

<sup>2</sup>-F. de. Saussure, Cours de Linguistique Générale, Paris, éd Payot, 2002, P.156.



Louis Hjelmslev et Ferdinand De Saussure puisaient dans le même fond scientifique. Cette connivence méditative des deux linguistes permet l'extrapolation suivante: ces deux linguistes reconnaissaient le même principe de fonctionnement pour la langue. Par ailleurs, et, dans le *Traité de stylistique française*, Charles Bally évoquait le même exemple des maillons de la langue<sup>1</sup>. Hjelmslev lecteur de Saussure aurait usé d'un exemple très similaire qui fait qu'à l'image des articulus - unités de langue saussurienne – correspondaient parfaitement les nœuds ou mailles du filet qui s'enchevêtrent et se croisent à l'infini, pour former le tissu des valeurs correspondantes. *La valeur* dans le *Cours de linguistique générale* est doublement définie. Elle est située sur les deux plans du langage, celui du signifiant et celui du signifié. Cette notion de valeur est présente et fait le parallélisme<sup>2</sup> des deux plans, selon l'auteur du *Cours*. Ce parallélisme entre concept et image acoustique ou valeur du signifiant et valeur du signifié est l'isomorphisme même, pratiqué par Hjelmslev, entre plan de l'expression et plan du contenu. Chose que Roman Jakobson ne manque pas d'approuver quand il s'agit de microstructures linguistiques ou unités irréductibles du domaine des signifiants.

### 3. 1. 2 Du système de la langue à la théorie du phonème

Partant des considérations sur la langue en tant que système ; Troubetzkoy conçoit sa théorie du phonème ou théorie phonologique sur des préceptes typiquement saussuriens. L'influence de De Saussure se fait sentir dès le chapitre III, dans les *Principes de phonologie* de Troubetzkoy pour la classification logique des oppositions distinctives ; il déclare qu' « Une opposition ne suppose pas seulement des particularités par lesquelles les termes de l'opposition se distinguent l'une de l'autre, mais aussi des particularités qui sont communes aux deux termes de l'opposition. Ces particularités peuvent être appelées une base de comparaison »<sup>3</sup>.

Dans le *Cours de Linguistique Générale* de De Saussure, paru aux éditions Payot, nous avons isolé ce fragment de texte : « [...] Constatons d'abord que même en dehors de la langue, toutes les valeurs linguistiques semblent régies par ce principe paradoxal. Elles son toujours constuées :

---

<sup>1</sup> - Bally. Charles, traité de stylistique générale, Heidelberg, 1921.

<sup>2</sup> -F. de. Saussure, Cours de Linguistique Générale, Paris, éd Payot, 2002, p.167.

<sup>3</sup> -N. S. Troubetzkoy, *Principes de Phonologie*, Ed Klinchenseick, Paris, 1949, p. 69.

*1° par une chose dissemblable, susceptible d'être échangée contre celle dont la valeur est à déterminer.*

*2° par des choses similaires qu'on peut comparer avec elles, dont la valeur est en cause. »<sup>1</sup>*

Ces deux passages, celui de Troubetzkoy et celui de Saussure, sont identiques dans leur contenu théorique, mais chronologiquement, le premier est de 1938, et le second est de 1916. Le premier parle d'opposition distinctive, alors que le deuxième, parle de la valeur, dans le système de la langue.

Comment réconcilier les deux positions si toutes fois elles sont valides ?

Troubetzkoy parle de façon méthodologiquement structurale, alors que De Saussure parle du système. Et puis, lorsque Saussure continue sa diégèse du phonème, il le considère comme une entité oppositive et négative, c'est que Saussure connaissait l'opposition avant qu'elle ne soit distinctive. Il connaissait et admettait *la base de comparaison*, et faisait de la valeur l'unité de comparaison, Il réservait le terme de valeur<sup>2</sup> pour le système, et le décrète valable pour tous les autres systèmes, en dehors de la langue.

En conclusion, ce que Saussure a fait pour la langue, Troubetzkoy le voulait pour la phonologie, et ce qui faisait le système saussurien, réussissait bien à faire de la phonologie structurale. Or que, ce qui va pour le système, ne peut fonder la structure : (voilà ce que nous insinuons par la relation de similitude paradoxale entre les deux linguistes), car, le système se construit dans le statique et dans le positif, et la structure se construit, quant à elle, dans le dynamique et dans le paradigme de la négativité. Si Troubetzkoy avait parlé d'un système phonologique ; il aurait eu raison. Mais, la distinction des oppositions est dans la structure et à l'usage, dans le réel de la construction du langage. La distinction des oppositions est syntagmatique est négative, et les phonèmes ne sont ainsi vu que comme des entités relatives et négatives sur l'axe des successions. Elles seront positives et absolues dans leurs combinaisons. Peut-on alors dire que la position saussurienne est plus fondée ?

---

<sup>1</sup> - De Saussure. Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, éd Payot. Paris. 1992, p. 159.

<sup>2</sup> Ibid.

La relation suppose en phonologie la négation et la relativité des traits distinctifs, c'est l'opinion partagée par les linguistes du Cercle de Prague. Roman Jakobson, l'un des maîtres fondateurs du cercle a construit son système phonologique à partir d'une description des verbes russes et de leur phonématique. Il dégage le système phonologique du russe en tant qu'ensemble de phonèmes régis par les mêmes rapports d'oppositions qu'il partage avec son maître Troubetzkoy. De ces deux comparaisons de textes nous pouvons conclure que l'influence de Saussure sur le Cercle de Prague était très claire et que ces préceptes étaient valides et sans contestation, sauf que ce que nous pensons être une doctrine phonologique, reste pour les saussuriens, une extrapolation incompatible tirée de la valeur dans le système et de la relation de valeur dans la structure.

Si De Saussure insistait sur le caractère immanent de la langue, c'est pour mieux la préserver, dans le système, des usurpations théoriques et doctrinales. Tout en évitant les spéculations sur le caractère systématique de la langue et en insistant sur le rapport intrinsèque des mots entre eux, Saussure avait mis l'accent sur le maintien des rapports entre signifiants et signifiés. Rapports qu'il qualifie lui-même de parallélismes. Cette expression revient dans les écrits poétiques de Roman Jakobson, qui insistait sur les relations entre son et sens, pour donner au mot toute sa vigueur scientifique et son sentiment poétique et esthétique. Retenons que le parallélisme peut signifier symétrie, donc relation entre deux objets. Si des suites d'objets linéaires se développant dans le temps occasionnent des parallèles consécutives, on aura un parallélisme complet entre deux suites appelées aussi corrélations, ou isomorphisme. Ainsi, Saussure comme il a voulu éviter de parler de structure et à préféré le système, penchait nettement vers un parallélisme des deux plans, que de parler de l'isomorphisme tout court.

Son obstination réétirée pour l'immanence lui interdisait le recours à des subtilités stylistiques et contextuelles, et ne lui autorisait guère de paraphrases épistémiques. Là, l'induction, cet autre procédé logique, est à écarter, car dans la langue c'est le système qui constitue le mot et non les mots qui forment le système

(langue), et « C'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme. »<sup>1</sup>

### **3. 1. 3 La valeur et l'immanence**

La notion de valeur est une notion saussurienne en linguistique et par excellence. Nul ne conteste que la valeur des signes soit définie par Ferdinand de Saussure dans la langue et en synchronie. Saussure évoque le fait d'étudier l'état statique d'une langue donnée et de faire une linguistique de la langue et pour la langue. La notion de valeur est explicitée par la partie d'échecs sans se référer aux positions déjà jouées. Elle est momentanée. C'est seulement l'état ou la partie semble se jouer qui intéresse, et non ce qui a été joué ni ce qui va advenir et de la partie et des pièces en tant que valeurs. Le système est la position en un temps t, la structure est dans le déplacement des pièces. Cette alternance entre le statique et le dynamique est l'alternance même entre le système et la structure. L'immanence est donc le produit de la valeur des pièces statiquement loin de toute évolution dans le temps et dans l'espace.

### **3. 1. 4 La manifestation de la structure**

Dans ce sous-titre nous poursuivons directement le passage précédent et l'exemple de la partie d'échecs, car, dès qu'une pièce est déplacée, le système est en désordre, et son entropie accroit. Ce mouvement affecte seulement une partie du tout révélant une structure par l'intermédiaire de la relation qui naît entre deux entités. En phonologie, c'est la phonématique qui résout la relation entre les phonèmes. En morphologie, cette relation résumée par le sens du morphème nous fait revisiter le signe linguistique dans sa conception saussurienne, qu'elle soit grammatical ou lexical, puisque le signe linguistique infra-lexical ou grammatical en contexte est chargé sémantiquement. En phonologie, discipline qui caractérise la manifestation du sens et met en jeu tout le contenu affectif<sup>2</sup> et intellectuel du signe, nous ne pouvons voir que la manifestation du système de signes saussuriens, là où l'immanence cède devant la subjectivité du sujet parlant, qui manifeste le système

---

<sup>1</sup> -F. De. Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, éd Payot, Paris,2002 , p.157.

<sup>2</sup> - L'expression retenue de l'affectif et de l'intellectuel revient à Charles Bally dans son traité stylistique Générale.

linguistique de la langue par un autre système linguistique qui est la phonologie, afin de pouvoir signifier. La structure phonologique est la manifestation du système de la langue. Cette manifestation est dynamique et évolutive et sa compréhension est une statistique des états de langue qui se succèdent dans le temps. A chaque instant de la parole une structure linguistique nouvelle développe et oriente le sens. La phonologie est une discipline qui construit et déconstruit le sens par le sujet parlant.

### 3. 1. 5 Pour une théorie de ``la différence``

La différence suppose la multilatéralité des traits phonologiques et l'opposition suppose la symétrie ou la bilatéralité. La théorie saussurienne est une théorie du système, donc, celle de la différence et non de l'opposition phonologique. Cette prise de position fut celle de De Saussure et fut suivie par Troubetzkoy qui a accepté l'opposition multilatérale<sup>1</sup> pouvant contenir l'opposition bilatérale, dans la relation des phonèmes entre eux. Cette divergence épistémologique entre Troubetzkoy et Jakobson a ses racines dans les *Principes de Phonologie*. Troubetzkoy commence par avancer que l'élaboration du système d'oppositions phonologiques peut être l'élaboration de n'importe quel système d'oppositions<sup>2</sup> et que tout système repose sur des notions clés, entre autres : les notions d'oppositions multilatérales et bilatérales.

L'auteur ajoute que : « la base de comparaison » comme il entend l'appeler est l'unité qui structure le système des oppositions et non la paire minimale ou l'opposition distinctive, la base de comparaison est la somme des particularités phonologiques que partagent deux phonèmes ou plus. Et puisque Troubetzkoy accepte la multilatéralité, il rejoint en cela Saussure pour qui la langue n'est que des différences et qu'elle est un système sémiotique comparable à tout autres système de signes.

Les deux linguistes montrent une connivence dans cette pensée de la différence non polaire, ce qui va à l'encontre de la pensée aussi brillante et aussi conséquente de leur homologue Roman Jakobson.

---

<sup>1</sup> -N. S. Troubetzkoy, *Principes de Phonologie*, Ed Klincksieck, Paris, 1949, p.70.

<sup>2</sup> - Ibid., p. 69.

### 3.1.6 La ``différence`` est propre au système

Du passage précédent nous concluons que la "différence" est le propre du système, là où est admise la multiplicité de la base de comparaison\*. Ce que Jakobson refuse catégoriquement par la notion de marque, qui, d'ailleurs, fut la découverte de Troubetzkoy avant qu'elle ne soit adoptée par Jakobson et qu'elle ne fasse sujet de querelle entre les deux tenants et fondateurs du Cercle de Prague.

## 3.2 Théorie des traits distinctifs de l'École de Prague

L'opposition est propre à la structure. La théorie logique des oppositions phonologiques, émane des travaux des membres les plus éminents du Cercle de linguistique de Prague, entre autres : Troubetzkoy et Jakobson. Ces oppositions furent un sujet de discorde entre les deux hommes. D'une part, Jakobson développe et déclare l'opposition bilatérale comme seule opposition valide pour différencier les phonèmes, d'autre part, Troubetzkoy note l'existence d'oppositions multilatérale à côté des autres oppositions. Ce genre d'opposition est refusé par Roman Jakobson.

Tout revenait à Troubetzkoy quant à la définition du phonème, comme une unité indivisible de la phonologie. Le système phonologique repose sur cette notion clé qui fut l'œuvre de Nikolai Sergueivitch Troubetzkoy : « Le phonème ne peut être défini d'une façon satisfaisante, ni par sa nature psychologique, ni par ses rapports avec les variantes phonétiques — mais seulement et uniquement par sa fonction dans la langue. Qu'on le définisse comme la plus petite unité distinctive (L. Bloomfield) ou comme marque phonique dans le corps du mot (K. Biihler) — tout cela revient au même, à savoir que toutes langues suppose des oppositions phonologiques distinctives et que le phonème est un terme de ces oppositions qui ne soit plus divisible en unités phonologiques distinctives encore phis petites »<sup>1</sup>.

### 3.2.1 Relations entre phonèmes : traits ou valeur

La relation des phonèmes en traits binaire est résolument isomorphique au plan de la forme. Le contenu formel d'un phonème est résumé en traits et se laisse clas-

---

<sup>1</sup> -N.S.Troubetzkoy, Principes de phonologie, éd KLINCKSIECK, Paris, 1949, p.45.

ser facilement. L'isomorphisme recelé, ici, est entre l'existence d'un trait semblable dans une série de phonème et leur définition est réciproque.

P est a b ce que t est a d, f est a v ce que k est a g et ainsi de suite. Le paradoxe ici est que aucun phonème n'est défini en soit, mais que chacun est bien défini par rapport à l'autre. C'est ce qui fait l'isomorphisme des unités phonologiques dans leur réciprocity définitionnelle, à dire que sans ces séries phonologiques aucun des phonèmes ne serait défini, et tous les phonèmes se forment dans l'abstrait.

La perspective articulatoire qui vient s'opposer à ce que nous avançons est avant tout descriptive. Un phonème dans la somme de ses particularités articulatoires n'est que la description apparente d'un phonème, son ordonnée si nous pouvons dire. Mais qu'on est-il de son abscisse (son point d'arrivée) ? Le phonème a un rôle perceptuel et descriptif. Il est décrit par sa phénoménologie discursive (dans l'usage) et non par sa perception descriptive.

Le phonème en littérature est le support de toute narration. Il est la langue en action, et n'est guère description. La relation phonémique décrit l'univers humain en évolution et outrepassé toute description statique. La narration est de la parole et la description est de la langue. Il n'est que de la langue ce qui fige l'émotionnel.

### **3.2.2 Nature de L'implication saussurienne sur Troubetzkoy**

La pensée de Saussure est universelle, de part son sujet de réflexion qui est la langue, et aussi du fait que les concepts de Saussure sont générales et s'appliquent à toute langue. Précurseur de toute la mouvance structuraliste, son influence est indéniable et se voit dans la conception de l'unité *phonème* chez les Pragoï. Ce que Saussure pense être la valeur d'un signe, les tenants de l'école de Prague le pensent en trait distinctif et en fonction. La notion de fonction dans le système saussurien n'a guère de place car la visée communicative est une notion pratiquement pragoïse. La vision saussurienne est systématique. Les deux conceptions de la langue se recourent dans la notion de marque et de valeur puisque la marque devient fonction dans une perspective communicative.

### **3.2.3 Isomorphisme : valeur/ phonème**

Le principe d'isomorphisme peut être perçu à un stade plus poussé que celui de la définition en traits. Dans la langue le primat est la valeur (Saussure), cette der-

nière n'est pas le signe, elle limite le signe, c'est un anti-signe (si l'expression le permet). En cela, la valeur est relation et la relation est structure et la structure appartient au phonème ce qui implique que le phonème en phonologie est la valeur en langue.

Le signe est loin d'être défini comme un phonème et que c'est la valeur du signe qui est à l'image du phonème. Cet isomorphisme entre valeur dans le système saussurien et phonème dans la phonologie pragoise résume ce qui est a précédé, et qu'on est-il du signe linguistique si le rapport langue/parole est un rapport entre valeur/ phonème ? La conséquence en est que Hjelmslev à nier l'existence du signe et à prôner sa dissolution dans la fonction sémiotique.

### 3.3 Théorie binaire de Roman Jakobson

« A mon père, chimiste étonné de mes préoccupations, je disais qu'il s'agit de chercher les constituants ultimes du langage et de déterrer un système analogue à la classification périodique des éléments chimiques »<sup>1</sup>. Tout comme son compatriote Dmitri Mendeleïev (1834-1907) a fait pour la chimie, Jakobson voulait le faire pour le langage, il le considérait comme un père, et il lui parlait ainsi.

#### 3.3.1 Binarisme et génétique

Bien qu'incongrue et irrationnelle au plus haut point, la théorie glottogonique de Nikolai Marr (1864-1934) a été bien défendue et saluée par la linguistique officielle stalinienne qui dressa par là le malheur de la phonologie de Jan Baudouin de Courtenay, Père de la phonologie structurale, reclus à un rang inférieur par la puissance du pouvoir en place. Beaudoin De Courtenay, un pionnier dans le domaine de la phonologie a introduit la « psychophonétique »<sup>2</sup>, vue comme la perception des sons du langage. Il inspira les linguistes les plus éminents de l'époque, comme Troubetzkoy et Ferdinand de Saussure. Quant à Nikolai Marr, l'évoquer c'est introduire sa relation avec Jakobson d'une part et parler de la génétique linguistique chez les deux linguistes d'autre part. Evoquer Marr, c'est encore évoquer Saumjan Sebastien Kanstantinovitch et sa théorie phonologique du "phénotype et du génotype"<sup>3</sup> et son influence sur Roman Jakobson.

---

<sup>1</sup> - R. Jakobson, « De la poésie à la linguistique », L'Arc, numéro spécial « Jakobson », librairie Duponchanelle, 1990.

<sup>2</sup> - Louis Jean Calvet, "Jan Baudouin de Courtenay", Encyclopédie Universalis. 2011.

<sup>3</sup> - Ces deux concepts utilisés pour la première fois en biologie et particulièrement en hérédité



Nikolai Marr, avait introduit une théorie linguistique prédisant que les langues étaient en valeur absolue issues des quatre sons primitifs : sal, jon, ber, ros. Selon Marr, les différentes relations entre ces sons primitifs ou diffus ont été à l'origine des langues du monde. Cette hypothèse recèle une similitude parfaite avec la génétique et la formation génétique des chromosomes par suite de la duplication et des combinaisons des quatre unités ou bases azotées : cytosine, guanine, thymine et adénine. Le postulat est le même en phonologie marriste et en génétique héréditaire. Le génotype et le phénotype de Saumjan n'est pas loin et l'isomorphisme adopté par Jakobson entre génétique et phonologie en est la résultante.

Toute cette évolution était prédit par Erwin Schrödinger(1887-1961), éminent physicien, qui, dans son livre *qu'est ce que la vie* avait conjecturé l'existence d'une molécule cristalline et apériodique qu'il nomma «cristal apériodique »<sup>1</sup>, c'est-à-dire, un objet à structure filamenteuse et régulière. Cette information est reprise par Jakobson dans *Selected writings* qu'il qualifie de prophétie. Viendra ensuite James D.Watson et Francis H.C.Crick en 1953 pour isoler cette structure en double hélice de l'acide désoxyribonucléique.

Tout ceci pour dire que la binarité Jakobsonienne n'est pas isolée de son histoire génétique. En phonologie, les traits binaires de la théorie Jakobsonienne se combinent deux à deux et, comme les quarts bases azotées, forment des unités plus grandes, des molécules d'ADN pour la génétique, des morphèmes pour la langue et des mots pour N. Marr.

Cet isomorphisme, entre génétique et langage, est souligné par Roman Jakobson qui prétend que le langage est structuré à la forme du code génétique. Il est le fruit de séquences tel qu' : «il est légitime de se demander si l'isomorphisme de ses deux codes différents, le génétique et le verbal, s'explique par une simple convergence due à des besoins similaires ou si les fondements des structures linguistiques manifestes, plaqués sur la communication moléculaire, ne se seraient pas directement modelés sur les principes structuraux de celle-ci »<sup>2</sup> .

---

1-Roman Jakobson, cité par :André Jean Petroff, *Saussure :la langue ,l'ordre et le désordre*, éd L'Harmattan, Paris,2004,p.120.

Les douze traits binaires de sonorité et de tonalité, de Jakobson, tirent leur origine de la similitude avec les bases azotées qui se combinent par paire pour constituer la chaîne protéique ou les molécules qui font les protéines ou « phrases » selon l'expression de Roman Jakobson.

### 3.3.2 Le modèle isomorphique de Jakobson

Le modèle jakobsonien recèle une particularité bien spécifique ; c'est qu'il n'est applicable qu'à travers des microstructures linguistiques qui sont les signifiants et les signifiés. Et dès qu'il est question de macrostructures discursives, le problème se pose sur l'unité discursive à laquelle serait confrontée l'unité son, et l'unité discursive à laquelle serait appliquée l'unité sens. Les limites de l'unité macrostructurale est un déficit quant à l'établissement de telles structures.

L'autre facette présentant des difficultés énormes quant à l'établissement d'un isomorphisme formel entre les deux plans du signifiant/signifié est que Jakobson usa d'une terminologie, tout à fait particulière pour remédier à cette carence formelle, mais aussi, tout à fait différente et aussi ingénieuse que celle de son acolyte Louis Hjelmslev. Jakobson employa les termes de projection et d'équivalence entre le plan du signifié et le plan du signifiant, le tout, dans une perspective fonctionnelle et non formelle à la manière de Hjelmslev. Sa Poétique est une esthétique littéraire, donc : une poéticité du discours produit et non une poétique formelle.

### 3.3.3 Influence des mathématiciens tel que : N. Bohr

La notion d'isomorphisme est une redite en matière de linguistique. Dans son article intitulé *Einstein et la Science du Langage*<sup>1</sup>, Roman Jakobson, souligne son adhésion à Niels Bohr, à qui il avoue une estime particulière il disait que : « nous avons étudié avec une grande attention les exigences de l'invariance relativiste ..., en ce qui concerne la recherche et la structure des constituants ultimes à la fois de l'univers physique et de l'univers linguistique »<sup>2</sup>

Par ailleurs, Niels Bohr ne manque pas de souligner selon les dires de Jakobson, dans cet article l'importance de la relation de la linguistique et de la physique. Les exemples justifiant cette vision, et fournis par Roman Jakobson, sont :

---

<sup>1</sup> Jakobson Roman, *Einstein et la Science du Langage*, Le Débat. 1982/3 n° 20. p. 131-142.

<sup>2</sup> -ibid.

- La symétrie et l'asymétrie existant dans les deux sciences.
- Les équivalences relativistes et les universaux linguistiques.
- La synchronie dynamique.
- Les traits distinctifs: idées rigoureusement relationnelles selon l'expression d'Einstein, intuitivement oppositionnelles et binaires.

Jakobson parle ainsi « d'isomorphisme frappant »<sup>1</sup> entre linguistique et physique relativiste.

#### 3.3.4 L'isomorphisme entre poétique et linguistique.

Roman Jakobson ne manque pas de dire : « La poétique m'a mené à la linguistique ». C'est que pour expliquer le fait poétique et pour pouvoir l'analyser en ses constituants immédiats, il fallait revenir à la linguistique, car, la structure poétique selon Jakobson n'est explicable et définie que par la structure linguistique, et cet isomorphisme entre les deux disciplines est vu comme isomorphisme entre macro-unités ou macro-structures, linguistiques et littéraires. Cette forme de parallélisme entre macro-structures linguistiques ne peut se construire que dans une vision mé-tasémiotique structurale et pour le texte littéraire et pour la construction sémantique ou phonologique, voire même grammaticales. Ce que développe Greimas dans son article<sup>2</sup> sur la linguistique structurale et la poétique structurale, va de pair avec la pensée de Roman Jakobson quant à l'isomorphisme des structures linguistiques complexes.

L'isomorphisme décelé par Greimas est ainsi obtenu suite à l'isolement de l'objet discursif dans un intervalle de temps précis. Cette restriction est alors appelée : *clôture du discours* qui délimite le discours dans sa signification et dans sa forme. Elle le réduit à une entité de perception structurée dans l'immanence. Ainsi vu, cette macrostructure est à la fois structure et signification, elle est donc composite : sur le plan de l'expression elle est syntagmatique et phonématique, et composé ou complexe sur le plan de la signification, entre modèle formel ou genre et, structure narrative. C'est ce qui fait apparemment la limite précise de ces sé-

---

<sup>1</sup> -ibid.

<sup>2</sup> - Cet article d'A. j. Greimas est publié par l'organisation des nations unies en l'année 1966 à Paris sous le titre : les relations entre la linguistique structurale et la poétique.

quences discursives perçues en rapport d'information et de redondances informationnelles.

Pour justifier l'isomorphisme entre ces macro-unités complexes, Greimas pense qu' : « [...] à côté des unités linguistiques proprement dites dans lesquelles ce discours peut être divisé, de nouvelles unités poétiques, dédoublant les premières, apparaissent sur les deux plans de l'expression et du contenu »<sup>1</sup>. Il réalise dans le même sens qu'un : « Certain isomorphisme semble s'établir entre, d'une part, les schémas de l'expression et, de l'autre, les schémas du contenu<sup>2</sup> ». C'est-à-dire que tout le contenu de l'expression est phonématique et tout le contenu de sens est modèle narratif ou genre discursif.

### 3.3.5 Roman Jakobson et plans du langage

Pour Roman Jakobson, il n'existe pas de plan du langage proprement dit, comme c'est le cas pour Louis Hjelmslev. Pour lui, le langage établit une fonction de communication, et, au lieu de parler de plan du langage, Roman Jakobson parle de fonction du langage, et établit un schéma de six fonctions du langage. Le plan formel du langage tel que nous voulons établir entre phonologie et sémantique est absent chez Jakobson au niveau des structures discursives entendues comme macrostructures, mais ce parallélisme et cette conformité entre les deux plans est bien présente au niveau microscopique entre les traits distinctifs par la notion de marque.

Roman Jakobson confirme cette absence de parallélisme entre phonème et signe. Notion, qui par ailleurs semble inadéquate chez la plus part des linguistes (sauf pour André Martinet qui imagine le langage comme doublement articulé). Jakobson conçoit le langage en tant que fonction et non en tant qu'unité de son et de sens. Cette difficulté d'établir un lien d'isomorphie entre les deux plans du langage est résolue par le principe de projection et d'équivalence. Principe par lequel Jakobson envisage le langage en construction et comme une séquence interminable ou programme, s'exécutant par des choix infinis sur le plan sémantique, et réalisés par l'intermédiaire du son sur le plan phonologique. Ce qui mène à dire que pour Jakobson les deux plans du langage ne sont que des procédures de représentation

---

<sup>1</sup> - Greimas. A. J, *Les relations entre la linguistique structurale et la poétique*, In : *Revue internationale des sciences sociales*, Volume XIX, 1967, n° 1.

<sup>2</sup> - Ibid.

de la pensée par le discours en un instant t. Là où l'esprit opère un choix par l'établissement d'un procédé visant la configuration du signifié par l'usage des choix entre les signifiants.

Ce procédé chez Roman Jakobson est appelé principe d'équivalence. L'axe paradigmatique est projeté sur l'axe syntagmatique, c'est ainsi dire que l'axe des sélections est projeté sur celui des combinaisons, en une sorte de parallélisme faisant que : ce qui est pensé est aussitôt traduit par le son. D'où nous déduisons que c'est la fonction poétique qui prime. Car, quand il s'agit de projection du sémantique sur le syntaxique, c'est qu'il est question de représenter la pensée par le son en un acte purement poétique. Dans la production littéraire quel que soit son genre, Jakobson accorde à la fonction poétique son statut le plus valable, en faisant d'elle une fonction supérieure de création parmi les six fonctions du langage qu'il développe.

Pour Jakobson, il n'existe pas d'isomorphisme entre macro-unités linguistiques. Il n'existe que des fonctions, que le langage en tant qu'outil et produit de la communication fait fonctionner. La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe des sélections sur l'axe des combinaisons, et, s'il devait y avoir isomorphisme Jakobsonien, il le serait entre la sémantique et la syntaxe sans rhétorique<sup>1</sup>.

### 3.3.5.1 La bijection et la binarité

Le binarisme de Jakobson est fondé sur la notion de marque donc sur l'existence et l'absence de traits distinctifs. Et de là, la binarité est asymétrique, car, elle suppose une relation unilatérale de présence et d'absence de traits exemple : bémol/non bémol. Or que dans les relations entre traits binaires dans l'École de Prague la binarité est une symétrie en phonologie. Elle est régie par les corrélations de traits. Par ailleurs, en phonologie pragoise, le trait sonore est opposé au trait sourd, le trait voisé est opposé au trait non voisé. La conception de Jakobson est alors asymétrique, donc elle n'est pas bijective. Vu que la bijection est une relation réciproque de terme à terme entre deux ensembles, elle est vérifiée dans les deux sens, entre l'ensemble d'arrivée et l'ensemble de départ, entre phonologie et sémantique. La relation binaire est soit injective soit surjective et jamais

---

<sup>1</sup> - Roman Jakobson considère la métaphore comme axe des sélections et la métonymie et la synecdoque comme axe des combinaisons

les deux. La conclusion est que les deux plans du langage de Jakobson fonctionnent en déstructurant le système sémantique par la déstructuration du système phonologique. Le discours poétique est ainsi conçu comme une syntaxe obéissant aux facteurs suprasegmentaux\* de la prosodie et déstructurant la construction syntaxique par les procédés rhétoriques, entre métaphore et métonymie, pour construire une esthétique du particulier et de l'écart poétique.

### 3.3. 5. 2 Les séries de phonèmes et les suites

La phonologie est une théorie des ensembles linguistiques et des structures algébriques. Les séries de phonèmes fonctionnent comme s'ils étaient une série de nombres formant une suite numérique quelconque.

Ferdinand De Saussure étale de façon très simple cette forme algébrique de la langue dans sa constitution et dans son fondement. Il réalise avec une simplicité et une lucidité sans faille ce qu'est la langue en tant que modèle représentationnelle de la pensée collective, pour lui : « La langue existe dans la collectivité sous la forme d'une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau [...] ce mode d'existence peut être représenté par la formule :  $1+1+1+1+\dots = I^1$  (modèle collectif). »

Ce qui va pour la langue peut aller pour la parole, dans la construction de l'univers de la subjectivité énonciative, et la formule du modèle collectif de la langue devient celle du modèle collectif de la parole. Elle est de l'ordre de  $(1'+1'+1'+1' \dots)$ . Cette suite de termes dans la parole signifiante, se constitue dans la chaîne sonore acoustique, ce qui permet de dire qu'elle est phonématique. Saussure déclare que cette dernière formule dans la linguistique de la parole est momentanée et n'est pas représentative de la somme des entités sonores dans leur sens phonématique. Cette linguistique de la parole est retraduite dans la stylistique de Charles Bally.

### 3.3. 5. 3 Critique de la théorie binaire

Le système de la langue est un système de signes entretenant entre eux une relation de différence. La valeur du signe linguistique saussurien est de ce que les

---

<sup>1</sup> Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale, éd Payot, Paris, 1994, p. 38.

autres signes ne sont pas. Saussure disait que : « dans la langue il n'y a que des différences »<sup>1</sup>. Alors que l'opposition chez Roman Jakobson est bilatérale, elle se situe entre deux phonèmes et suffit à les définir sous forme de série de phonèmes séparées par un seul trait distinctif qui les oppose deux à deux. Comme c'est le cas pour l'opposition sourde/sonore.

Après la découverte par Troubetzkoy de la notion de marqué/non marqué en 1929, tout a changé entre lui et Jakobson, avec des prises de position très divergentes quant à la définition du phonème et à celle des traits pertinents. Alors que Troubetzkoy<sup>2</sup> accepte la multilatéralité entre les phonèmes dans la mouvance saussurienne, Jakobson la refuse, et n'accepte que la bilatéralité pour définir les phonèmes. Cette position de Roman Jakobson fut critiquée par Viggo Brondal et aussi par Greimas lorsqu'il est question de système et non de structure et là est toute la différence.

La théorie de *la marque* de Roman Jakobson ou théorie des traits binaires fut amplement critiquée par les linguistes, surtout, ceux du Cercle linguistique de Copenhague, ajoutés à la critique acerbe de Nikolai Sergueievitch Troubetzkoy, par laquelle nous allons aborder le passage suivant :

### 3.3.5.3.1 Critique de Nikolai Troubetzkoy

Le premier à avoir critiqué Roman Jakobson fut Nikolai Sergueievitch Troubetzkoy, qui dans ses lettres à Jakobson continua à défendre les oppositions multilatérales, à côté des oppositions bilatérales. A l'inverse de son collègue, qui penchait seulement pour les oppositions bilatérales, qu'il porta ensuite au rang de binaires.

Comme nous pouvons le constater dans les lettres que Troubetzkoy adressait à son ami et collègue du Cercle de Prague. Lettres par lesquelles il l'informa de la découverte qu'il a réalisée dans leur domaine commun de recherche. Ce qui a été une simple remarque -apportée par Troubetzkoy et approuvant la vision universelle de Jakobson pour les traits marqué/ non marqué- est devenue source de conflit et de mésentente entre les membres les plus influents du Cercle. Cette différence dans

---

<sup>1</sup> - Ibid., 166.

<sup>2</sup> -N.S.Troubetzkoy, Principes de phonologie, éd KLINCKSIECK, Paris, 1949, p.71.

la vision de la phonologie fonctionnelle pragoise, concernant ses unités constitutives élémentaires, n'est pas sans laisser de trace entre les deux linguistes. Elle s'étend aux oppositions des traits distinctifs et à la constitution du système phonologique en entier.

### 3.3.5.3.2 Critique de Viggo Brondal

La critique portée par Viggo Brondal à la théorie binaire ne peut être qualifiée de critique fondamentale. Elle peut être une critique sur le raisonnement de la binarité en tant que pensée formelle. La binarité qui suppose le marqué /non marqué ne laisse pas entendre de gradation ou d'intensité ou encore d'accentuation de la notion de marque entre deux phonèmes. Elle décrète soit la présence ou l'absence du trait distinctif ou *marque*. D'ailleurs, cette même remarque, celle de l'intensité entre les deux unités polaires (deux phonèmes) a fait que Martinet révisé sa définition du monème, le réduisant à un trait distinctif de sens où trait formel de sens. Brondal instaure la relation neutre entre les unités que Bally souligne comme étant intensité ou gradation dans la formation des séries phraséologiques. Et la meilleure illustration de ce principe de neutralité vient de Viggo Brondal dans *sémantique structurale* « Dans l'axiomatique des structures élémentaires élaborée par V. Brondal, ce phénomène peut être interprété de la façon suivante : les deux sèmes polaire *S* vs *non S* que Brondal désigne comme : Positif vs négatif *Peuvent accepter un troisième sème, qui sera défini comme n'étant ni s ni non s, et qu'il appellera neutre. L'articulation sera donc du type : Positif vs neutre vs négatif et grand vs moyen vs petit* »<sup>1</sup>. Voilà ce que Brondal avança comme critique structurelle au binarisme.

### 3.3.5.3.3 Critique de Louis Hjelmslev

Cette théorie qui était une source de discorde entre N.S.Troubetzkoy et Roman Jakobson sur la notion de marque et sur l'universalité des douze traits prosodiques a en même temps été sévèrement critiquée et dépréciée par le maître de l'école de Copenhague. Hjelmslev signale que le mieux serait d'employer le couple intensif/extensif au lieu de marqué/non marqué. Alors qu'apparemment la théorie binaire est fondamentalement isomorphique. Elle suggère l'existence de deux pôles opposés et permet une relation de ressemblance et de différence sur un seul trait

---

<sup>1</sup> A. J. Greimas, *Sémantique Structurale*, Ed PUF, France, 1966, p. 24.



qui a pour implication la différence de sens. De là découle la conclusion que se qui est binaire est de l'ordre de l'isomorphe entre les deux plans et que les corrélations ou les séries opposées constituant des parallélismes ne peuvent être qu'isomorphiques et doivent nécessiter des corrélations parallèles sur le plan du sens. Ainsi et partant du principe binaire, l'isomorphisme des deux plans peut être vérifié, ce qui permet de poser la question suivante : qu'est ce qui fait que le binarisme hjelmslevien n'est pas un isomorphisme total entre les deux plans phonologique et sémantique ?

Dans ce passage tiré des *Catégories morphématiques* Hjelmslev déclare, sans être convaincu, que l'extensivité peut remplacer l'absence de traits : « il me semble que ma façon de voir est plus réaliste et plus praticable que celle de M. Jakobson : au lieu de marqué et non marqué, c'est intensif et extensif qu'il faut dire .Le terme extensif n'est pas caractérisé par l'absence de quelque chose »<sup>1</sup>

Il nous paraît clair que le retour aux oppositions privatives bilatérales et multilatérales aurait pu convaincre Hjelmslev dans sa pensée car les oppositions multilatérales sont plus conséquentes et plus réalistes. Elles décrivent la réalité d'une psychologie humaine dans le traitement de l'information sonore dans ses signifiés infinis. Ce retour aux oppositions multilatérales est anticipé par Hjelmslev sur la base de l'extension qui est, à vrai dire, très ouverte et très diffuse (allusion faites aux phonèmes diffus).

### 3.4 La théorie fonctionnaliste d'André Martinet

Nommée fonctionnalisme pour insinuer et installer une continuation dans la doctrine pragoise de la notion de fonction. La théorie de Martinet va à l'encontre de tout isomorphisme entre unités linguistiques. Sa conception de la double articulation comme vision subsumant la phonologie et la sémantique lui octroie le droit de critiquer la présence de tout isomorphisme entre signifié et signifiant, pour pouvoir élargir une vision de la double articulation du langage et du monème, vu comme entité double.

Si nous poursuivons ce raisonnement, nous serions mené à dire que le monème est le signe linguistique *Saussurien*<sup>2</sup>. Alors que le phonème est une unité pragoise

---

<sup>1</sup> - L. T. Hjelmslev, *Corrélations\* morphématiques*, in Nouveaux Essais, Paris, PUF, 1985. pp. 49-50.

<sup>2</sup> - Martinet. André, *Eléments de Linguistique Générale*, Ed Armand Colin, Paris, 1998, p. 16.

par excellence. Donc, la théorie fonctionnaliste est une théorie située entre le signe linguistique saussurien et le phonème du fonctionnalisme. Par ailleurs, si le phonème est signifiant et signifié unis, quelle place occuperait le phonème ? Conçu comme l'unité fondatrice de toute la chaîne des signifiés ?

### 3.4.1 Le phonème chez André Martinet

André Martinet définit le phonème comme étant l'unité de deuxième articulation qui permet de différencier les unités de première articulation à travers la commutation. Les traits pertinents phonologiques dans leur fonction distinctive révèlent la conception du phonème dans l'école de Prague, comme étant un faisceau de traits décomposables en unités plus petites. Cette réductibilité du phonème est la particularité de Martinet qui le fait différencier, théoriquement parlant, des Pragoïstes. Martinet envisage tout le système phonologique comme une somme très limitée de traits distinctifs qui se combinent pour former des faisceaux de traits nommés phonèmes, alors que d'autres faisceaux peuvent exister et sont virtuellement existants mais ne sont pas exploitables. La solution de Martinet est que ces phonèmes non exploités sont des cases vides dans le système phonologique. C'est que les traits phonologiques sont des matrices dont les combinaisons sont infinies mais l'usage propose une sélection entre ce qui est utilisé et ce qui est potentiellement utilisable par la loi du moindre effort.

Le principe d'isomorphisme et de non-conformité apparaît nettement dans la vision de la phonologie individuelle du sujet parlant. Elle apparaît donc dans la conception du système phonologique en tant que somme de traits distinctifs très limités qui se combinent dans des matrices que le locuteur réalise par des phonèmes différents. Des traits distinctifs aux phonèmes, au système phonologique, cette hiérarchisation est la conception même et tout système sémiotique se multipliant à l'infini. L'existence *des cases vides*<sup>1</sup> selon Martinet est une autre confirmation de l'isomorphisme et de la non-conformité des unités linguistiques au sein de la phonologie. Martinet rejoint, en ceci, Hjelmslev dans ses principes d'isomorphisme et des hiérarchies sémiotiques de la langue.

---

<sup>1</sup> - ce concept de « case vide \* » revient à Martinet pour signifier la présence d'autres combinaisons phonémiques virtuelles dans toutes langues avec une possibilité de recourt à l'usage, comme c'est le cas du /R/ uvulaire sonore qui adoptera une articulation vélaire sonore qui, elle n'existe pas. Une affinité conceptuelle est entre Martinet et Mendeliev : le premier pour le phonème et la matrice phonologique, le second pour le tableau périodique des éléments chimiques.

### 3.4.2 La double articulation

La double articulation du langage peut être vue comme relation entre structure et système. La notion de double articulation est une notion hybride. Elle fait valoir la structure phonologique et la notion fondamentale de fonction, notion chère au fonctionnalisme Pragois. Elle fait valoir aussi la notion de système saussurien de De Saussure. Elle réconcilie la notion de structure et celle de système en les faisant refondre dans un rapport de communication régie par les particularités de la langue en tant que système sémantique. La définition lexicologique n'est pas loin car ce qui définit le monème peut définir dans une certaine mesure le mot ou le lexème.

Le Monème est une notion élémentaire dans l'établissement du principe fondamental de l'école fonctionnaliste de Martinet. A première vue, le monème est un signe linguistique Saussurien doublement articulé comme le recto et le verso de la feuille de papier. Cette métaphore aussi lucide, et parfaite pour signifier le signe linguistique dans le système de la langue, ne peut justifier la définition du monème selon Henri Frei, pour qui le monème est indivisible alors que le signe linguistique est phonologiquement et morphologiquement divisible.

André Martinet a senti cette mésentente dans la compréhension de la définition qu'il entend pour *le monème*<sup>1</sup>. Chose qu'il ne manque pas de souligner dans ses deux définitions du monème<sup>2</sup>. Nous insistons ici sur la notion de monème car elle détermine par sa définition l'existence ou non d'un isomorphisme structurel entre les unités de première et de deuxième articulation d'un côté et entre la difficulté de statuer le fonctionnalisme comme étant une structure linguistique ou un système linguistique de l'autre côté, puisque le fonctionnalisme lui-même est doublement constitué. Le phonème chez Martinet est entendu fonctionnellement, et le monème est biface et saussurien, il est le signe linguistique immanent et manifesté.

---

<sup>1</sup> - Martinet définit le monème comme étant : « Comme tout signe, le monème est une unité à deux faces, une face signifiée, son sens ou sa valeur, et une face signifiante qui la manifeste sous forme phonique et qui est composée d'unités de deuxième articulation ».

<sup>2</sup> - définitions que rapporte Mortazé mahmoudian dans son article intitulé Apports de la Phonologie publié dans les Cahiers de Ferdinand De Saussure n° 55 en l'année 2002, de la Revue Suisse de Linguistique Générale ces deux définitions sont citées à la page 53.

### 3.4.3 Critique du phonème chez André Martinet

André Martinet, et par la théorie des zones de dispersion du phonème a introduit la notion de sous-classe de phonème et de sous-systèmes phonologiques. Ce qui résume tout le fonctionnalisme à une introduction de la subjectivité dans le langage. Martinet est pour une phonologie du locuteur, ce qui le différencie largement de la phonologie pragoise ; celle du système et de la totalité. Pour André Martinet, l'existence de ces zones de dispersion du phonème permet au phonème de se réaliser de plusieurs manières au sein d'une seule instance discursive.

Dans une situation de communication, chaque fois que le phonème est prononcé dans un contexte défini, il évoque une probabilité de construction phonémique dans l'instant qui suit sa seconde utilisation. Ainsi, une plage de phonèmes de même espèce se construit autour d'un seul phonème dans un contexte donné.

Une classe de phonèmes appelée *série* se construit autour d'un phonème communément appelé *archiphonème*. Alors que si on admet l'existence de chaque réalisation phonémique comme un phonème à part entière, la somme de ses réalisations constituerait une série phonémique autour d'un seul phonème. C'est cette constitution qui forme une suite de phonèmes dont la fonction serait une suite algébrique linéaire.

Le postulat, de ce genre de classification, oriente la phonologie vers une autre perspective, celle d'une phonologie de la subjectivité. Les exemples ne manquent pas et l'archiphonème en est un. Le phonème E se réalise de différentes manières comme e, ε, ə par gradation et par aperture. L'intensité phonatoire n'est plus vue comme aperture, elle devient caractère définitoire du phonème E. Ainsi, chacune des variantes du phonème E, sera considérée comme un phonème à part entière.

## 4. EXEMPLES D'ISOMORPHISME ENTRE UNITES PHONOLOGIQUES

### 4.1 Cas des archiphonèmes

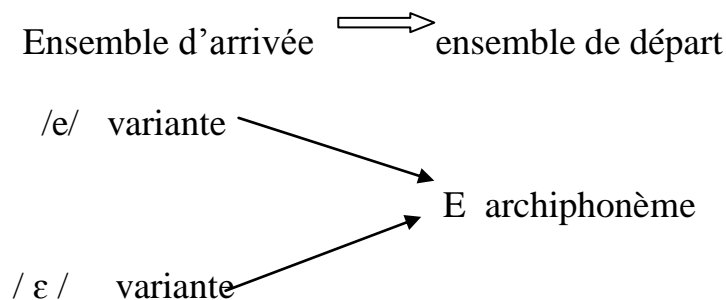
M. Mahmoudian nous propose un exemple édifiant, celui l'archiphonème E : « Prenons une opposition phonologique -celle du /e/ et du /ε/ en français-, présente dans le système, mais qui n'a pas de pertinence dans certaines conditions.

*Pareils cas sont embarrassants pour la phonologie troubetzkoyenne- [...] nous nous trouvons démunis pour apporter une réponse théoriquement fondée à la question : y a-t-il un phonème /e/ ou deux phonèmes /e/ et /ε/ ? »<sup>1</sup>*

La question trouve sa réponse dans ce qu'on a appelé communément archiphonème maintenu tant qu'il y a pertinence de traits distinctifs.

Mais, pratiquement, le trait distinctif entre les différentes réalisations du phonème E n'est pas pertinent, il perd de sa pertinence significative, et le recours à l'archiphonème est inévitable.

Cependant, une relation bien apparente entre certains phonèmes de même catégorie phonologique prend racine et souligne et justifie l'isomorphisme dont parlent Hjelmslev et Jakobson. Cette relation est une surjection dans la théorie des ensembles qui dit qu'un élément de l'ensemble d'arrivée admet au moins un élément dans l'ensemble de départ, donc, il peut admettre deux éléments ou plus. Cet exemple s'applique exactement à la notion d'archiphonème que nous pouvons l'appliquer à l'exemple du E comme archiphonème. L'exemple suivant illustre bien ce précepte :



-L'ensemble de départ est constitué par la pensée et par la sémantique du collectif humain et du sujet parlant dans sa représentation conceptuelle du dire.

-L'ensemble d'arrivée constitue la réalisation concrète de l'archiphonème dans un contexte bien précis entre situation d'énonciation et subjectivité.

---

<sup>1</sup> M. Mahmoudian, Apports de la phonologie, limites et perspectives, in : Cahiers de Ferdinand De Saussure n° 55, 2002, page 51.

Les phonèmes -(constitués en paires minimales)-, de part leurs différences par un trait distinctif constituent un seul phonème appelé archiphonème. Plusieurs phonèmes se résument en un seul et c'est ce que nous entendons par isomorphisme dans l'archiphonème.

#### 4.2 Cas des corrélations de phonèmes

L'exemple des corrélations, ou paires corrélatives, marque l'isomorphisme surjectif de tout le système phonologique des langues universelles. D'un côté, c'est le système phonologique et de l'autre, c'est le système des archiphonèmes.

La série corrélative des voisé/non voisé, et par l'intermédiaire du voisement marque par les paires minimales qu'elle constitue un isomorphisme de groupe. La projection de l'équivalence d'un phonème dans une paire corrélative est analysée en fonction du trait distinctif de voisement qui constitue une constante dans la fonction qui détermine et définit le phonème. Cette symétrie entre les deux colonnes de phonèmes est une fonction du type  $F(x)=a x +b$ , où a et b sont deux phonèmes constituant une paire minimale. Cette fonction vérifie toujours la particularité de  $a x +b =0$

La série de corrélation voisé/non voisée est : P -b t- d k-g f-v s-z et à chaque fois nous avons : x est le trait de voisement. Dans la fonction  $ax+b=0$ , a est un phonème et b est un phonème très proche de a.

Dans la parole la solution  $a x+b=0$  est toujours vérifiée et constitue la projection de la symétrie du phonème sur la syllabe et si par fois  $x =0$  ce qui implique que  $a = -b$ , or que c'est un cas de neutralisation de l'opposition bilatérale et on tombe automatiquement dans le cas des archiphonèmes déjà exemplifié.

#### Conclusion

Dans notre modeste recherche menée à travers les phonologies les plus marquantes du vingtième siècle et à la recherche de la validation/invalidation de l'isomorphisme qui peint les structures linguistiques nous nous sommes restreint à essayer de montrer et par l'exemple et par le raisonnement basé sur les écrits des linguistes les plus marquants du siècle, l'existence ou la non existence de ce principe.

Nous sommes arrivés à la simple conclusion que ce principe de parallélisme entre unités phonologique est attesté à travers la construction du système phonologique lui-même. Construit en hiérarchie et en disproportion entre unités ultimes, au nombre restreint et en construction exponentielle, d'une infinité de manifestation de ces traits. La conformité est inexistante entre unités constitutives élémentaires et unités infinies constituées (sauf pour Martinet).

La conformité existe seulement entre les structures formelles et abstraites dans leurs relations en hiérarchie en étant des structures sémiotiques dites : macrostructures (les deux plans du langage de Jakobson). Ce principe d'isomorphisme et de non-conformité de Louis Hjelmslev est établi dans la phonologie syllabaire de Saussure, partagée entre espèces phonologiques et groupes syllabiques. Cette construction entre unités phonologiques ou espèces phonologique et groupe syllabaire est généralement organiciste et évolutionniste. Sa défaillance est dans la conception du changement aléatoire des structures phonologiques, considérées comme arbitraire par De Saussure.

Martinet conçoit sa deuxième définition du monème, comme un rectificatif de la mauvaise compréhension des linguistes de sa première définition du monème (du fait de sa confusion avec le signe saussurien d'une part et avec la notion de morphème dans sa version anglo-saxonne d'autre part) a établi un lien très étroit entre la phonologie et la sémantique en tissant les liens micro-structurels entre unités atomistiques des deux disciplines en question. Faisant du monème une unité formelle de sens, réalisant ainsi, un effet de sens différentiel et observable en traits distinctif de sens. Cette révélation, de taille pour notre étude, servira dans notre troisième chapitre à la validation de la pensée réductrice de Carnap; Pensée par laquelle, il instaure un isomorphisme parfait entre phonologie et sémantique. Cette découverte sera très explicitée dans le troisième chapitre, alors qu'elle est une finalité étayée dans ce premier chapitre ou elle est sujet à controverse du fait du peu d'intérêt que lui octroient les linguistes contemporains.

# **DEUXIEME CHAPITRE**

**Pour une axiomatique en sémantique**



## Introduction

La problématique de la sémantique à constituer est très différente de celle de la phonologie en tant que système constitué. La sémantique est partagée entre des conceptions très hétérogènes dans sa forme comme totalité systémique. Vue comme un tout, elle ne peut valider l'existence d'un système sémantique structuré que si ces unités, ayant une forme fondamentale et élémentaire, peuvent exister et entretenir des relations de structure entre elles. Ceci dit, notre travail est une prospection à la recherche de l'unité sémantique et de son usage dans le système linguistique.

Nous nous attachons à bien écarter l'étude du sens pour ne retenir que celle de la forme, donc de la structure, car si cette perspective est adoptée (perspective de la prise en considération du sens), elle va nous introduire dans une profusion de sens où la réception du langage manifestée est une sémiotique pure de la réception. Ainsi, nous aurons à chercher le sens dans le discours et nous aurons aussi à délimiter les éléments macro-structurels constitutifs de celui-ci. Le sens et la signification du texte nous échappent et glissent entre nos pensées pour en structurer d'autres signifiés.

Notre travail sur la sémantique est doublement constitué, il vise, en premier lieu, à éclaircir l'unité fondamentale de la sémantique, dispersée entre les différentes conceptions de l'unité sémantique : sème, sémème, noème, signe, trait formel de sens, ensembles-signifiants, noyau sémique, archisémème et terme-objet, Afin de pouvoir ne retenir qu'une seule unité qui sera parallèle au phonème ou au trait distinctif de la phonologie structurale. En deuxième lieu, notre tâche consiste à faire paraître ce qui fait de la sémantique une discipline. Non à travers notre point de vue qui reste minime, mais par l'intermédiaire d'une collecte élaborée des dictionnaires théoriques de linguistes.

Des liens devraient être tissés entre les conceptions théoriques de Rudolf Carnap (logicien et positiviste de l'École de Copenhague), de Louis Hjelmslev (linguiste et membre fondateur du cercle de Copenhague), et de Greimas (initiateur de la sémantique structurale), ainsi qu'André Martinet (père du courant fonctionnaliste), Bernard Pottier (initiateur de l'analyse sémique) et Leonard Bloomfield (fondateur du distributionnalisme). Bloomfield écarte le phonème comme objet fondamental d'étude pour ne laisser comme objet d'étude que les relations entre

phonèmes. Il est contre toute phonologie du phonème, qu'il juge descriptive et non opératoire. Charles Bally quant à lui a reçu le qualificatif de l'historiquement datée pour sa théorie stylistique, cette dernière mérite un intérêt particulier. Jost Trier, fondateur de la théorie des champs sémantiques est cité ici pour mesurer l'étendu de son apport théorique. Christophe Cusimano en introduisant la virtualisation des traits distinctifs sémantiques a introduit une nouvelle vision dans le domaine lexical qui conduira à une véritable structuration du lexique, ce que prône Robert Martin et encore François Rastier dans sa sémantique interprétative.

Les termes de : parallélisme, projection, isomorphisme, surjection, bijection seront à l'œuvre dans ce chapitre pour montrer les différentes relations isomorphiques entre unités élémentaires d'une part et entre unités élémentaires et leur homologue en macro-unités constitutives du plan du discours et du texte dans une optique du formel et du structurel d'autre part.

## 1. SEMANTIQUE ET STRUCTURE DU LEXIQUE

La sémantique, avec la première tentative de systématisation du lexique qui fut élaborée par G. Grote en 1871, a reçu l'élan qui la portera au rang de *science*<sup>1</sup> de la signification avec la grammaire et la phonétique. Ceci, dans la sphère néogrammairienne et comparatiste, étouffant ainsi les murmures associationnistes et les querelles entre relations de désignation et relations de nomination, léguant à un rang second tout rapport onomasiologique ou séméiologique entre signifiants et concepts ou entre signifiants et choses. Dans sa Glossology, G. Grote compara la phonologie à la sémantique et confectionna le tissu d'un modèle sémantique calqué sur le model phonologique. Il organisa la sémantique en unités parallèles aux unités phonologiques. Ce fut une lourde tâche pour ce linguiste et la terminologie dont il usa fut si compliquée que sa théorie ne fut que très rarement citée. G. Grote oppose au phone en tant que mot phonique, le noème<sup>2</sup> ou forme sémantique du mot. La structuration du lexique demeure dans l'irréel de la construction de l'expérience linguistique. Cette structure, loin d'être un modèle ou une conception absolue de la réalité lexicale, doit être une conception des données de la réalité du

---

<sup>1</sup> La sémantique en tant que science reste aujourd'hui même un sujet à controverse, cependant, le terme est ici utilisé en toute réserve.

<sup>2</sup> P. Guiraud, La Sémantique, éd, PUF, collection, Que sais-je ?, Paris, 1955, p.44.

lexique : une physique du lexique dans toute sa complexité expérientielle. André Martinet suppose dans la continuité épistémologique de G. Grote que la structure n'est pas observable dans la réalité du lexique mais déduite de cette réalité : « La structure, à mon sens, est dans les faits eux-mêmes. Elle n'est pas toute la réalité observable, mais elle est comprise dans cette réalité. »<sup>1</sup>

La modélisation du lexique n'est qu'un amas de paradigmes sémantiques ou de sous catégorisation des entités lexicales ayant entre elles des relations de sens ou partageant dans le réel de la production lexicale des traits pertinents ou sèmes afférents ou inhérents. Ces paradigmes notés champs sémantiques ne finissent pas de se construire qu'ils sont aussitôt déconstruits. D'ailleurs, tout texte vu comme déconstruction du sens par la signification partagée ou dirigée vers le sens entre l'auteur et son récepteur. Le problème qui détruit toute tentative de systématisation du lexique, que se soit en lexicographie ou en lexicologie émane de deux difficultés :

La première est celle de la polysémie de l'unité lexicale entrecontextes multiples et définition lexicographique (considérée comme une des définitions infinie d'un terme lexical). Or que dans une conception plus généraliste, tout travail lexicographique peut être réduit à l'angle d'une totalité perceptive de la pensée organisée dans le lexique ou d'une conception du monde d'un certain groupe au détriment des individus(idiolectes) constituant la société ou communauté linguistique qui adopte la langue, la construit et la déconstruit et ne peut la figer. Le dictionnaire ainsi conçu est une synchronie lexicographique un testament de la langue.

La deuxième difficulté est celle du contexte ou de la contextualisation de tout fait lexical vu sous l'angle de l'événement dans la terminologie des thèses du cercle de Vienne ou des propositions de Bertrand Russell dans sa théorie des types. Le lexique ainsi vu est une réduction du sens des unités lexicales par la situation d'énonciation ou contexte situationnel d'énonciation. Cette vision des choses ne peut passer sans faire allusion à la nécessité de recueillir des énoncés pour la confection des dictionnaires d'énoncés vue comme sémantique des énoncés

---

<sup>1</sup>.Slakta Denis. Les problèmes du lexique à la lumière de thèses et de travaux récents. In: Langue française. N°2, 1969. pp. 87-

que Frege développe dans son article « Uber Sinn und Bedeutung »<sup>1</sup> (1892) et que Bertrand Russell(1872-1970) développe dans *Principia Mathematica*.

## 1.1 système lexical d'une langue

La langue est une totalité auto-organisée, complexe et dynamique. C'est un système de faits d'expressions selon Bally que seul le sujet parlant est apte à faire fonctionner dans un énoncé donné. Cette totalité de la réalité objective stylistique et énonciative est falsifiée par l'intrusion de la subjectivité du langage du sujet parlant. La langue est ainsi une construction entre deux pôles : le subjectif et l'intellectuel. La constituer revient à unir l'émotionnel et le rationnel dans une totalité complexe et dynamique : le système. Louis Trolles Hjelmslev considère comme système, tout ensemble de signes ayant entre eux une relation d'opposition, d'équivalence, ou de symétrie, il ajoute « Toute langue se présente immédiatement comme un système de signes »<sup>2</sup>. Ce point de vue reste sans faille et explicable par les différentes relations qu'entretiennent entre eux les éléments constitutifs du système. Mais tout système n'est pas réductible à une axiomatique.

En sémantique formelle, le système lexical est la somme des sémèmes entretenant entre eux des rapports de sens logiques (dits aussi vériconditionnels) et constituant une langue, ou pour être plus précis constituant des sous systèmes de sémèmes ou champs sémantiques. La sémantique ne peut être la somme des signifiés d'une langue, ni qu'elle est la somme des mots ; pourtant une vision dictionnaire porterait à voir que le système lexical n'est que la somme des unités lexicalisées : une totalité de la réalité contextuelle de la langue.

Cependant, nous pouvons toujours conjecturer la vérité qu'un dictionnaire ou que les dictionnaires décrivent les emplois en cotexte des unités lexicalisée (car la difficulté majeur d'un dictionnaire dans sa confection réside dans le fait qu'il est et se doit d'être grammaticalement rédigé) et que entre le contexte et le cotexte et la réalité de l'objet linguistique du dictionnaire existe des dissensions qui demeurent si nous continuons à considérer le dictionnaire comme la représentation graphique de l'immanence linguistique.

---

<sup>1</sup> - Rouilhan Philippe. Sur la Sémantique Frégéenne des Enoncés. In : Histoire Epistémologie Langage. Tome 5, fascicule 2, 1983. La sémantique logique : Problèmes d'histoire et de méthodes. Pp. 19-36.

<sup>2</sup> - Hjelmslev. Louis, *Le langage*, Ed Minuit, Paris, 1966, p.55.

Dans cette optique, peut-on dire que les sous catégories d'une entrée lexicale (adjectifs, adverbes, lexies, etc.) constituent des unités autonomes de signification ayant entre eux des relations fonctionnelles ou différentielles ? Il est ainsi vrai de bien penser le système lexical en une somme de significations, et de les imaginer dans un rapport différentiel et oppositif. Dès lors, il devient conséquent méthodologiquement d'adopter la perspective théorique de Bernard Pottier<sup>1</sup> qui est, certes, une continuité dans la mouvance structurale et une tentative de fonctionnalisation du lexique. C'est une totalisation du lexique à la fois structurale et en étroite relation avec le sens des mots conditionnés en unités semblables à la phonologie. Ainsi c'est la théorisation du lexique de B. Pottier qui semble répondre le mieux à notre sujet de recherche et en cela, nous irons jusqu'à comparer les unités phonologiques et sémantiques dans la vision pragoise, opposée à celle de Pottier .

Ce travail de comparaison des unités utilisés par Pottier dans son analyse sémique (sème, sémème, lexème, archilexème, archisémème) nous semble être très obligeant au sens où il élucide le parallélisme des unités phonologique et sémantiques et sert notre cause dans l'établissement d'un isomorphisme recherché dans la construction du domaine sémantique en continuité avec la philosophie fonctionnelle Pragoise et européenne.

Cependant, il serait très utile, pour une fin de continuité théorique, de procéder chronologiquement pour présenter les différentes conceptions théoriques, afin de ne pas occulter l'apport des différents linguistes à un aussi vaste domaine de recherche. Nous aurons à revisiter Charles Bally pour sa stylistique particulière. Nous aurons aussi à étayer l'apport théorique de Saussure dans le domaine de la sémantique même s'il paraît ne pas lui avoir consacré une étude particulière.

---

<sup>1</sup> Pottier Huguette. Quelques aspects de l'évolution de la théorie linguistique de Bernard Pottier. In: Annexes des Cahiers delinguistique hispanique médiévale, volume 7, 1988. Hommage à Bernard Pottier. pp. 631-647.

### 1.1.1 Les travaux de Charles Bally

Dans son développement pour axiomatiser le langage humain dans ses multiples faciès Charles Bally pense pouvoir théoriser le langage humain dans toute sa complexité et sa magnificence. L'auteur du *traité de linguistique Française* fait de la synonymie la pierre angulaire de son système de valeurs expressives. Il dressa une systématique du langage par l'intermédiaire de la catégorisation des unités phraséologiques dans un système de valeurs expressives, privilégiant l'autre pôle linguistique encore opaque et résolument occulté par Saussure : *La linguistique de la parole*, qui fut une proposition de De Saussure, trouve sa consécration chez Bally qui ne manque pas de dédier le *traité* à son maître, avec un hommage très respectueux. Les fortes relations se manifestent par l'esprit et par le sentiment entre les deux hommes, et le degré de respect que Bally témoigne pour De Saussure fait naître une impression de haute considération pour Saussure chez le lecteur de Bally. Ce dernier manifeste dans ses écrits le génie de Saussure, sans aucune réflexion critique à l'adresse du maître fondateur de la linguistique contemporaine. Sans se faire remarquer à côté du Maître, Bally tente de faire de ses travaux une continuité obligée et un renforcement : continuité dans la mouvance de la pensée systémique dans la langue, par la vie du langage, continuité aussi par la réduction à l'élémentaire dans la construction du système en unités réductibles et innovation théorique dans la formalisation du langage dans toute sa particularité subjective. Mêlant sentiment et pensée à des degrés différents ou intensité graduelle, favorisant la catégorisation des unités linguistiques ou phraséologiques. Refusant, comme le voulait son maître, tout recours à la diachronie dans un système de valeurs expressives qu'il désire être synchronique. L'unité de mesure de l'expression chez Bally est difficile à extraire de l'amas confus et chaotique qui est les infinités expressives des sujets parlants.

D'abord, il faut admettre une probabilité de sens car le sens absolu d'une expression est un leurre. Ensuite il faut admettre aussi la gradation du sens de l'unité phraséologique partagée entre faits expressifs et faits intellectuels. Ces deux variables aléatoires façonnent tout le contenu sémantique du système langagier du sujet parlant de Bally. La parole trouve son compte et regagne sa juste valeur à côté de la langue dans la sémantique générale de Charles Bally.

La polysémie est ainsi reléguée à un autre rang. Elle se trouve être un objet de discorde et de litige entre linguistes et concepteurs de dictionnaires ou lexico-

graphes, et tout revient à la synonymie comme concept clé dans toute conception sémantique et structurale comme celle des champs sémantique chez Trier ou de l'analyse sémique de Bernard Pottier. Ainsi, La théorie des champs sémantique est une conséquence de la théorie stylistique qui on est le fond descripteur.

Le sémème-somme<sup>1</sup> (que l'on rencontre dans les calembours) chez Pottier est configuré par la valeur différentielle entre unités phraséologiques chez Bally. D'une unité lexicologique polysémique à un sémème monosémique La réduction de la signification à un sens est une perte de sèmes ou une fusion de sèmes en un seul sémème qui en serait non pas la somme des sens différentielles des sémèmes, du point de vue de la substance du contenu, mais le reste d'un processus d'élaboration de la compréhension de l'unité minimale du discours. La subjectivité dans le langage réduit l'aura de la sémantique de Pottier et énonce un parcours obligatoire à la recherche d'une sémantique du contexte. Le sème, selon Pottier, est sème afférent chez Rastier, par contre, le sème inhérent est binaire et dialectique dans sa relation avec le sème afférent.

Charles Bally énonce souvent ses théories en terminologie psychologue, mais s'il avait la terminologie de Pottier il parlerait en sème inhérent qui serait l'unité formelle de sens que développe A. Martinet dans sa deuxième définition du monème. Le monème constituerait la particule de compréhension que Charles Bally aurait pu découvrir, au sens terminologique du terme.

Dans sa définition de la lexicologie, Bally met l'accent sur le côté formel de la discipline lexicologique en tant que processus de définition, il affirme que « la lexicologie est un ensemble de procédés formels »<sup>2</sup>. Loin de toute terminologie excessive et complexe, Bally parle de l'unité lexicologique en rapport avec la signification en tant qu'unité et non de traits distinctifs ou unités du signifié dit sémèmes. Il met l'accent sur « les limites et les contours de l'unité lexicologique »<sup>3</sup>, et poursuit son analyse en disant que : « nous appelons unité lexicologique tout fait de langage qui offre le sens complet et autonome, c'est-à-dire, qui correspond à une unité de pensée [...] cette unité peut être constituée par un mot, une partie d'un mot, ou un groupe de mots »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> -Heger K. L'analyse sémantique du signe linguistique. In: Langue française. N°4, 1969. pp. 44-66.

<sup>2</sup> - Charles Bally, Traité de Stylistique Générale, éd. Kleinknecht, Heidelberg, 1921, p. 252.

<sup>3</sup> - Ibid. p. 87.

<sup>4</sup> - Ibid.

Ce qui frappe dans cette définition, c'est qu'elle reprend dans toute ses particularités la définition du sème chez Bernard Pottier dans *théorie et analyse en linguistique* ou le sème est dicible et « doit se dire avec autant de mots de la langue naturelle qu'il faut pour bien mettre en relief le trait distinctif relatif à l'ensemble considéré. La dénomination du sème est un discours paraphrastique à vocation métalinguistique »<sup>1</sup>.

Cette définition est en quelque sorte un affinement et un réajustement de la définition de Charles Bally avec une terminologie plus précise et plus particulière aussi.

### **1.1.2 Les travaux de Ferdinand De Saussure**

Saussure, ayant instauré la valeur différentielle entre unités linguistiques minimales et plus particulièrement entre les signifiés d'une langue en synchronie, définit ces derniers différentiellement. Ainsi est née la sémantique différentielle que Saussure n'a jamais évoquée sur la base des sèmes dont la somme constitue une virtualité de la langue dont l'unité minimale est le sème dans toutes ses manifestations confondues. Avec la naissance de la notion de valeur, Saussure reformule la langue en tant que somme de signifiés entretenant entre eux des relations de différence et d'opposition. Il détermine, par là, une nouvelle linguistique différente de la conception nominaliste de la langue ou cette dernière ne peut être qu'une nomenclature ou un inventaire de signifiés. La langue est ainsi vue comme un système que seul le rapport entre unités détermine.

Ce qui va pour le système saussurien, peut aller pour la conception différentielle dans le texte que propose Louis Trolles Hjelmslev, sauf que (et ceci est pour faire la part des choses entre les deux linguistes), les travaux de Hjelmslev semblent être à première vue une continuité avec la pensée saussurienne, dans sa version psychologique du concept de signe, que Saussure développe en une unité biface, avec deux constituants psychologiques ; chose qui a été approuvée par Hjelmslev dans le sens où le signe est une fonction sémiotique, partagée entre plan du contenu et plan de l'expression.

---

<sup>1</sup> - Pottier Bernard, *Théorie et Analyse en Linguistique*, éd Hachette, Paris, 1992, p. 73.



Une première différence dans l'objet d'étude linguistique se présente entre les deux linguistes : Saussure avait axé ses recherches sur la langue en tant que système de signes partagé entre les deux classes, celle du signifiant et celle du signifié. Hjelmslev a repris à son compte cette dichotomie saussurienne, la transposant au plan du langage et faisant du texte une manifestation de deux plans, celui du contenu et celui de l'expression réalisé en un macro-signe discursif, manifesté dans le langage.

Une deuxième différence, sur le plan des unités constitutives du système, concerne le signe linguistique que Hjelmslev admet, mais refuse son irréductibilité, car, pour lui, le signe est décomposable en *figures*, comme il l'affirme dans *les prolégomènes* et le signifié ainsi que le signifiant sont décomposables en figures du contenu et figures de l'expression. Cette conception, qui fait revivre le signe en dehors de toute fonction sémiotique, décompose le signe en figures ou non-signes. C'est que pour Hjelmslev la langue en tant que système est composée de figures élémentaires. Le langage est structuré de la même manière en figures, partagées entre deux plans : celui du contenu et celui de l'expression. C'est que l'expression et le contenu possèdent forme et substance. Langue et langage se trouvent situés sur le même plan configurationnel et structurel. Ils sont faits de figures ou de sous-systèmes souvent appelés catégories de figures, composant les signes qui forment à leur tour le texte vu sous l'angle d'une sémiotique du plan de l'expression et du plan du contenu.

Si c'est ainsi que se manifeste la pensée formelle de Hjelmslev, le dit isomorphisme ne serait observable que sur le plan des macro-unités du langage entre contenu et expression. Sur le fond de la structuration linguistique, le signe du fait de sa particularité sémiotique disparaît au profit de la figure qui compose les deux plans et leur union. Ainsi nous pouvons dire que les deux plans du signe sont isomorphes, susceptibles de se combiner et de s'identifier l'un dans l'autre. Partant des figures de l'expression, nous aboutissons à leurs identiques dans le plan du contenu et inversement. Une certaine réciprocité et un parallélisme identifiant et indémontrable, dans la construction du langage chez Hjelmslev, sont tout à fait possibles du fait que l'unité fondamentale qui compose les deux plans est la même : elle est *figure*.

Hjelmslev définit alors la langue comme par une négation, à la fois absurde et ingénieuse de la pensée saussurienne disant que « Les langues ne sauraient être

décrites comme de simples systèmes de signes ; mais d'après leur structure interne, elles sont surtout quelque chose de différent : des systèmes de figures qui peuvent servir à former des signes »<sup>1</sup>

## 1.2 Relations entre définitions lexicales

La définition lexicale est formelle. Elle exclue toute relation entre les termes sujets à définition. Les unités de définition ou entrées lexicales ne peuvent entretenir de relations. La sémantique définitionnelle est une sémantique de la réduction qui résorbe le fait linguistique et sa manifestation dans le langage. Elle est un inventaire du lexique, œuvre de lexicographes. Cette discipline est basée sur la désignation pour les choses et la nomination pour les êtres. De fait, la relation entre sèmes est exclue. Le sème devient une qualité propre à l'objet défini. La définition lexicographique est ambiguë, le flou qu'elle acquiert, dans le sens, est le fruit d'une contiguïté de sens, d'un même mot et de contextes d'usage différents.

Le mot « cousin »<sup>2</sup> pris comme exemple constitue une matrice polysémique selon Jacqueline Picoche. Entre « cousin » qui fait sens de proche parent et « cousin » au sens de moustique, l'homonyme *cousin* constitue une fluidité sémantique que seul le contexte référentiel pourrait déterminer. Ce même mot était sujet de controverse entre Martinet et Hjelmslev, chose qui nécessiterait à elle seule une étude.

Le signe linguistique, en tant qu'entrée lexicale, devient concept et non référent, puisque c'est un processus psychologique qui est celui de décrire ou de limiter par des signes le contenu sémantique d'un autre signe. Exprimer le signe d'une langue par d'autres signes linguistique porte à l'usage métalinguistique de la langue et fait de la lexicologie une sémiotique du signe dans sa spécificité sémantique. Deux genres majeurs développés dans le domaine des définitions lexicales sont à énoncer ici :

*Les définitions métalinguistiques*, qui consistent dans un commentaire sur le signe linguistique, (ex.: définitions commençant par des formules du type "se dit de...", "marque...", "exprime...", "En parlant de...") et les *définitions paraphras-*

---

<sup>1</sup> - Hjelmslev. Louis, dans *Prolégomènes à une Théorie du Langage*, cité par : Emily Pauly dans : *La Polysémie*, éd L'Harmattan, Paris, 2010, p. 58.

<sup>2</sup> - Alain Polguere, *Lexicologie et sémantique lexicale*, Presse Universitaire de Montréal, Canada, 1959, p.160.

*tiques* qui portent sur les contenus, sur les désignations, qui constituent la grande majorité des définitions.

Ce qui est observable, c'est que les définitions métalinguistiques et les définitions paraphrastiques ne sont que des descriptions de signes linguistiques en autant de sèmes qu'il faut, loin de toutes hyper-définitions encyclopédiques ou de toute hypo-définition dictionnaire. La définition entre autre doit être nécessaire sans superflue et suffisante sans trop de faste sémantique. Elle développe une sémie propre au signe linguistique ou procès de signification figée.

Le processus de définition d'un objet opère par une succession de choix terminologiques reliés à un domaine précis. Cette succession de règles pour définir un signe dans un dictionnaire fait que l'on choisit tel description au lieu de plusieurs autres formes descriptives, de façon à former une définition suffisante pour établir les barrières séparant un signe d'un autre dans le système lexical. La définition lexicographique est un domaine qui admet la multilatéralité que Troubetzkoy a proposé pour les phonèmes et les traits pertinents phonologiques. Elle (la définition) s'établit dans un rapport de congruence et non de polarité. Les traits définitoires ne peuvent être dans ce cas binaires, ils doivent être multiples, ni positifs ni négatifs. Ces traits doivent être hétérogènes découlant de la pratique sociale de la langue et du langage dans toute son hétérogénéité et sa figuration chaotique.

La définition ou désignation comme théorie de classification repose sur le lexique en tant que système et non en tant que structure car la structure ne s'établit que sur le binarisme du marqué /non marqué et le système est fait de marques pluriels. La structure est un édifice qui ne peut exister sans la pensée qui l'érige. Le système précède la pensée qui le construit et il devance toute pensée organisatrice.

### **1.3 Concept d'exclusion et d'inclusion des définitions**

Nous pouvons retenir que l'inclusion est toujours celle du genre prochain ou terme générique, alors que l'exclusion s'opère à l'intérieur du champ sémique, où les sèmes constituent des polarités de sens contextuelles.

Les termes spécifiques ou sèmes-occurrences s'ajoutent et s'excluent pour former un sens en contexte. Ce concept est bien apparent lorsqu'il s'agit des définitions d'Aristote où l'incluant est le genre prochain ou genre qui absorbe toutes les différences susceptibles de réaliser des entités de traits sémantiques descriptifs et

non distinctifs. Il est essentiel de dire que dans les définitions par genre prochain, le sème est avant tout une propriété de la chose nommée. Ce genre de définition passe du général au particulier. De la classe la plus étendue des similitudes entre catégories lexicales aux spécificités sémiques par ajout et suppressions de caractères descriptifs retenus par équivalence ou par incompatibilité. C'est là que paraît être la définition par genre prochain comme un appareil descripteur dont la perception visuelle est l'outil.

La définition d'Aristote et son modèle sont un outil de classification des particularités de la nature, qui va du général au particulier par une sélection étudiée et partagée entre inclusion et exclusion. Cependant, des affinités très marquées font jours, lorsque nous essayerons d'aborder la définition par genre prochain, à la lumière de la théorie de Bernard Pottier. Là, ces affinités se dessinent entre les deux hommes : un philosophe et un linguiste, des révolutionnaires de l'esprit humain et de la pensée rationnelle.

Ce que développe Alise Lehmann et Françoise Marin-Berthet est très bien située dans cette perspective de généralisation de la définition et de sa structuration allant du référent sujet à la définition à « l'incluant ou épéronyme »<sup>1</sup>. La définition est « hiérarchisée et distinctive »<sup>2</sup>. Ce plaidoyer pour la définition par genre prochain fait que les traits descriptifs sont aussi distinctifs. Ce qui va à l'encontre des intuitions de Bernard Pottier et de Christophe Cusimano. Ce que distinguait Aristote dans les genres prochains est ressuscité à l'infime par B. Pottier dans le taxème, le domaine, et la dimension, concepts utilisés dans sa classification des sémèmes, ce qui ne manque pas d'être évoqué par Georges Mounin lorsqu'il déclare :

*Qu'On peut affirmer que le point qui reste le plus faible est l'analyse du signifié de l'unité lexicale minimale : monème (ou mot dans certaines théories). Tout le monde convient, après Hjelmslev, que cette analyse est la condition première de toute construction d'un dictionnaire structural du lexique, ou de toute structuration du lexique sous une autre forme. Mais les "atomes opérationnels sémantiques" de Ceccato, les marqueurs et les différenciateurs sémantiques de Katz et Fodor, les "unités minimales de sens" des sémanticiens soviétiques ne sont rien d'autre et rien*

---

<sup>1</sup> - Alise Lehmann et Françoise Marin-Berthet, Introduction à la lexicologie, Sémantique et Morphologie, Ed Dunot, Paris, 2010, p. 16.

<sup>2</sup> - Ibid. p. 16.

*de plus que les traits sémantiquement distinctifs de Bloomfield à Prieto, que les figures de contenu de Hjelmslev. Ces atomes de contenu ne dépassent guère le genre Prochain et la différence spécifique des définitions d'Aristote (jument = cheval + femelle, Etc.); et surtout les procédures esquissées pour les extraire n'ont guère vraiment fait de Progrès linguistiquement parlant. Or, ce sont des critères linguistiques qu'il faudrait Trouver pour cette analyse de base<sup>1</sup>."*

Ce que souligne G. Mounin dans *clefs pour La sémantique* est un des problèmes majeurs de la sémantique lexicale, que se soit dans ses Postulats terminologiques ou dans sa structuration définitionnelle et catégorielle. Toutes les définitions semblent être des reprises très fines et très acquiescées dans le domaine. D'Aristote à Hjelmslev le problème de la définition des unités élémentaires de la sémantique reste posé, ainsi que celui de la limitation de son champ d'investigation et des méthodologies de recherche Sémantique.

#### **1.4 Notion d'extension et d'intension**

Il s'agit d'une notion phénoménologique hjelmslevienne dans sa théorie glosématique ; Hjelmslev employa les deux termes en couple intension/extension à la place de l'opposition marqué/non marqué. Ce choix est très justifié, si nous considérons Hjelmslev dans la mouvance du Cercle linguistique de Copenhague,- courant préconisant la position de marqué/non marqué-, pour que les termes-objets acquièrent toute leur dimensions significatives exigées. Mieux qualifiée que le concept de marque, cette dualité entre sèmes ou lexèmes est pourvue de zones de dispersion de la signification, favorisant ainsi l'opposition multilatérales, plus propre au système qu'à la structure.

Un terme qui est qualifié d'extensif peut dans une relation binaire occuper toute une zone de significations multiples. Il n'est donc pas vériconditionnelle et ne se résout pas en termes de vrai ou de faux. Il est brondalien<sup>2</sup> dans sa structure avec l'existence d'une zone de sèmes semblables aux zones de phonèmes que Martinet qualifie de zone de sécurité identitaire pour maintenir le caractère différentiel du phonème . Brondall dans son *axiomatique des structures élémentaires* interprète

---

<sup>1</sup> - Mounin Georges, *Clefs pour la Sémantique*, Ed Seghers, Paris, 1972, p.184.

<sup>2</sup> - Viggo Brondall (1887-1942) est membre fondateur du Cercle linguistique de Copenhague, professeur de langues romanes à l'Université de Copenhague, et auteur de plusieurs livres sur la linguistique structurale dont : «Logique Langage et" (1937) et "Linguistique structurale» (1939),

ce phénomène de zones sémique de cette façon. Brondall parle de l'existence de sème moyen entre deux sèmes polaires : « Ces deux sèmes polaires S vs non S que Brondal désigne comme positif vs négatif peuvent accepter un troisième sème qui sera défini comme étant ni S ni non S et qu'il appellera neutre »<sup>1</sup>

### 1.5 Définitions des conditions nécessaires et suffisantes

*"Le caractère circulaire des définitions ne serait regrettable que si l'on voulait constituer la sémantique des langues en une axiomatique qui briserait cette circularité, en négligeant que la relation de définition instaure une équivalence (de modulo conventionnel) mais non une identité<sup>2</sup>."*

Ce que souligne ici Rastier est d'une extrême importance. la circularité des définitions aristotélicienne analysant la signification comme un concept dans une sémantique à perspective onomasiologique -reprise par les linguistes de la définition des conditions nécessaires et suffisantes- est regrettable, car elle doit être délaissée dans la perspective d'une sémantique différentielle et systématique, donc, d'une axiomatique du lexique, reposant sur des axiomes indémontrables, ayant entre eux des relations d'équivalence et d'opposition, en tant que structure lexicale différentielle.

## 2 LE MODELE SYSTEMIQUE SAUSSURIEN

S'il est qualifié de modèle lexical c'est parce qu'il traite, avant tout, des mots et des relations entre mots, au sein d'une langue, dans un état bien circonscris par les limites temporelles. La langue, en tant que structure immanente, ne peut se résoudre que dans une synchronie non dynamique et atemporelle. Les limites de l'usage théorique de De Saussure sont celles que lui octroie la mesure de la durée.

Un état de langue est un état statique dans l'évolution de celle-ci. Les mots qui se signifient par leurs positions mutuelles n'ont pas de significations propres. Ils se définissent, mutuellement, dans l'espace, en synchronie et dans le temps comme changement diachronique.

---

<sup>1</sup> - A. J. Greimas, *La structure élémentaire de la signification en linguistique*, In : L'Homme, 1964, volume 4, Numéro 3, p. 5-17.

<sup>2</sup> Rastier, François, *La microsémantique*, Texto. ! [en ligne], juin 2005, vol. x, n°2

Nul autre linguiste ne peut définir la langue comme l'a fait Saussure par l'intermédiaire de la notion de valeur. Cette dernière dans son essence est relative, négative et oppositive et les mots ne sont définis que par ce qu'ils ne sont pas. Leurs définitions les jouxtent et les cernent. La notion de valeur d'un mot est comparable à une molécule où les atomes ne finissent pas de se recréer car leurs correspondants ultimes (les électrons) falsifient la structure de l'atome et de la molécule à chaque instant. Notons que le temps moléculaire ou quantique est d'une mesure encore indéterminée. Il est toujours probable, comme l'est la signification en discours : une probabilité de signification, falsifiée, redite et inexacte.

Le signe linguistique définit toute la langue. Il globalise le système unitaire de toutes les sémantiques dans sa fonction sémiotique. Pour Saussure, dans son système de langue, il n'y a dans le domaine des unités de la langue que le seul signe biface, absolu et psychologique, ce qui explique que dans la conception saussurienne tout est signe.

Cette réduction des taxinomies élémentaires nécessaires à toute théorie fait que la langue de signe est automatiquement une sémiotique et le pacte du signifié /signifiant en est la fonction macro et micro-sémiotique. Le signe linguistique saussurien se réduit ainsi à une fonction de la langue en contexte social. L'absence de l'unité ainsi qualifiée dans la systématisme de la langue chez Saussure a influé énormément les linguistes de la sémantique qui pensent le signifié sans le signe. Cette réduction du champ d'investigation dans le signe linguistique (pour le signifié) a fait que tous les linguistes pensent la même chose quand il s'agit de structurer le lexique infiniment difforme. Est-ce à dire que la structuration des signifiés ne peut se faire qu'à l'image de la structuration phonologique?

Certaines lueurs théoriques éclairent l'abysse des signifiés et de la sémantique différentielle et le recourt aux traits sémiques distinctives avec François Rastier et à la neutralisation dans la virtualisation des traits en contexte avec Christophe Cusimano paraît l'approuver.

## 2.1 Relation valeur/sémème

Le sémème est considéré par Jean Pierre Corneille comme ne possédant pas de correspondant phonologique. Il déclare le sémème comme unité non syntagmatique<sup>1</sup>

Tout le mérite dans la sémantique structurale revenait à Louis Trolles Hjelmslev ; celui d'avoir proposé le système de signes de la langue de manière à dégager la forme du contenu ou forme sémantique (allocution pro-rectorale pour l'anniversaire de l'université de Copenhague en 1953). Les mots pour Hjelmslev sont comme les mailles d'un filet de manière à présenter toute la totalité du réel sémantique, avec plus ou moins de précision selon les langues. Il paraît très clair que dans ce contexte précis apparaît l'inspiration saussurienne et la reprise à son compte par Hjelmslev du système saussurien de la langue.

Il apparaît aussi évident de dire que Hjelmslev a édifié sa structure sémantique en adoptant jusqu'à les principes de base de la phonologie comme le principe de la commutation pour le traitement des unités du contenu ainsi que le principe différentiel et oppositionnel saussurien. La constitution d'une sémantique des traits pertinents distinctifs du contenu et non descriptive de la référence, devient possible avec la commutation et l'opposition différentielle. Cette sémantique de la différence prend forme pour le danois dans le système saussurien de la valeur et dans les principes phonologiques de Troubetzkoy. En quête d'unités constitutives du système sémantique, Hjelmslev se doit de trouver l'équivalent du phonème pragmatique. Son objectif principal était de bien montrer la relation d'équivalence entre contenu et expression en postulant que chaque changement dans le plan de l'expression s'accompagne d'un changement de contenu. L'exemple suivant « am »<sup>2</sup> auquel Hjelmslev<sup>3</sup> octroie des figures de l'expression et des figures du contenu montre bien la vocation de Louis Hjelmslev.

---

<sup>1</sup> - Dans son livre : *La linguistique structurale, sa portée, ses limites*. P.167. J.P.Corneille déclare que « le signe est l'unité syntagmatique ultime qui relève à la fois, de l'expression et du contenu ».

<sup>2</sup> - Emily Pauly, *polysémie réflexion théorique, méthodologique*, Ed L'Harmattan, Paris, 2010, p. 59.

<sup>3</sup> - Hjelmslev dans cet exemple des figures de l'expression et des figures du contenu validait son principe de base qui stipule que le changement dans l'expression s'accompagne d'un changement dans le contenu.



## 2.2 Relation valeur/sème

Dans sa variante référentielle ou conceptuelle, le sème ne peut être que qualité ou « quelque chose »<sup>1</sup>. Malgré la simplicité de la définition du sème, selon Rastier, un flou demeure de part cette lucidité de proposition. Un sème contient quelque chose. Ouvertement cette chose peut aller de l'imaginaire au réel du contexte linguistique ou discursif et suggère une infinité de choses, d'idées, de polysémie. Cette approche réifiant le sème, bien que simplifiant la définition de celui-ci, demeure trop déroutante du fait de cette simplicité.

L'autre approche dans la théorisation du sème est celle qui nous intéresse le plus dans notre recherche. Cette approche considère le sème comme étant une valeur, définition purement oppositionnel et dans l'abstrait selon Rastier.

Le sème est du domaine de la valeur et le virtuel de Pottier est du domaine de la signification lexicale ou sens en discours. C'est que le sème descriptif non pertinent est du côté de la caractérisation et le sème distinctif donc trait pertinent est du côté de la valeur. Les sèmes inhérents constituent dans leur rapport oppositif et distinctif des valeurs et non des sens. Selon la terminologie saussurienne, le rapport entre signes est un rapport différentiel de valeur. Le signe est donc défini par ce que les autres signes ne le sont pas. Sauf que le système saussurien n'est pas limité par la notion de champ applicable aux champs sémantiques structurant le lexique. La position de Jacqueline Picoche est du côté de la définition lexicale saussurienne de la notion de valeur, mettant hors contexte les virtuels de Bernard Pottier.

Cette position est adoptée par François Rastier (chose qui va à l'encontre de la position de Pottier) et fait des sèmes afférents des constituants du sémème comme le sont les sèmes inhérents ou spécifiques. Tout ceci pose le problème de la définition dictionnaire et encyclopédique dont nul ne peut tracer les limites.

D'ailleurs, la définition des sémèmes selon Bernard Pottier est une définition qui, loin d'être descriptive elle est différentielle et même dans un contexte de champ sémantique délimité, elle se veut une définition oppositionnelle et différentielle.

---

<sup>1</sup> - François Rastier, *Sémantique Interprétative*, éd PUF, Paris, 1987, p. 19.

Si nous retenons que la notion de valeur différentielle et oppositionnelle structure le lexique comme elle structure la phonologie, le terme *sème* comme unité structurant le sémème n'est ni l'équivalent du phonème Pragois ni l'équivalent du trait distinctif. Considéré comme trait sémantique, le sème à l'image du trait distinctif en phonologie, se trouve être dépourvu de toute comparaison avec le phonème.

Le sème dans la conception de Pottier est le trait distinctif du sémème. Il est créé à l'image du phonème dans la phonologie du Cercle de linguistique de Prague. Or que le trait distinctif est une impression acoustique dont le phonème est la somme unie aux particularités articulatoires et cette curieuse comparaison si elle est valide fera que le sème est un trait de perception : une description psychique et instantanée de la réalité du *déjà vu*.<sup>1</sup> En cela, le sème est comparable à un faisceau lumineux, une onde lumineuse, une réponse à un stimulus dans la terminologie behavioriste et mécanique. C'est un trait dans la forme du contenu, une forme de propagation synaptique. Le sémème est la somme des propagations synaptiques suffisantes et nécessaires à l'évocation d'un fait dans l'esprit humain. Si le sème est une impression visuelle et neuronale, le sémème serait un signe synoptique dans la perception gestaltique des formes du perçu et du vécu.

La *synoptique* serait la science des perceptions des groupes sémiques ou catégories perceptives dont le siège est les neurones et leur relation. Ces catégories perceptives, comme le sont les champs sémantiques, structurent le monde des perceptions acquises et relatives aux signaux sonores, que le flux expiratoire produit lors d'une émission phonologiquement explicitée. La synoptique cérébrale est la phonologie fonctionnelle dans son déploiement sur la chaîne syntagmatique régulant le monde de nos sensations en effet de sens multiples.

L'entrelacs qui existe entre son et sens est signifié par la théorie des ensembles qui est le fondement de toutes les mathématiques et une variante de la théorie des catégories. Tout ce qui a été dit fait surgir une autre problématique, celle des unités distinctives qui sont les phonèmes et les traits phoniques ou phèmes d'un côté et les sémèmes et les traits sémiques de l'autre côté. Le système lexical et le système phonologique doivent démontrer un parallélisme étroit entre les unités de

---

<sup>1</sup> - Charles, Bally, *Traité de Stylistique Française*, éd kleikencheik, Heidelberg, 1921, p. 70.

leurs ensembles constitutifs. Ce parallélisme se doit d'être valider entre les deux sciences élément à élément.

Ainsi, il devient impératif de prouver l'isomorphisme relationnel entre les unités d'un même système pris séparément. A l'image de la théorie des ensembles, la phonologie comme la sémantique doit présenter une structure isomorphe interne entre ensemble et sous-ensemble d'un même système. Pour qu'en suite cet isomorphisme soit démontré entre les deux disciplines en question. Cette variété dans la démonstration de l'isomorphisme entre éléments d'un même domaine sera étayée dans le troisième chapitre et prendra appui sur le théorème de Georg Cantor qui stipule et démontre l'existence d'un isomorphisme parfait entre un ensemble-signifiant et ses sous ensembles pour la sémantique et entre le système phonologique et ses corrélations.

En ce qui concerne la sémantique sophistiquée et différentielle dont le support théorique est la valeur différentielle saussurienne, il est cruciale de dire que le sème doit être descriptif ou distinctif et s'il est descriptif il serait sème et s'il est distinctif il est trait sémique comme l'est le trait phonique de la phonologie.

La question est celle du comment trancher entre l'une ou l'autre possibilité d'usage : la première est celle du trait sémique descriptif et la seconde est celle du trait sémique discriminatoire ? dit distinctif ?

La première hypothèse fait que Le trait sémique descriptif construit l'isomorphie : qualifié de sème spécifique qualitatif et ou de caractère spécifique et réifié, il est inhérent à la description de la chose et en cela, il est référentiel.

La deuxième hypothèse, fait que le trait distinctif forme l'isomorphie entre les sèmes constitués comme des relations de négation et d'opposition. Christophe Cusimano, pour sa part, n'hésite pas à appeler les sèmes d'appellation sélective et très précise, avec un penchant pour une pragmatique liée à la sémantique démontrée dans les sèmes comme traits sémiques contextuels :

## 2.3 Notion de sémème

On entend par sémème le signifié d'un morphème, cette définition du sémème ramène celui-ci à un plan hjelmslevien qui est celui du contenu et précisément de la substance du contenu.

Le sémème est, avant tout, un élément de la substance du signifié, c'est donc un être phénoménologique et conceptuel, loin de toute perception empirique, ce qui conduit à dire que le sémème est une organisation des sèmes potentiellement perçue par l'esprit ; une forme d'un état mental percevant une entité sémique potentielle. Dans une continuité bien marquée entre Pottier et Rastier, le sémème est une unité supérieure au sème qui détermine les qualités du sémème ou morphème du point de vue du contenu. Chez Greimas, le sémème est un terme-objet, quant à Bernard Pottier, le sémème est un morphème comme chez Rastier sauf que les trois linguistes divergent quant à la définition de trait sémique, entre axe sémantique ou trait sémantique pour (Greimas) et trait sémique distinctif pour Rastier et Greimas et trait descriptif pour Pottier. Chez ce dernier une exception fait que la nature du sème est perçue comme entité descriptive et comme entité distinctive, chose visible dans l'exemple du trait sémique « *Avec bras* »<sup>1</sup>.

Chez Bernard Pottier, le sème est à la fois trait distinctif et caractère descriptif d'un objet, ce qui a mené François Rastier à parler de sème afférent et de sème inhérent ou générique et spécifique. Puisque l'inhérent est toujours une qualité visible du morphème sur le plan du contenu. C'est en quelque sorte une propriété physique du morphème sur le plan du contenu. Cette remarque nous ramène à la définition dictionnaire conçue en sèmes spécifique ou inhérents et à la définition encyclopédique en sèmes génériques ou afférents. Le sémème est un potentiel de sèmes non réalisables et qui peut être réalisé par le sujet parlant dans sa subjectivité descriptive et ségrégationnelle de l'objet décrit et de l'objet parlé.

### 2.3.1 Le sémème chez Bernard Pottier

Pour définir le sémème Bernard Pottier a eu recours à la comparaison entre les deux unités de la sémantique et de la phonologie. Partant de leur caractère unitaire

---

<sup>1</sup>- La locution « avec bras » revient à Pottier dans son analyse sémique des chaises, c'est un trait caractériel ou qualité.

et irréductible, il annonce la définition du sémème disant qu' « En faite, le sème n'existe pas plus à l'état isolé que le phème (nasalité/ou/alvéolaire).L'unité d'existence en sémantique, en langue naturelle est le sémème, ou ensemble de sèmes coexistant »<sup>1</sup>.

La notion de sémème chez Bernard Pottier fut critiquée comme étant non linéaire, le sémème n'est pas dans la chaîne syntagmatique, et de là, il est incomparable au phonème. Le sémème requiert alors un rapport paradigmatique dans la somme des représentations qu'il est sensé leur appartenir. Le sémème est la somme des qualités ou des sèmes qui sont des traits distinctifs de sens pour de petits groupes de lexique dits : champs lexicaux, chose que Bernard Pottier approuve dans l'étude du champ sémique des *chaises* et que Georges Mounin adopte aussi pour le champ sémantique des *habitations*. Pottier dans ce contexte précise que : « Le sème [...] se révèle par opposition dans un ensemble lexical. Ce n'est donc qu'en sur de petits ensembles lexicaux qu'en peut établir les sèmes d'un sémème »<sup>2</sup>.

Ce que révèle B. Pottier est en quelque sorte une autocritique et une limite de la portée de sa théorie des champs sémantiques qui n'est valide que pour certains groupes lexicaux ou champs. Sa généralisation pour qu'elle puisse embrasser tout le lexique d'une langue est difficile à atteindre voire impossible.

Par ailleurs, B. Pottier ajoute que le noème est « un trait de sens indépendamment de toutes langues »<sup>3</sup> s'il est ainsi conçu le noème serait un trait universel, et la noémique est la somme des universaux de la langue, donc, de toute langue.

L'universalité noémique est construite sur un modèle de structure, elle est structurale et proche de la grammaire universelle de Chomsky, étriquée par Martinet. Poursuivant sa définition de la noémique, Pottier compare l'objet noémique aux quarks de la physique. Impliquant au physicien la création d'être jamais directement observés et qui sont nécessaires pour sa théorie<sup>4</sup>. La langue dans sa représentation en entité de quarks fonctionne structurellement ; c'est un système dans l'absolue abstraction, décrivant la dynamique de toutes les langues sans spécificité,

---

<sup>1</sup> Pottier. Bernard, *Théorie et analyse en linguistique*, éd Hachette, Paris, 1992, p. 66.

<sup>2</sup> -B. Pottier, *Présentation de la linguistique*, Klincksieck, 1967, p. 26.

<sup>3</sup> - Ibid., p. 67.

<sup>4</sup> -Ibid., p.68.

purement conceptuelle et évoluant virtuellement. Le noème est-il, alors, une nécessité pour une démarche ou une unité constitutive dans la conceptualisation relationnelle des unités de la langue ?

C'est que l'auteur de *théorie et analyse en linguistique* envisage une langue universelle ou chaque concept n'est que la somme des noèmes dont il est constitué.

Cette notion ne passe pas sans amendement théorique de la particule élémentaire ou quarks identifiée au noème, ce que laisse entendre Bernard Pottier qui a le génie de recourir à la physique et aux mathématiques dans un souci de lucidité théorique et méthodologique. La particule élémentaire dont nous avons à parler maintenant est avant tout une ubiquité de la nature symétrique et relationnelle de toute chose naturelle et expérientielle. Cette duplication du sème est une seconde nature de son apparaitre et de sa manifestation dans la langue et dans le discours. D'ailleurs, ne peut-on pas imaginer que tout discours est une définition de sèmes en contexte ? Qui serait une définition linguistique de base d'un sémème donné

Exemple la définition aristotélicienne : celle du genre prochain et des différences spécifiques, à celle des conditions nécessaires et suffisantes de Carnap et aux typicalités de Russell, on ne peut se soustraire à l'élémentarité constructive de la définition, qui est sans nul doute une signification d'un signifié ou d'une lexie ou d'une formation discursive. Ceci nous ramène bien à dire que tout discours peut être constitué par traits sémiques contextuels et par sèmes. Bernard Pottier conscient de cette équivoque devant la saisie d'une définition du sème du fait de la finesse et de la fluidité de l'objet à définir rejoint une conséquence bien antérieure à ses pensées et pourtant bien révélatrice et témoignant de son génie linguistique particulier, cette résolution en conséquence fait que le sème est un virtume. Alors qu'il disait qu'il n'y a de sème que spécifique. Il ajoute que le virtume est une réalité virtuelle à ne pas élider, surtout s'il s'agit de contexte discursif ou co-textuel.

Par ailleurs, dans ses articles très illuminés et dans ses écrits, Christophe Cusimano rejoint la pensée de Pottier et va même au-delà de cette résurrection de génie. Il va jusqu'à dire que le sème est un faisceau de traits sémiques dans le discours (intuition qui ne passe pas sans rappeler la définition de Jakobson et de Bloomfield du phonème en traits distinctifs ou faisceau, d'où une symétrie bien particulière avec la phonologie pour faire du phonème un sème et non un sémème

car cette duplication, cette vision des choses fait que le phonème est un sème et non un sémème. Or il en ressort que le phonème doit être lui aussi similaire au sème dans sa définition en traits phoniques parallèle aux traits sémiques non différentielles et virtuelles mais spécifiques, réifiant le sème par sa nature référentielle.

Pour revenir à l'article sur Christophe Cusimano et la virtualisation des sèmes, écrit par Katarzyna Wolowska sous le titre de : *La virtualisation contextuelle de traits sémantique : non-actualisation, deletion ou suspension ?*<sup>1</sup> (Du fait de son apport particulier pour notre sujet), citons la définition du sème de François Rastier que reprend Christophe Cusimano dans cet article : « Quant à la notion de virtuel, Rastier l'emploie pour désigner « tous les composants non distinctifs, qu'ils soient obligatoires ou non » ; ainsi, « une partie des traits dits connotatifs sont bien des composants virtuels (ce qui n'entraîne pas que tous les composants virtuels puissent être dits connotatifs) »<sup>2</sup>.

Rastier souligne ainsi que, malgré les apparences, il n'y a pas d'équivalence entre les acceptions des termes d'afférent, de connotatif et de virtuel : « Nous préférons ne pas lier la notion de virtualité à un type de traits. Elle peut susciter quelques confusions, car tous les types de traits sont susceptibles d'être actualisés ou virtualisés<sup>3</sup> ».

Cette virtualisation des sèmes, que Rastier développe sous forme d'interprétation discursive, il la conçoit comme une neutralisation du sème en contexte. L'auteur de cet article reprend à son compte les dits de Rastier affirmant que cette disparition de traits sémiques afférents autant qu'inhérents est une nécessité contextuelle, comme le sont les lois de position pour les phonèmes et la neutralisation en phonologie. Cette inéluctable disparition de traits est ce que la phonologie appelle archiphonème développée par Bernard Pottier comme l'archisémème pour le sémantème ou l'archilèxème pour un classème.

---

<sup>1</sup> Cusimano Christophe : Actualisation et virtualisation, éd Presses Universitaires de l'université Masaryk. Brno, 2011.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Cusimano Christophe : Actualisation et virtualisation, in Etudes romanes de Brno n°32.2, éd PUM, 2011.

Il est ainsi facile de découvrir le degré de similitude qui existe entre les unités fondamentales des deux disciplines et de dire que ce qui va pour l'un va pour l'autre.

Nous nous rapprochons de la conception isomorphique des deux sciences, du point de vue de l'unité et de celui du processus. Bien que l'affinement à venir dans le domaine des micro-sémantiques nous réserve des surprises, il reste ainsi à nos imminents linguistes le droit et le génie de et pour palier à ces réserves.

### 2.3.2 Le sémème chez Robert Martin

L'évocation de Robert Martin est ici cruciale et incontournable. Cité par Christophe Cusimano<sup>1</sup> dans sa thèse de doctorat à cause de sa pensée en sémantique, qui paraît à première vue, contradictoire avec la pensée de Bernard Pottier mais qui est en réalité une continuité et un affinement dans l'élaboration d'une sémantique axiomatique, un peu à l'écart de la théorie des champs sémantiques. Ce que Robert Martin avance pour le sémème et pour le polysème, fait du sémème une multiplicité, une somme de sémèmes différentielle en contexte et en cotexte. C'est que « Martin a recours à plusieurs sémèmes correspondants aux différents sens du polysème »<sup>2</sup> Ici Robert Martin résout le problème de la polysémie du lexème par la somme de ses sémèmes représentatifs. Rejoignant ainsi la position de François Rastier et celle de Jacqueline Picoche contre les tenants de l'unicité d'un seul sémème pour un seul lexème comme Bernard Pottier et Christian Touratier. Selon ce dernier, « loin de changer de contenu, le signifié se tiendrait hors de portée et c'est le référent auquel il est normalement lié qui s'en trouverait modifié »<sup>3</sup>

L'apport que constitue cette dissension théorique entre linguistes pour notre mémoire est considérable car elle repositionne la notion d'isomorphisme au centre de cette perspective fractionnaire qui fait que : Pour Bernard Pottier et Christian Touratier l'isomorphisme est total s'ils confèrent à chaque lexème un seul sémème.

Pour Jacqueline Picoche « La recherche du signifié de puissance est une opération terminale et totalisante qui suppose correctement délimités et opposés l'un à l'autre les divers emplois des mots étudiés, que, selon leur orientation, les lexico-

---

<sup>1</sup> Cusimano, C, Polysémies et Noms de sentiments, éd L'Harmattan, Paris, 2008, p.81.

<sup>2</sup> Ibid., p.81.

<sup>3</sup> Ibid., p. 83.



graphes disjoignent en plusieurs articles ou réunissent en un seul ... »<sup>1</sup>. Ainsi, le lexème est un polysème de sémèmes graduels, ce qui veut dire que pour un seul lexème il peut y avoir plusieurs sémèmes donc une plage de traits sémiques différents et pertinents. Ceci rejoint la notion de surjection entre éléments d'un ensemble sémique ou isomorphisme partiel au sein des unités du lexique structuré.

La thèse de Pottier est totalement bijective et le lexème et le sémème sont dans une relation de biunivocité totale. Toutes ces divergences de positions qui font surface se dissipent dans l'introduction de la contextualisation de Recanati et de Rastier, car en introduisant le contexte on octroie au lexème une profusion de sémèmes et un enrichissement en traits sémiques virtuels et contextuels, chose que ne peut accepter le point de vue de Pottier. Une telle vision des choses relevant de la multiplicité des sémèmes pour un seul lexème dissout toute axiomatisation de la sémantique et génère une autre vision des champs sémantiques ou ensembles sémantiques d'où une catégorisation des ensembles sémantiques par la polysémie et à l'encontre de toute synonymie qui est dissoute en contexte énonciatif (Coseriu), textuel ou discursif.

Quant à la synonymie, elle ne peut être que contextuelle, vue sous l'angle du contenu de l'expression. La synonymie ne peut octroyer à deux lexèmes ni le même nombre de sèmes ni les mêmes sèmes ou les mêmes sémèmes. Que serait alors la synonymie si non un cas de polysémie co-textuelle et contextuelle. C'est ainsi dire que la signification est une construction à valeur temporelle, elle se déroule dans le temps et une fois construite, elle est figée. La somme des lexèmes figés est une sémantique structurale manifestée et diachronique. Donc, il ne peut exister que des sémantiques diachroniques. La synchronie dont parle Saussure dans le système de la langue est instantanée et construite et aussitôt remise en question. C'est ainsi que le temps sémantique est d'une importance sans égal. La sémantique différentielle n'est qu'une diachronie de la signification à travers la manifestation interactionnelle et communicative entre individus formant une communauté. Elle ne peut être manifestée, elle est à chaque fois revisitée et revue.

---

<sup>1</sup> Ibid. p. 86.

### 2.3.3 Le sémème chez Jost Trier

Hypothèse avancée en 1930 dans une continuité du structuralisme linguistique saussurien pour une sémantique immanente et différentielle. Les rapports associatifs que développe Saussure dans *le Cours de linguistique générale* par l'exemple du champ sémantique relatif à la série associative du lexème *enseignement*<sup>1</sup>. Sur ce même patron et dans cette mesure, l'allemand Jost Trier développe cette théorie qui fait que les mots entretenant des affinités de sens constituent un sous ensemble cohérent et organisé et que : « le lexique loin d'être un chaos est organisé en sous-ensembles cohérents »<sup>2</sup>.

Ici, ce qui attire l'attention dans la théorie des champs sémantique est que les termes en relations ne sont pas définis et le rapport entre eux est un rapport de contiguïté de sens et non de partage de traits de sens. La définition d'un terme émane de son voisinage : un terme acquiert un sens référentiel en rapport avec les autres termes qui l'entourent.

## 3 L'ANALYSE SEMIQUE

Bien que très fructueuse et d'un apport sémantique très appréciable, la théorie de l'analyse sémique est critiquée parce qu'elle est limitée à des ensembles bien définis ou champs ayant entre eux un rapport de sens. Ce qui nous intéresse, ici, n'est guère la méthode elle-même mais les éléments irréductibles qui sont la base de cette méthode. C'est-à-dire les sèmes ou éléments sémiques constituant les caractéristiques définitoires d'un sémème.

Donc, ce qui a de l'intérêt pour nous, se sont les traits sémiques et leur relation. A travers les champs déjà étudiés par Pottier (celui des chaises), par Mounin (celui des habitations), nous allons essayer de dresser le rapport existant entre les sèmes, soit en analyse sémique ou componentielle, et de dire où ils s'entrecoupent, ainsi que les affinités qu'elles ont avec la théorie du prototype de Georges Kleiber.

---

<sup>1</sup> - F. De Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd Payot, Paris, 1992, p. 175.

<sup>2</sup> - Emily Pauly, *polysémie réflexion théorique, méthodologique*, Ed L'Harmattan, Paris, 2010, p. 52.

### 3.1 L'analyse componentielle

Dans une approche structurale conditionnant le lexique d'une langue comme s'opposant distinctivement et réalisant ensemble le paradigme sémantique. Considérant l'analyse componentielle comme une recherche des définitions des unités lexicales en termes d'oppositions bilatérales ou multilatérales. Il est à préciser ici que l'analyse componentielle n'est pas une recherche du sens des mots ; non, et cela nous paraît clair que cette recherche est celle de la définition de l'unité lexicale définie dans un système d'oppositions différentiel, et cela conduit à exclure temporairement le sens de toute structure componentielle.

### 3.2 La sémantique du prototype

Il n'est guère ici place de parler de la genèse et des fondements historiques de la théorie du prototype mais il suffit de citer les travaux de Rosch<sup>1</sup> et de ses collaborateurs qui ont favorisé l'émergence de la théorie en question, ainsi que les travaux de Russell et la théorie des types qui ne manquent pas d'intérêt dans ce sens.

Avant de parler de la sémantique du prototype et de sa relation au prototype phonologique Saussurien, il faut signaler que la théorie de Georges Kleiber répondait à une insuffisance ou plutôt une " indigence " (comme le dit François Rastier) dans la théorie de la définition par genre prochain et différences spécifiques d'Aristote. Mais ce qui apparaît très intéressant dans cette théorie du prototype c'est que, comme la théorie d'Aristote, elle est une théorie de la catégorisation lexicale sauf pour une seule différence, c'est que le prototype est avant tout un concept ou une image virtuelle dont le nombre de sèmes est potentiellement similaire à une différence près : exemple deux sèmes se partagent le même nombre de sèmes et diffèrent sur un seul sème, appartiennent au même prototype, leur différences constituent une paire minimale comme en phonologie lorsque deux phonèmes diffèrent sur un seul trait et forment une paire minimale.

Cet exemple qui va pour le trait sémique va pour le trait phonologique sauf que, pour la théorie du prototype, ce dernier englobe une limite infime de genre validant la théorie de l'évolution darwinienne.

---

<sup>1</sup> Temple. Martine, pour une sémantique des mots construits, éd, PUS, Paris, 1996, p.81.

Ce qui est très étrange pour une théorie qui essaie de catégoriser le lexique par l'intermédiaire d'une sémantique en unités de sèmes descriptifs à valeur non différentielle c'est qu'elle va à l'inverse de toute théorie différentielle et empêche la sémantique de Kleiber d'être structurale. Elle se résout à une théorie similaire à celle des champs sémantiques de Jost Trier en ce qu'elle s'applique sur des ensembles sémantiques bien particuliers et plus élargis.

Son axiomatisation du lexique est ainsi difficile à concevoir voir même impossible du fait de l'absence de l'unité distinctive applicable à toute catégorie dans l'ensemble des catégories sémantiques. Ainsi, c'est la même critique que peut recevoir la théorie d'Aristote et celle des conditions nécessaires et suffisantes (Carnap et Montague) ainsi que la théorie du stéréotype (Putnam) et celle du prototype (Kleiber). La définition lexicale empêche ainsi toute structuration du lexique, car toute définition est désignation ou référence et se fait par inclusion et exclusion, elle est alternative et négative car si un sémème possède un sème il est dépourvu de son parallèle, oscillant entre marqué et non marqué.

C'est ainsi qu'aucune axiomatisation, donc formalisation du lexique, n'est possible du point de vue de la langue, voire totalement impossible si contexte il y a ou si l'approche idiolectale et sociolectale est en vue. Pour revenir à la similarité entre le prototype phonologique et le prototype sémantique de Kleiber, il faut avant tout considérer le prototype phonologique Saussurien non dans sa version diachronique saussurienne, mais dans sa synchronie d'espèce prototypique et linguistique, susceptible de générer une infinité potentielle de significations.

### **3.3 L'Analyse sémique de Pottier**

Ce que nous allons avancer ici n'est qu'une possibilité de description ou point de vue de ce que peut, nous apporter l'analyse sémique de Bernard Pottier. Sur ce point, nous allons parler du nombre de sèmes utilisés qui font s'écouler d'eux-mêmes, le reste des sémèmes qui les composent. Un nombre très limité (six sèmes) pour décrire un nombre de sémèmes aussi limité que le permet les innovations des années soixante dix en matière de design des chaises. Or que le sème « *pour s'asseoir* » recouvre maintenant une infinité d'objets utilisés à cette fin. Si le champ sémantique des chaises peut ainsi acquérir en expansion le nombre de sèmes ainsi évoluera en rapport du nombre des sémèmes. Pourtant une autre mé-

thode peut aider à faciliter cette dénomination ; Elle consiste en des algorithmes définitoires des objets en question.

### 3.4 La sémantique structurale de Greimas

A l'exemple du modèle phonologique Pragoïse, la structuration du lexique est, avant tout, une relation ou un ensemble de relations nécessaires établies entre les unités lexicales. La sémantique greimasienne est à l'image de la langue saussurienne, et le lien entre les unités lexicales est un lien différentiel et basé sur la notion de valeur. Comme nous allons essayer de le montrer, la sémantique de Greimas est une sémantique du mot et des relations entre mots.

C'est sur la base des déductions d'une structure binaire isomorphe à la structure phonologique que Greimas arrive à dégager une relation entre deux signes saussurien qualifiés de terme-objets, .et puis, la relation chez Greimas est déduite du rôle prépondérant des sèmes ou traits sémiques à l'image du phonologique consistant en la formulation de la structure élémentaire de la signification dont voici la formulation :

« La structure est la présence de deux termes et de la relation entre eux »<sup>1</sup> et Greimas ajoute que la relation est entre deux termes-objets qui doivent partager une relation de ressemblance et donc d'identité et une relation de différence et de non identité. Cette double relation entre termes-objets nous fait rappeler le même type de relation binaire chez De Saussure et chez Troubetzkoy. Cette définition de la relation ne serait que la reprise de la définition saussurienne de la valeur entre les constituants du système de la langue qui fut reprise par Troubetzkoy dans les *principes de phonologie* et ce qui est signe chez Saussure devient phonème chez Troubetzkoy et par la suite il se mue en relation ou axe sémantique chez Greimas. Nous notons ici que les trois objets linguistiques : valeur, phonème et terme-objet, reçoivent la même définition et partagent le principe de la ressemblance et de la différence ; le même processus définitionnel gère les trois constituants du langage : le premier pour le signe ; le second pour le signifiant et le troi-

---

<sup>1</sup> -A.J.Greimas, sémantique structurale, Ed. MD. impressions, Vendôme. France, 2007, p.19.

sième pour le signifie dans un ordre chronologique bien précis d'abord en 1913<sup>1</sup> puis en 1938 et en dernier lieu en 1966.

Ce que Saussure faisait passer pour le système est constituant de la structure pour les deux autres, ce qui, par ailleurs, permet les déductions suivantes :

- 1) Le signe constitue le système
- 2) le signifiant et le signifié forment des structures.

Que peut-on déduire de tout cela ? Qui de ces trois linguistes pourra nous être utile dans notre travail sur l'isomorphisme des structures linguistiques ?

Il serait ainsi possible de déduire que l'isomorphisme est à chercher entre les structures constitutives des deux plans, la similitude définitionnelle des deux maîtres de la linguistique du signifiant et du signifié est-elle une pure adjonction aux paroles du maître du cercle de Copenhague ou une possible continuation sur le sentier Saussurien, se voulant fidèle au pas du maître défricheur du foisonnement systémique ?

Mais toujours est-il qu'un doute épistémologique subsiste ; celui qui fait que de Saussure n'employa pas le mot structure alors qu'il utilisait abondamment celui de système. Pourtant les découvertes de la chimie structurale ne lui étaient pas si inconnues. Pour quelqu'un de sa verve, un savant, de cette taille, un érudit qui ne laissait rien au hasard, lisant Schleicher et oubliant Mitscherlich, cela est-il concevable ? Et pour résumer ; Saussure avait-il tort de considérer la langue comme un système et non comme une structure ? Alors que l'exemple de la vague d'eau (Saussure, 1992, p. 156) est très structural.

La réponse viendrait de ce que la langue se constitue entre deux masses amorphes<sup>2</sup> donc entre deux structures : celle des concepts ou sémantique et celle des images acoustiques ou phonologie ; et une fois établie par la société elle est le fruit des deux structures et doit être la résultante et la finalité, et ni l'une ni l'autre,

---

<sup>1</sup> - Les dates représentent le *Cours de linguistique générale* de Saussure en 1913, les *Principes de phonologie* 1938, la *Sémantique structurale* 1966.

<sup>2</sup> - F. Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, Ed Payot, France, 1992, p. 156.

elle doit être un système ou entité sémiotique structurée, déjà composé et presque préexistante aux deux autres.

Greimas dans son premier chapitre de sémantique structurale évite de parler de Troubetzkoy pour évoquer Jakobson alors que c'est dans les *principes de phonologie* que naissent et se développent les oppositions phonologiques (opposition distinctives bilatérales et multilatérales équipollentes, graduelles et isolées), ces oppositions font à elles seules toute la structure de la phonologie et de toute la mouvance structuraliste, que se soit en anthropologie ou en linguistique. Greimas préfère parler de Jakobson au lieu de Troubetzkoy, peut être à des fins méthodologiques, il évoque aussi Viggo Brondal, ce linguiste très distingué tout comme Hjelmslev et Uldall. Ces derniers ont été à l'honneur dans les recherches Greimasienne et en particulier viggo Brondal, qui a eu la part bien mesurée et encore largement méritée dans sa critique du binarisme de Jakobson, position que Greimas maintiendra et en usera.

Et au lieu de système de signes, Greimas redéfinit la langue comme étant un assemblage de structures de signification. Ainsi la langue perd chez Greimas de son unité et de son immanence et n'est qu'une addition, un fortuit de structures élémentaires de significations. Le tout représente la partie où la partie développe la même formation structurale que le tout et le système n'est qu'un amas de structure dont l'économie reste à préciser.

L'isomorphisme ainsi dégagé est doublement signifiant ; d'abord et en premier c'est sur le plan empirique que les auteurs du *cours* et des *principes* ainsi que de *la sémantique structurale* sont en concomitance pour signaler l'unité constitutive du signe comme union de la différence et de la ressemblance et que dans les trois volumes la relation suppose l'adéquation, et l'opposition n'est que partielle et la similitude ; laquelle se fait sur un seul trait qui est :

- 1-différentiel pour Saussure.
- 2-privatif pour le second (Troubetzkoy).
- 3-disjonctif pour le troisième( Greimas)

### 3.4.1 Les termes-objets et les phonèmes

Est-ce que les termes-objets peuvent être les unités parallèles aux phonèmes ? D'abord il faudra aller confirmer qu'un ensemble signifiant est équivalent à un système phonologique et qu'il lui est isomorphe sur tous les plans : celui de l'unité constitutive et celui ensuite de ces relations et en dernier celui du système tout entier, sur le plan de la composition et du fonctionnement, en synchronie dans ses rapports paradigmatiques, en substitution et en diachronie dans ses rapports syntagmatiques de combinaison.

Qu'est ce qu'un terme-objet dans la terminologie greimassienne ?

Dans ce sens, langue-objet se constitue de termes-objets et que les termes objets sont faits de qualités ou caractères de perception visuelle et psychologique. Chaque qualité est un sème et chaque groupe de sèmes constitue un terme-objet et « il ne reste plus qu'à rendre au terme-objet son nom de lexème »<sup>1</sup> et que celui-ci se réalise dans le discours qui est langue-objet manifestée et ainsi « il ne doit pas être inclus dans la définition de la structure élémentaire »<sup>2</sup>.

### 3.4.2 Les traits sémiqes et les traits distinctifs

Avec la figure de Hjelmslev, ces deux premières composantes de traits constituent les trois composantes ultimes, des unités infra-morphémiques qui font toute la structure du langage. Mais en quoi différent ces trois composantes irréductibles en dessous du morphème et du mot et du phonème ? Où peuvent-ils converger et où peuvent-ils diverger ?

Avec la figure hjelmslevienne nous allons découvrir que cette unité embrasse les deux autres qui s'entrecoupent avec elle dans la définition.

Pour Hjelmslev *la figure* est un non signe qui constitue le signe linguistique saussurien, et le signe dans sa fonction sémiotique, ceci dans le domaine de la micro-sémantique.

---

<sup>1</sup> - A. J. Greimas, La sémantique structurale, Ed PUF, Paris, 1986, p. 27.

<sup>2</sup> - Ibid.



L'autre définition de Hjelmslev pour la figure est qu'elle est sens, elle peut être un signe, un mot, une phrase ou un texte, c'est donc une unité significative macro-sémantique. Or que la question qui se pose ici, c'est que dans quel contexte utilise-t-on la première définition et dans quel autre contexte utilise-t-on la seconde ?

Aussi, Hjelmslev fait savoir que cette figure est sans se laisser démunir de ces deux plans de contenu et de l'expression qui sont des principes de base de la dichotomie du signe linguistique, que Saussure a fait admettre ; que le plan du contenu est fait de figure et que le plan de l'expression est aussi fait de figure. Ce qui, à première vue, paraît étrange mais toujours admis et compréhensible selon le point de vue qu'on adopte comme le dit Saussure c'est le point de vue qui crée l'objet dans les sciences de la linguistique à l'inverse des sciences physiques et de tout physicalisme et de tout domaine expérientiel.

Comment va-t-on procéder pour dégager les similitudes et les points de variances entre ces unités et comment encore déceler un certain isomorphisme qui reste très possible au sens microstructurel ?

### **3.4.3 La définition du phonème applicable au sémème**

Une possibilité s'avère très prometteuse, pourtant au regard de sa simplicité elle paraît être une simple déduction entre les deux définitions ; définitions qui, à notre avis, semble éclaircir la relation entre les deux unités élémentaires sémème et phonème. Cette similitude entre les deux définitions fait que l'une est reprise de l'autre et fait un effet de miroir quant à son contenu significatif. Le questionnement soulevé à la fin du paragraphe précédent trouvera son compte ici. Une fois que le phonème est semblable au sémème dans sa définition la sémantique acquiert ainsi un point d'appui fondamental pour ériger toute la terminologie théorique suffisante pour faire de la sémantique une science structurale. Le sémème serait alors un faisceau de traits sémiques comme le phonème qui serait un faisceau de traits phoniques.

Le phonème est la somme des unités<sup>1</sup> entendues et des unités parlées et c'est avant tout une visée descriptive que celle de décrire les traits articulatoires et

---

<sup>1</sup> - Ferdinand de Saussure parlait d'impressions pour préciser la nature de ces unités descriptives. Par impression acoustique il fait part à la psychologie de la perception en précisant la face psychologique de cette unité phonème.

acoustiques du phonème. Saussure n'avait pas manqué de signaler qu'à côté de la science des espèces phonologiques devrait exister une science qui s'occuperait des relations entre les phonèmes il dira qu' « à côté de la phonologie des espèces, il y a donc place pour une science qui prend pour point de départ les groupes binaires et les consécutives de phonèmes »<sup>1</sup>

#### 3.4.4 Le noyau et la molécule sémique

Ce concept de molécule sémique impliquant la structuration certes sphéroïdale en sémèmes fait référence à la notion de clusterisation en mathématiques et en informatique. Le noyau sémantique autour duquel gravite tout les autres sémèmes est une constellation qu'approuve Hjelmslev dans *le résumé*. Il définit la constellation comme suit : « Ce noyau se retrouve comme entrée principale dans le dictionnaire ou sens dénotatif suivi de sens figuré ou connotatif, ce qui ne réjouit pas tous les linguistes (Jakobson 1936, 240; Nida 1951, 9; Goodnough 1956, 207-208; Haugen 1957, 457; Porzig 1959, 160-161)<sup>2</sup>, partagés entre « essayer de poser pour une forme polysémique, un dénominateur sémantique commun, ou noyau [...] ou bien devons-nous seulement faire une liste des différents sens ? »<sup>3</sup>

La structure élémentaire de la signification et la structure des éléments chimiques et de la parenté, entre anthropologie et structure inconscientes de l'être et structures manifestées de l'étant dans le discours, le sujet parlant dissipe tous ces conflits dans l'usage quotidien de la parole. Cette problématique du noyau sémique présente, en quelques sortes, dans les champs sémantiques (in absentia), absentes dans l'éclatement de ces conglomerats de sens, dans la parole (in presentia), avec l'existence de systèmes phonologiques individuels, peut apporter une solution au problème de l'homonymie et de la polysémie par les disjonctions dans les définitions par la disjonction dans la parole.

#### 3.4.5 Le modèle greimasien

Etabli sur la base d'un isomorphisme avec le modèle phonologique, la notion de relation que Greimas instaure entre termes- objets est fondamentalement structu-

---

<sup>1</sup> - F. de Saussure, Cours de Linguistique Générale, éd Payot, Paris, 1992, p. 78.

<sup>2</sup> - Bendix E.h. Analyse componentielle du vocabulaire général. In: Langages, 5e année, n°20, 1970. pp. 101-125.

<sup>3</sup> - Ibid.

rale et tire ses origines de l'école de Prague. La sémantique, en tant que structure langagière, selon Greimas, est construite. Elle va de l'unité de structure à un amas de structures. d'une relation élémentaire entre termes-objets à la construction d'un ensemble signifiant. La méthodologie greimasienne est inductive et va à l'encontre de ce que pense Saussure. Elle procède du particulier au général, au lieu de partir du général au particulier. Le modèle greimasien est en valeur absolue binaire et les relations entre les termes-objets sont aussi des relations binaires.

Ensembles-signifiant au lieu de catégorisation, voilà le point d'achoppement de la théorie de Greimas qui nous sert dans notre modeste étude comme repère et comme finalité scientifique de la sémantique structurale.

#### 4. Critique de la sémantique structurale

C'est en fait des remarques et non une critique qu'il est possible de citer dans ce mémoire ; remarque qui concerne les structures élémentaires de la sémantique structurale de Greimas :

La première remarque concerne ce que Greimas appelle les sèmes ou axes sémantiques, comme c'est le cas de l'axe de voisement ou trait distinctif voisé. Il avance que ce qui est axe sémantique dans la sémantique structurale est considéré comme trait distinctif chez Roman Jakobson et trait différentiel chez Ferdinand De Saussure. C'est que, axe sémantique, trait distinctif et trait différentiel ou valeur sont la même chose pour Greimas<sup>1</sup> dans *Sémantique Structurale*. Il se résume à appeler cette unité *sème*, et cela par soucis de simplicité terminologique. Ce qui a permis de dégager une différence majeure entre sème et trait sémique ou le premier est descriptif et le deuxième est différentiel et distinctif. Le sème de Greimas est le même que celui de Pottier mais il est différent du trait distinctif de Roman Jakobson ou de la notion différentielle de la valeur saussurienne. Il résulte que le sème de Greimas introduit une difficulté terminologique qui induit à l'erreur par rapport à la définition du sème descriptif chez Rastier et chez Robert Martin, pour ne citer que ces spécialistes de la sémantique.

---

<sup>1</sup> - Greimas dira dans ce sens que : « les éléments de signification (s1 , s2 )ainsi dégagé sont désignés par Roman Jakobson comme trait distinctifs et ne sont, pour lui, que la traduction anglaise retraduite en français, *des éléments différentiels de Saussure*. Par soucis de simplicité terminologique. Nous proposons de les appeler *sèmes* ».

La Deuxième remarque est celle de Greimas, lorsqu'il dit que : « la langue n'est pas un système de signes, mais un assemblage de structures de signification »<sup>1</sup>. Rejoignant ainsi la pensée de Hjelmslev et disjoignant avec la définition saussurienne de la langue en tant que système de signes. Comment concilier ces différents points de vue en ce qui concerne le sème et le trait distinctif entre différence et figure ?

## **5. ISOMORPHISME ENTRE UNITES SEMANTIQUES**

### **5.1 Cas de la synonymie**

A un sémème correspond un et un seul lexème, cette démonstration exprime l'isomorphisme dans sa totalité formelle comme le prédisait Carnap entre la phonologie et la sémantique, il est bien établi entre les éléments qui constituent le lexique dans leurs relations structurales. Les cas de synonymie qui vérifient cette relation sont les lexèmes dépourvus de traits afférents et dont la définition est celle des conditions nécessaires et suffisantes.

### **5.2 Cas de la polysémie**

Le lexème est une entité englobant plusieurs sémèmes si le lexème se réalise par la démonstration de différents sémèmes, cela fait de lui un cas précis d'isomorphisme surjectif qui fait qu'un élément de l'ensemble de départ admet au moins un élément dans l'ensemble d'arrivée. C'est le point de vue partagé par Piccoche et Rastier. C'est la somme du lexique d'une langue tolérant la présence de sèmes inhérents et génériques proches et validant la définition par genre prochain. Et c'est ainsi que la théorie du prototype imagine la sémantique en catégories. Le prototype est toujours un sémème qui admet la virtualité de Pottier et l'afférence de Rastier et rejoint dans l'antiquité la définition par désignation du référent en genre prochain et différences spécifiques.

---

<sup>1</sup> - Ibid, p. 20.

## Conclusion

Ce chapitre porte en lui une incandescence toute particulière qui égaie toute cette partie si étriquée et si confuse. De droit est cette confusion qui est celle du sens. Retraduire nos pensées, nos sensations est chose très difficile, car se faisant par l'intermédiaire de la langue que le sujet parlant nous propose de comprendre. Ainsi, le dire de l'homme est une infinité de propositions en perpétuelle déconstruction.

Le sens, la signification, la désignation et la référence : sont une infinité de terminologies récurrentes comme ils sont aussi des tentatives de structuration du chaos sémantique en perpétuelle gestation.

L'unité de compréhension ou le quark de Pottier ; le facteur temps chez Saussure et les noèmes de G. Grote et de Pottier, ainsi que d'autres étiquettes de la langue semblent à première vue avoir eu fin de la sémantique et de sa structuration. Mais toujours est-il qu'un problème subsiste : C'est celui de la duplicité des unités de sens et celui de leur catégorisation.

Ainsi, toute unité lexicale semble se prêter avec une facilité déconcertante à la duplication, à la symétrie et à deux temps d'explication marqué/ non marqué ou signifié/ signifiant, substance /forme, sème afférent / sème inhérent et tant d'autres couples dichotomiques non cités. Deux temps : cela veut dire, deux instants de compréhension. Entre le marqué et le non marqué se dresse la possibilité du temps relatif, possibilité de la diachronie sans qu'il y ait synchronie, car, en réalité, tout est diachronique. La flèche du temps de Spiro<sup>1</sup>, des événements naturels, ne laisse guère de doute à la remise en cause du fait synchronique.

La difficulté à axiomatiser le lexique viendrait de l'illusion catégorielle. Ce constat est déduit de cette faculté inhérente aux objets et aux choses de pouvoir se grouper en amas et de construire des entités ayant des relations entre elles. L'expérience phénoménologique de la perception du réel fait penser la relation d'appartenance et celle de la différence dans la classification. Cette expérience génère des structures homogènes sur la base de la différence et de l'hétérogénéité unitaire.

---

<sup>1</sup> - Etienne Klein, Michel. Spiro, le temps et sa flèche, éd Frontières, France, 1994

L'homme comme penseur passéiste observe un fait quelconque, le classe et le catégorise. Cet instinct de vouloir tout catégoriser, est la difficulté majeure qui fausse tout regard objectif visant l'axiomatisation du lexique.

Carnap dans sa sémantique formelle avait senti cela et se faisant, il qualifiait les deux plans du langage de strictement isomorphes du point de vue de la structure refusant ainsi toute catégorisation lexicale sémique ou componentielle et dressant une diachronie sémantique du discours. Hjelmslev réduit le signe linguistique à sa fonction sémantique et joint la sémantique et la phonologie en une unité de mesure de la compréhension qui est la figure. *La figure* est ainsi comparable à l'unité phraséologique de Charles Bally, unité qui résume le temps de compréhension des unités macrostructurelles discursives et textuelles. Des affinités d'une simplicité sans mesure paraissent si on compare Bally à Hjelmslev pour dire que l'unité phraséologique est la figure du texte ou figure du discours. Greimas n'est guère aussi éloigné dans sa pensée de l'axe sémantique ou axe de compréhension si l'on peut dire, il n'est pas éloigné de la vision de Hjelmslev de l'unité figure qui structure la phonologie et la sémantique, là où la phonologie en figure n'est pas purement physique, donc forme, elle est contenu.

La phonologie par là est une phonologie de la signification, elle est une sémantique, et le rapport entre les deux disciplines ne peut être dialectique ; il est et doit être dialogique.

Nous espérons que la distinction des unités sémiques telles que les unités descriptives à la différence des unités distinctives est atteinte par des relations d'équivalence et des relations d'incompatibilité entre traits sémiques.

\_ la relation d'équivalence permet ainsi de parler de synonymie.

\_ la relation d'incompatibilité permet de faire la part des lexèmes ou sèmes opposés sur un ou plusieurs sèmes génériques. Bien que visible est le fait que nous avons écarté la possibilité de parler des classes sémantiques comme le taxème, la dimension et le domaine, pour nous permettre de se focaliser sur les traits élémentaires et irréductibles de la sémantique structurale tel que les traits sémique, à l'instar des traits phonologique des phonèmes.

Au terme de cette étude, nous nous sommes résolus à dire que le phonème n'a pas d'équivalent sémantique, il a seulement des entités potentielles et latentes dans

la langue qui sont des traits sémiqes virtuels qui se concrétisent dans le discours ou dans le texte. Alors tout procédé de virtualisation lexicale est une déléation de traits sémiqes ou neutralisation de ceux-ci.

Nous ajoutons aussi que les éléments qui constituent la sémantique lexicale, en tant que science, ont la même structure que la phonologie, sauf qu'il faut passer des sèmes spécifiques et génériques à des sèmes virtuels et à la virtualisation et à la neutralisation.

Pour conclure, il est à noter une similitude parfaite des approches théoriques les plus affinées dans le domaine de la sémantique et de la phonologie, en ce qui concerne la structure des deux sciences. La phonologie admet, selon André Martinet, l'existence de zone de sécurité du phonème, de telles zones, préservent l'identité de celui-ci tout en lui faisant partagé une contiguïté apparente avec les phonèmes qui l'entourent.

La sémantique, quant à elle, admet tout comme la phonologie l'existence de ce genre de zones de sécurité ou marges de préservation identitaire comme étant des « zones évaluatives ». La similitude, dont nous parlons, est dans la structure élémentaire de chacune des deux disciplines. Elle se réalise entre les unités, c'est donc une relation de proximité mentale. Ainsi les deux disciplines confrontées se trouvent avoir la même forme et des identités unitaires différentes.

# **TROISIEME CHAPITRE**

**Pour quel isomorphisme postuler ?**



## Introduction

Toute science ou discipline en linguistique structurale, admet la métaphore Saussurienne de la feuille de papier ou : « La langue est comparable à une feuille de papier, la pensée est le recto et le son est le verso »<sup>1</sup>. Que se soit pour le signe linguistique ou pour le système de la langue, qui n'est que la somme des entités algébriques des signes, dans leur rapport de relation, et par là, elle est une forme qui est, donc, une représentation de la pensée par le son dans sa manifestation physique et ondulatoire, avant qu'elle ne soit acoustique, appartenant au domaine de la production, pour aboutir à la sphère fluide et multiforme de la réception.

Algébrique dit-on ? Pour reprendre l'expression de Saussure. Algébrique note bien le côté fonction arithmétique, ce qui mène à dire que la langue n'est qu'une fonction entre variables et constantes et sinon c'est une macro- fonction sémiotique dans le domaine linguistique.

Hjelmslev, conscient de la valeur de cette représentation entre ces deux masses amorphes, et sachant que la langue est forme avant d'être substance, ne peut conclure qu'à la symétrie des deux plans du langage, et non à aucune autre forme de scission dans le système, car, pour quiconque qui voudrait opérer un morcellement dans la langue, il sera porté à couper des entités constituées de son et de pensée en même temps, sans pouvoir les séparer. Ainsi la masse isolée est le signe et la somme des coupures établies dans le rapport son et idée sera la langue. Chaque unité est un signe, une union arbitraire et relative constituant une valeur que seule la fonction sémiotique est apte à établir une relation.

Considéré comme une projection des deux constituants du signe linguistique saussurien signifiant/signifié sur le plan parallèle du contenu/expression, l'isomorphisme de Louis Trolles Hjelmslev, se déclare une continuation, un continuum de la théorie saussurienne du signe linguistique et plus particulièrement de la dichotomie langue/parole. Non seulement dans le principe de l'isomorphisme, mais dans toute la théorie glossématique qui est saussurienne dans ces fondements de base ; la glossématique comme l'exige Hjelmslev est une description scientifique, et déductive du langage, basée sur les trois facteurs de l'empirisme hjelmslevien, la simplicité, l'exhaustivité et la non contradiction. Pour la glossématique,

---

<sup>1</sup> -F. de Saussure, Cours de Linguistique Générale, ed. Payot, Paris, 1995, p.157.

tout le langage humain est fondé sur un système qui le sous-tend. Une Phrase, un mot, ou un texte, sont pour ainsi dire, exprimable en processus qui est conforme à une structure sous-jacente qui est le système.

Selon Jacques Fantanille dans *Sémiotique du Discours*, Hjelmslev fait observer que les deux plans du langage doivent être hétérogènes, mais isomorphes : d'un côté leur contenu doit être hétérogène, de l'autre, leur forme doit être superposable. Donc, le parallélisme conçu par Hjelmslev est un parallélisme de la forme et non du contenu, de la matérialité et non de la subjectivité, l'isomorphisme du sens est une recherche qu'il est très difficile de fonder mais dont la possibilité de déduire et de projeter sur une autre conception un autre édifice scientifique reste possible. Ce principe peut être prouvé dans le formel. Structurer la sémantique dans son immatérialité revient à structurer le discours humain dans ses multiples faciès

## 1 ORIGINE ET DEFINITION DU CONCEPT D'ISOMORPHISME

Composé de trois morphes : *iso*, *morphe* et *isme* ce terme parasyntétique est d'origine greco-latine. Avec un suffixe évoquant le savoir et la science. Ce terme dénote la rigueur scientifique de la symétrie entre deux formes de même structure ou de structures différentes visant ainsi l'abstraction dans la symétrie des formes. Deux corps ayant une forme identique sont considérés comme isomorphes si et seulement si, ces deux corps entretiennent entre eux, élément à élément, une relation réciproque, préservant la même structure pour les deux ensembles. L'isomorphisme se résout à une relation, une simple relation décrite par une flèche en mathématique exemple :  $x \longrightarrow f_x$ . Cette flèche dénote une relation entre un objet  $x$  et un autre objet  $f_x$ . L'identité de forme entre les deux objets permet la relation et la relation inverse entre les éléments des deux ensembles.

Pour notre cas, la relation entre phonologie et sémantique, sujet de notre mémoire, doit être entre les éléments de la phonologie et les éléments de la sémantique, c'est-à-dire qu'elle doit être entre les traits distinctifs phonologiques et les traits sémantiques. Ou elle peut être aussi entre les relations des éléments phonologiques et les relations des éléments sémantiques ou encore qu'elle peut être présentée entre les ensembles et les sous-ensembles de la phonologie vers les mêmes structures groupales de la sémantique. Devant cette difficulté de restituer à la sémantique sa forme scientifique par la phonologie et devant ce matériau hétéroclite et changeant, qui est le lexique, réalisé comme tout informe et diffus, les linguistes

se doivent de chercher un compromis, lequel, fera de la sémantique une science et non une parente pauvre de la linguistique traduite par les niveaux de linguistique. Ce paramétrage de niveau linguistique nuit plus qu'il ne rapporte de bien à la linguistique tout entière qu'à la sémantique en particulier.

### 1.1 Définition du terme ``Isomorphisme``

a/ Définition de l'académie française (éd. 1936) : Nom masculin dérive d'isomorphisme, caractère de ce qui est isomorphe ou état des corps isomorphes. Correspondance entre deux ensembles présentant une identité de structure et un même système de relations.

b/ Définition du Dictionnaire d'Emile Littré : substantif masculin et terme de chimie. Etat, condition des corps qui, ayant une composition chimique différente, affectent la même forme cristalline.

Il est bien difficile de trouver une origine linguistique propre au mot « isomorphisme » un concept composite et diffusant dans les sciences; aussi faut-il aller le quérir en linguistique ou en chimie ou bien en mathématique.

Par delà, ses multiples facettes, le terme en lui même suggère la composition, par la composante iso et forme de morphe, il annonce la similitude des formes d'apparences. Ce concept multiple et phénoménologique dans sa totalité d'usage pose le principe de base de la structure des sciences naturelles empiriques et des sciences apriori. Il est présent en chimie des cristaux ou Cristallographie avec (Hauy et Mitscherlich), et chronologiquement en mathématique (Hjelmslev père, Georg Cantor, Kurt Gödel et autres) et puis en génétique (pour l'acide désoxyribonucléique) et encore dans les sciences linguistiques (Hjelmslev fils). C'est du moins ce que notre recherche a pu en dégager sur ce terme. Mais c'est en théorie des catégories qu'il acquiert plus de consistance et de valeur avec la notion de mappage en cartographie pour Hjelmslev père dans sa théorie de la transformation naturelle.

Le terme isomorphisme diffuse ainsi dans toutes les sciences en ayant des semblables terminologiques comme : isométrie\*, translation, parallélisme, et autres termes ayant entre eux des affinités bien particulières que des règles bien précises déterminent.

## 1.2 Origine et étymologie chimique

Et pour cela, il faudra faire la différence entre étymologie linguistique qui revient à situer le mot isomorphisme sur l'axe du temps linguistique et de la filiation diachronique dans une famille de langue bien précise. Notons que l'étymologie sous entendue ici est disciplinaire et interdisciplinaire, le terme déjà attesté figure dans les annales et traités de chimie cristalline avant que son usage mathématique soit mis au jour. La correspondance des formes d'un cristal est avant tout perceptive et visuelle, et comme le notait les grecs, que toute perception passe par le visible et toute science est celle du visible.

L'origine du mot isomorphisme n'est pas ici le fruit d'une étymologie bien élaborée. Cette dénomination est une conceptualisation de la forme matérielle dans l'une de ses spectaculaires apparitions revenant de droit à la morphologie cristalline et particulièrement à l'étude des minéraux dans leurs formes disparates et ingénieuses. La forme de cristallisation des molécules chimiques des minéraux obéit à des lois ; c'est simple comme constatation et facile à prédire mais quelle lois et sous quelles formes ces lois décrivent-elles la réalité ? De la loi de la symétrie en cristallographie, celle de Haüy, à la loi d'isomorphisme de l'aragonite et de la calcite ; deux formes chimiques d'un même élément minéralogique ; le carbonate de calcium, de formule chimique  $\text{CaCO}_3$ .

## 1.3 La notion de transformation et la géométrie

La notion de transformation est celle du père de Hjelmslev, Johannes Trolles Hjelmslev, mathématicien et professeur de chimie, écrivant sur l'histoire de la géométrie fut le premier à parler de la notion de transformation dans sa forme géométrique. Nommée ensuite "isomorphisme", le *théorème Hjelmslev* est un théorème visant le mappage et la cartographie, donc la manière à reproduire un schéma, une carte, de façon stricte et précise, en conservant certaines proportions qui vont de la similitude à la symétrie

C'est cependant ce qui paraît être un sujet de controverse entre l'isomorphisme dans les ensembles et les classes et l'isomorphisme comme similitude en géométrie, c'est que en géométrie la similitude conserve les rapports de longueurs et les angles dans la transformation et ressemble en cela à l'isométrie mais en théorie des ensembles et avec cantor cette notion d'isomorphisme est difficile à comprendre et

retient beaucoup plus l'attention du fait qu'elle établit un isomorphisme entre ensemble et sous ensemble comme c'est le cas par exemple de :

L'indécidabilité de l'hypothèse de continu, hypothèse formulée par Cantor. Celle-ci consiste à affirmer que: « Le cardinal de l'ensemble des nombres réels est le deuxième cardinal infini dans la hiérarchie des cardinaux »

Il ajoute: « Qu'il est possible d'établir une bijection entre l'ensemble des entiers et l'ensemble des réels ». Ce que Kurt Gödel paraphrase par l'existence d' «Une représentation naturelle des nombres cardinaux infinis comparable à la désignation décimale des entiers ou à une tout autre systématique »<sup>1</sup>

Ce qui permet l'établissement d'un isomorphisme entre entités disproportionnées c'est-à-dire entre les phonèmes en très petit nombre et le lexique en une infinité de termes. Sauf que cet isomorphisme ne peut passer que si nous postulons une relation entre les deux disciplines ou si nous optons pour un choix d'utilité méthodologique qui postule que le lexème n'est que la représentation graphique d'une manifestation phonologique, ce postulat résout le problème de la délimitation entre phonologie et sémantique et fait de la sémantique une continuité de la phonologie, de sorte que dans la terminologie générative la phonologie est une manifestation latente de base du sens et de la signification et la sémantique en est la démonstration de la puissance informatrice et traductrice du dit et du dire. La sémantique en serait la signification de surface donc c'est la performance du dicible.

L'exclusion du sens est, alors, possible pour toute la phonologie dans la terminologie bloomfieldienne et la réintroduction du sens est une déterminante dans l'établissement de la communication et de la socialisation du phénomène sonore. La socialisation du son dans l'humain ne passe que par le pacte instauré entre la manifestation sonore du sens et l'immanence lexicale du tout sonore lexicalisé. La sémantique ne se résout qu'au résultat d'un tâtonnement phonologique à la recherche de l'entente par l'interlocution et la consécration de la pensée signifiante est le dictionnaire en forme de l'institution linguistique.

La sémantique est une recherche opératoire du sens à travers les postulats du son et des manifestations sonores. L'empreinte psychique, qui permet une entente et une adéquation de sens entre interlocuteurs est la résultante du pacte sémiologique entre son et sens. La mésentente, quant à elle, est une déficience dans le système phonologique de l'émetteur ou du système lui-même et ne peut se com-

---

<sup>1</sup> - Sabatier. Xavier, *les formes du réalisme mathématique*, éd Vrin, Paris, 2009, p. 174.

prendre que si l'être humain est un apprenti éternel de la transmission de la signification ou de sa réception.

#### 1.4 Isomorphisme et théorie des ensembles

Les fonctions dites bijectives, injectives ou surjectives, sont des relations entre applications ou fonctions ; entre ensembles donnés. Ces relations se définissent entre les éléments de deux ensembles déterminés: un ensemble de départ et un ensemble d'arrivée. L'isomorphisme auquel prête un intérêt particulier Hjelmslev est une pratique significative entre la théorie des ensembles, d'une part et la théorie fondamentale du langage de la glossématique d'autre part.

Pour Hjelmslev, la langue en tant que système est constituée comme un ensemble d'éléments qui entretiennent entre eux des relations stables. De telles relations sont manifestées entre constantes et variables, et constituent des réseaux de relations, que Hjelmslev nomme et définit ainsi :

a / interdépendance : relation entre deux constantes.

b / constellation : relation entre deux variables.

c / détermination : relation entre une constante et une variable.

Dans la glossématique, une certaine affinité est déclarée entre fonctif et fonction, et aussi entre variable et constante :

-La relation entre deux constantes est une interdépendance, elle est une fonction réciproque.

-la relation entre deux variables est une constellation, elle est une fonction réciproque.

-la relation entre une constante et une variable est une détermination.

Ces trois définitions sont les relations présupposées entre les fonctifs, qui réalisent des fonctions, ou entre des fonctions d'une autre catégorie, qui peuvent être des fonctifs à leur tour. Ils sont semblables aux différentes réalisations dans la théorie des ensembles. Les définitions mathématiques que nous allons décrire auront à éclairer les différentes conceptions de Carnap, de Greimas, de Hjelmslev, sur l'isomorphisme, que chacun conçoit selon ces propres convictions et tous seront des ensemblistes mathématiciens et oscilleront entre les trois applications : (injection, surjection, bijection) et leur réciprocity et aussi leur biunivocité.

une injection est une relation entre les éléments de deux ensembles : ensemble de départ et ensemble d'arrivée c'est Une application  $f: X \rightarrow Y$  est dite **injective** ou est une **injection** si pour tout  $y$  dans l'ensemble d'arrivée  $Y$ , il existe au plus un

élément  $x$  dans l'ensemble de définition  $X$  tel que  $f(x) = y$ . On dit encore dans ce cas, que tout élément  $y$  de  $Y$  admet au plus un antécédent  $x$  (par  $f$ ).

une surjection est une relation entre éléments de l'ensemble de définition et de l'ensemble d'arrivée : Une application  $f$  de  $X$  dans  $Y$  est dite surjective si tout élément de l'ensemble d'arrivée  $Y$  a, au moins, un antécédent par  $f$ , c'est-à-dire, si pour tout élément  $y$  de  $Y$ , il existe, au moins, un élément  $x$  de  $X$  tel que  $f(x) = y$ . Définition équivalente :  $f$  est surjective si son ensemble image est égal à son ensemble d'arrivée.

Une bijection ou application est dite bijective si elle est à la fois injective et surjective. En mathématiques, une **bijection** est une application bijective. Une application est **bijective** si et seulement si tout élément de son ensemble d'arrivée a un et un seul antécédent, c'est-à-dire est image d'exactly un élément de son ensemble de départ, ou encore si elle est injective et surjective.

Pour ce qui est des relations entre la phonologie et la sémantique considérés comme ensembles d'éléments ayant des relations entre eux, de telles relations sont nécessaires et non postulées :

Ainsi, l'ensemble phonologie serait l'ensemble de départ justifié par la communication qui est émission avant d'être réception et son avant d'être sens. Le son précède le sens et la signification est implicite pour le locuteur et devient explicite à l'instant où il se met à parler. Ce qui fait de l'ensemble phonologie un ensemble de départ ou domaine de définition de l'ensemble de départ.

L'autre ensemble est celui constitué par la sémantique, en tant que somme d'unités lexicales qui la constituent, l'unité fondamentale constituant l'ensemble sémantique est la portion ou entité sonore ayant une signification pour le récepteur. Cet ensemble formera l'ensemble d'arrivée car il est caractérisé par la réception passive d'un interlocuteur potentiel et conscient, partageant la même langue, ça réception s'effectue par un tri dans le domaine des significations et des unités constituant le système des significations. Ce dernier est d'abord implicite et agrégationnelle, il devient une fois accompli explicite et renvoie au système sémantique du récepteur, il se trouve situé dans la conception du monde qui lui est adéquate, celle des deux locuteurs.

C'est ainsi que dans le discours se manifeste la relation entre les deux ensembles phonologique et sémantique et qui permet à la phonologie d'être ensemble d'arrivée et la sémantique d'être ensemble de départ, d'où la réflexivité cherchée pour conclure à un isomorphisme. Le son fait fonction d'usage et le sens ou signification est la finalité de toute chaîne sonore. L'isomorphisme est ainsi une dynamique entre les deux plans du langage.

Dans cette perspective, la relation entre phonologie et sémantique serait une bijection selon Rudolf Carnap, cela veut dire que les deux ensembles possèdent le même nombre d'éléments, ce qui ne serait possible que dans la mesure d'une logique formelle permettant une correspondance biunivoque entre ces deux systèmes linguistiques.

Cette relation entre phonologie et sémantique serait une injection selon Louis Trolles Hjelmslev, car conservant la relation entre les formes et non entre constituants des deux domaines, vu le nombre infini du lexique mental et les limites des compositions par fois factorielles des phonèmes.

Cette relation phonologie/ sémantique serait une surjection dans les cas de l'existence de plus d'un élément phonologique correspondant à un seul élément sémantique, validant ainsi le cas des homophones comme c'est l'exemple d'une infinité de mots partageant cette ambiguïté de nature, exemple : *Aire, ère haire, air, erre*. Tout ceci serait juste si en plus nous retenons le fait que l'isomorphisme tient beaucoup plus à la similitude entre structures de l'ensemble de départ et de l'ensemble d'arrivée. Cette structure bien établie, en géométrie et en topologie, est très difficile à démontrer entre phonologie et sémantique, deux ensembles différents du point de vue des unités constitutives ; d'un côté un ensemble limité de phonèmes et de l'autre une infinité de sémèmes constituant des structures dites isomorphes.

## **1.5 Symétrie biologique et linguistique**

L'initiateur de cette conception est Roman Jakobson, le premier à avoir postulé une certaine ressemblance entre les brins d'ADN d'un côté et les structures linguistiques de l'autre côté. Œuvre divine ou loi d'économie génétique ; une explication de ce qui est la chaîne linéaire des chromosomes et leur délétion.



La perte des gènes qui tombent du chromosome comme glissement de sens et néologisme ou archaïsme génétique et linguistique ou encore plus comme se présente le phénomène de l'assimilation en phonologie. L'existence de cette symétrie biologique des entités protéiques : La guanine, la cytosine, se trouve prouvée dans l'établissement et la formation du brin d'ADN construit sur la base des relations entre les bases protéiques qui se joignent de façon binaire. Cette ressemblance est frappante avec la phonologie et l'établissement des corrélations tel que voisé non voisé entre p et b, t et d, k et g.

### **1.6 Isomorphisme hjelmslevien : héritage ou intuition**

Nous postulons dans notre modeste recherche pour les deux à la fois, l'héritage et l'intuition. En premier disons que Hjelslev et Eilhard Mitscherlich étaient deux linguistes qui avaient le même esprit scientifique, ils partageaient une logique des phénomènes naturels dans leur déploiement et dans leur structure.

Si c'est ainsi dire nous pouvons conclure à la lecture des textes de Mitscherlich par Hjelslev père ou fils. L'intuition de Hjelslev est encore mieux explicitée par l'application du principe d'isomorphisme des formes chimiques sur les formes linguistiques, terrain privilégié de Hjelslev et favorisé par la découverte saussurienne de la systématité de la langue, de la dualité du signe, et de la structuralité de la phonologie. Si nous aurons les indices que Hjelslev a lu Mitscherlich se sera une transposition acquise et bien réussie de la chimie à la linguistique. Mais si aucune filiation ou influence sur Hjelslev ne transparait, l'isomorphisme hjelmslevien serait une intuition de génie et Louis trolle Hjelslev serait le chimiste et cristallographe de génie de la langue.

### **1.7 Question d'histoire : Mitcherlich –Hjelslev Pasteur**

Ce passage très intéressant d'Alain Dumont et Robert Luft est une note de Mitscherlich sur le tartrate et le paratartrate de soude et d'ammoniaque. Mitscherlich déclare que les deux substances : « ont la même composition chimique, la même forme cristalline avec les mêmes angles [...], mais ici le tartrate dissous tourne le plan de la lumière polarisée et le paratartrate est indifférent, comme M. Biot l'a trouvé pour toute la série des deux genres de sels. Mais ici la nature et le nombre

des atomes, leurs arrangements et leurs distances, sont les mêmes dans les deux corps comparés »<sup>1</sup>. Pasteur découvre à la suite de Mitscherlich qu' « Il y a une sorte de demi-isomorphisme entre tous les tartrates. On dirait que le groupe tartrique domine et imprime un cachet de ressemblance entre ces diverses formes, malgré la différence des autres éléments constituants »<sup>2</sup>.

Le passage de Louis Pasteur est très éloquent, plaqué au domaine de la linguistique, il donne pour groupe une série et pour forme la substance du contenu et pour cachet l'opposition distinctive en phonologie. Ce passage évoque aussi le demi-isomorphisme ou la non-conformité hjelmslevienne. Cette ressemblance est phénoménale si toutes fois elle est justifiée, car c'est en phonologie que Pasteur parle de la chimie et en chimiste que Jakobson et Hjelmslev -le premier pour les groupes de phonèmes et le deuxième pour la forme et le demi-isomorphisme- parlent en linguistique.

## 1.8 Johannes Hjelmslev et isométrie, l'héritage familial

Le père de Louis Hjelmslev travaillait comme professeur de chimie à l'École des Hautes Études de Copenhague et puis il se spécialisa dans les mathématiques et ses recherches en géométrie aboutiront à l'élaboration de son célèbre théorème de la transformation basée sur l'isométrie des plans affines. Ce que souligne Henri Lombardi en disant que : « Deux espaces métriques sont dits isométriques, s'il existe une isométrie (bijection qui conserve les distances) du premier sur le second »<sup>3</sup>

Ce qui est le plus marquant pour nous, dans cette reprise mathématique, est le fait que chaque transposition métrique conserve le même rapport de distance entre les points constituants l'isométrie. Or que ce qui paraît inévitable pour Hjelmslev c'est que l'isomorphisme entre phonologie et sémantique n'est pas conforme, car à son avis, il ne conserve pas les distances ou nombres d'unités entre les deux disciplines c'est pour cela qu'il déclare cet isomorphisme entre les dits disciplines, comme étant non conformes. Donc, l'isométrie fonctionnait pour les figures géométriques dans leurs transformations et manquait de conformité pour les autres structures, comme la phonologie et la sémantique.

---

<sup>1</sup> -Alain Dumont .R. Luft, *Naissance de la Chimie Structurale*, ed.EDP SCIENCES, Les Ulis, 2008, p.105.

<sup>2</sup> -Ibid.

<sup>3</sup> -Lombardi, Henri. *Géométrie élémentaire*. T I, éd PUF, Comtoises, 1999, p. 27.

Cette déclaration de non-conformité entre les deux plans du langage que développe Hjelmslev émane de l'intuition isométrique et ne se développe pas sur le même plan. Elle ne conserve pas le même nombre d'unités sémantiques et phonologiques. Hjelmslev dut parler d'injection faute de preuves quant à la bijection et de disproportionnalité quantitative des éléments phonologiques et sémantiques.

Lorsque Hjelmslev parle d'isomorphisme il parle de parallélisme entre les deux plans du langage par la fonction sémiotique. Ce parallélisme établi par la fonction sémiotique conserve les transformations affines en géométrie. C'est que Hjelmslev pensait à l'existence d'une symétrie orthogonale ou réflexive entre les deux plans du langage sauf que ce qui posait problème pour lui c'était : comment se développe cette équivalence entre unités et entre les deux plans du langage ? En linguistique, il se trouve qu'aucun exemple ne peut valider cette proposition :

L'exemple de « am » selon Hjelmslev est formé de deux phonèmes et de cinq traits sémiques ou grammaticaux selon Hjelmslev. Cet exemple avec celui de « cousin » fait que toute la théorie glossématique repose sur le critère de non-conformité. Or que ce critère évoque le non parallélisme et la dissymétrie et là, est toute la difficulté quant à l'application du dit isomorphisme hjelmslevien, chose qui a poussé d'éminents linguistes comme André Martinet et Googenuoth à rejeter ce principe. Mais la vraie réalité du sujet à controverse, c'est que le parallélisme devrait, avant tout, être validé dans l'élémentarité. L'unité phonologique et l'unité sémantique doivent être isomorphes.

## **1.9 Roman Jakobson et L'intuition génétique**

Roman Jakobson et Troubetzkoy n'ont pas été sur le même plan quant à la valeur consacrée par le premier à la notion de marque\* qui fut la découverte de Troubetzkoy en premier et dont il a fait part dans ses lettres à Jakobson. Cette notion de marque que nous avons développée dans le premier chapitre est très appuyée par les lectures de Jakobson sur la génétique et l'hérédité en générale. Cette période historique est très spectaculaire pour le monde de la génétique, vu la découverte de l'hérédité par Ernest Mendel et des molécules d'ADN qui laissèrent le linguiste pragois perplexe mais le génie phonologue dut se ressaisir de son émerveillement et, très vite, il emprunta le chemin génétique pour la découverte phonologique. Il eut l'idée savante de mesurer la phonologie à la génétique dans ses développements. Il est bien légitime de considérer le fait que Jakobson ait pu trouver des similitudes irréfutables entre les protéines ou nucléotides et les syntagmes et la

construction linéaire de la chaîne des sons et de son parallèle sur le domaine du sens. Le parallélisme phonologie/Génétique existe, il peut se maintenir et se généraliser sur les autres sciences.

A l'image des deux brins d'ADN, les quatre composantes ou bases azotées décrivent le caractère humain sur les deux axes qui constituent la symétrie fondamentale du biologique. Si comme pensait Jakobson que le premier brin de la structure moléculaire constitua le signifiant dans son déploiement et que le plan symétrique constitue à son tour le signifié. Ce discours de la biologie moléculaire est à méditer dans le discours humain et dans le choix syntagmatique que l'esprit opère dans la masse amorphe des pensées et des expressions pour signifier.

## 2. LE PRINCIPE ISOMORPHIQUE

Pour Louis Hjelmslev le modèle en question est un parallélisme entre les deux sciences. Si ces deux ensembles s'avèrent être des sous ensembles d'ensembles ayant entre eux une relation et une relation réciproque donc une biunivocité, nous sommes alors en présence d'un isomorphisme. Le modèle isomorphique dans la théorie de Hjelmslev est une théorie des catégories entre groupes, dans leurs définitions mathématiques. Présupposant l'existence de deux classes fondamentales : classes coordonnées et classes dérivées reliées par deux sortes de relation fondamentales unilatérales univoques et bilatérales ou réciproques. Lorsque Hjelmslev parle de classe de relation il évoque du même coup la théorie des groupes, de la théorie fondamentale des ensembles.

### 2.1 Chez Louis Hjelmslev

Hjelmslev fait fonctionner le langage comme une formation mathématique fondamentale celle de la théorie des catégories et la théorie fondamentale des ensembles dans toute ces particularités. Si Hjelmslev parle de relations unilatérales il parle de fonction du type  $f(x) = a x + b$  ou  $x$  détermine toujours  $y$  et ou la réciproque est que  $y$  peut presupposer  $x$  dans les cas de bijections et de surjections. C'est ainsi que sont définies les relations unilatérales, entre classes coordonnées mais pour les classes dérivées, il emploie les fonctions réciproques et parle de dérivée première et seconde et troisième et ainsi de suite. « La relation entre classes dérivées et classes réciproques est de trois types de relations tel qu'ils sont définis dans les prolégomènes: La détermination (hypotaxe), la Constellation (parataxe) et l'interdépendance (catataxe). Étant donné que :  $x$  presuppose  $y$  signifie  $x$  exige

la présence de y ou bien la présence de y est une condition nécessaire de la présence de x. »<sup>1</sup>

Les définitions peuvent être formulées comme suit:

1. x détermine y = x présuppose y, qui ne présuppose pas x.
2. x et y sont constellatifs = x ne présuppose pas y, et y ne présuppose pas x.
3. x et y sont interdépendants = x présuppose y, et y présuppose x.

### **2.1.1 Projection de la transformation**

La transformation naturelle que prévoyait le père Hjelmslev pour les formes géométriques à travers les isométries, les parallélismes et les homothéties dans le domaine de la géométrie, se transpose dans la langue constituée à l'image d'une forme géométrique non euclidienne refusant le postulat des parallèles et des projections. Hjelmslev fils a introduit les relations réciproques entre unités linguistiques avec toutes les répercussions et les retombées sur les relations sujettes, prédicats, adjectifs, adverbes, constitués en classes dérivées et classes cordonnées. Ainsi s'établit une forme structurale par les différentes formes de relations qui unissent les foncteurs à travers des fonctifs. Ce sont les morphismes ou applications qui unissent des unités du langage ou non-signes dans des relations bilatérales inverses et réciproques validant l'équivalence ou le parallélisme entre classes d'objets. Une structure isomorphe est construite entre les objets et leurs relations.

### **2.1.2 Isomorphisme entre unités phonologiques et sémantiques**

En mettant en exergue l'isomorphisme des structures en plus de celui des ensembles c'est-à-dire qu'en plus de la bijection terme à terme, il y a isomorphisme des deux structures constituantes les ensembles de départ et d'arrivée. Exemple les structures de groupes en mathématiques. Dans ce volet, nous allons nous aligner à ce que Cantor a fait pour les nombres réels, le recours aux mathématiques est bien de mise dans cette recherche vu que toute la théorie du langage de Hjelmslev tire

---

<sup>1</sup> - Holger Steen Sorensen, classes et relations, In Langage, 2<sup>ème</sup> année, n° 6, 1967. Pp. 26-35.

ses origines de la géométrie et de la transformation géométrique d'un côté et de la théorie des ensembles dans sa majorité du point de vue de la relation entre parties d'un ensemble et entre éléments d'un ensemble partagé entre ensemble de départ et ensemble d'arrivée.

L'isomorphisme se présente ainsi :

\_ Entre les éléments des deux ensembles : sémantique et phonologie.

\_ Entre les relations qui construisent les deux systèmes sémantique et phonologie c'est-à-dire entre les relations structurales sémiques d'un côté et les relations entre traits pertinents phonologiques de l'autre côté.

\_ Entre un ensemble et un sous ensemble, par exemple : entre le lexique et le nombre de phonèmes d'une langue donnée, ce qui se trouve prouvé par la théorie de cantor<sup>1</sup> concernant les nombres réels que nous allons expliciter dans ce qui suit.

Georg Cantor célèbre et illustre figure des mathématiques et de la philosophie est concluant sur l'existence de l'isomorphisme non pas terme à terme et non pas celui des relations entre deux ensembles mais un isomorphisme logique et naturel qu'il développe dans ce que nous allons étayer ici : « Lorsqu'on considère le sous-ensemble de l'ensemble des nombres réels constitué par tous les nombres réels compris entre 0 et 1, on constate qu'ils sont en nombre infini. On pourrait penser, puisqu'il s'agit d'un sous-ensemble, que le nombre infini d'éléments de ce sous-ensemble est inférieur au nombre infini des éléments de l'ensemble tout entier des nombres réels. Or, il n'en est rien car il a été démontré qu'il s'agit de la même infinité, de sorte qu'en réalité, il y a exactement autant de nombres compris entre 0 et 1 que dans l'ensemble de tous les nombres réels! Pour démontrer ce résultat, CANTOR a mis en évidence l'existence d'un isomorphisme entre le sous-ensemble des nombres réels compris entre 0 et 1 et l'ensemble de tous les nombres réels<sup>2</sup>»

Intuition de génie du maître fondateur de la théorie des ensembles, ce que veut dire cet isomorphisme que nous définissons comme logique est que les nombres compris entre 0 et 1 sont égaux au nombre compris entre 0 et l'infini, c'est que en paraphrasant cela on pourrait dire que cette infinité entre les deux ensembles est la

---

<sup>1</sup> Georg Cantor est un mathématicien, fondateur de la théorie des ensembles.

<sup>2</sup> <http://www.systemique.org/Idres/pub/vign/isomorphisme.htm> consulté le 05/09/2013.

même, quoi que le premier ensemble semble être minime devant le deuxième ensemble qui paraît infiniment grand. Ceci s'applique à la relation entre phonèmes et lexèmes ou un petit nombre de phonèmes engendre une infinité de monèmes ce que approuve Hjelmslev lorsqu'il dit que : « Les éléments d'expressions d'une langue sont au nombre très limité ; d'habitude une vingtaine, très rarement plus de cinquante. Le nombre des syllabes d'une langue peut souvent s'écrire avec quatre chiffres. Mais le nombre de signes peut monter »<sup>1</sup> .

La conclusion est que le lexique est d'une extrême grandeur, un lexique infini conçu à partir de quelques phonèmes. Le nombre de phonèmes est très limité et la conclusion au monde des lexèmes est une infinité de sens et aussi de sons. A partir d'un seul phonème une génération de phonèmes établit à la surface une immensité de lexèmes.

### **2.1.3 Isomorphisme du contenu et de la substance**

Le Contenu et forme des deux plans du langage sont des contraires. Alors que le contenu doit être hétérogène, la forme doit être superposable. Le contenu pose un sérieux problème quant à l'isomorphisme des deux plans du langage, qu'est ce que le contenu sinon la substance primitive formant l'assise de tout langage articulé. Le contenu est une substance amorphe que seul l'usage peut lui donner une existence par sa manifestation.

Le contenu matériel de la phonologie est bien défini dans la manifestation physique de la pensée. Chaque entité linguistique ou contenu syntagmatique est, avant tout, une chaîne sonore se déployant dans le temps, ce qui fait qu'avant d'être langage, la parole était son et était onde sonore obéissant aux lois d'un physicalisme bien fondé. Le sens quant à lui, est difficile à circonscrire que se soit dans sa manifestation ou dans son immanence. Le sens n'est guère une matérialité, sa circonscription dans une forme ne peut se concevoir et ne peut exister qu'à travers la forme qui lui donne ainsi une apparence structurée ce qui revient à le segmenter en unités et segments ayant un rapport entre eux.

C'est ici que Hjelmslev pose le problème de l'hétérogénéité dans la substance du contenu, chose qui lui fait défaut dans l'établissement de l'isomorphisme entre les deux plans du langage, ce qui a fait que Hjelmslev déclare l'isomorphisme

---

<sup>1</sup> - L. T. Hjelmslev, *Le langage*, éd. folio, Paris, 1991, p. 61.

entre les deux formes du contenu et de l'expression : la forme du contenu d'un côté et la forme de l'expression de l'autre. Mais quand il est question de la substance du contenu, une difficulté surgit du fait de la nature psychologique de la matière ou de la substance du contenu car en fait il n'y a pas de substance du contenu, ni qu'il peut y avoir de forme du contenu. La substance organisant les signifiés n'est qu'un leurre, une subtilité scientifique. Cette substance déclarée par Saussure comme étant amorphe et rejetée par Hjelmslev dans l'établissement de la fonction sémiotique. Elle est supposée et non validée.

Lorsque Saussure parle de sens, il parle d'empreintes psychiques que laisse la déformation de la platitude acoustique à un instant donné. Le sens n'est que la conséquence de la manifestation de l'être communicant, il en est le résultat instantané et la résultante constructive du domaine des signifiés.

## **2.2 D'AUTRES MODELES ISOMORPHIQUES**

### **2.2.1 Chez Rudolf Carnap**

Carnap déclare l'isomorphisme et le recouvrement du réseau des signifiants et du réseau du signifiés, ici Rudolf Carnap cherche à établir l'équipotence entre les deux disciplines ou la biunivocité et la réciprocity des deux ensembles terme à terme. Ce que développe ici Carnap et le cercle de Vienne après lui, est une théorie qui fait que chaque unité phonologique possède son parallèle en sémantique, ce que définit l'isométrie en mathématique ou toute transformation réflexive. Cela ne devient possible qu'en sémantique formelle ou *artificielle*<sup>1</sup> et en phonologie formelle ou chaque unité phonologique conserve les mêmes rapports de relation avec l'unité sémantique et réciproquement. C'est que ces deux ensembles ne peuvent être des classes naturelles et sont par là, des ensembles finis.

Ce que propose Carnap est justifié dans la notion de figures de la théorie glosématique où l'unité figure est fluide et dupliquée, elle est l'unité constituante des deux systèmes mêlés, sémantique et phonologie. Ce que Carnap prévoit est que la phonologie sert la sémantique et que pour signifier il suffit de communiquer car

---

<sup>1</sup> - nous reprenons ici le terme formel au sens de la forme du contenu qui prévaut à la structure, quant à la sémantique de Rudolf Carnap elle est considérée par les linguistes comme sémantique artificielle tout comme le sont les langues artificielles tel l'esperanto.



L'homme est un être communicant et par nature. Dans ce sens, la phonologie est l'interprétation de la sémantique.

Le sens précède le son et la phonologie n'a pas lieu d'exister si le besoin d'exprimer un sens n'a pas lieu. Ici la communication n'est qu'un échange de sens possibles. Dans cette perspective nous rejoignons la sémantique componentielle et la phonologie componentielle de Bloomfield la ou le sens est trahis par l'usage du son. La phonologie bloomfieldienne est une infinité de classes phonologiques construites sur un modèle de stimulation sensorielle et perceptive et la sémantique en est la réponse.

Nous reprenons ici loin de tout conditionnement opérant les dits de Hjelmslev qui vont de pair avec la théorie de Carnap établissant un isomorphisme total entre unités constitutives des deux plans du langage. Cette connivence de point de vue est entre Hjelmslev et Carnap est partagée par Martinet dans sa deuxième définition du monème. Les linguistes évoqués ici (Bloomfield, Hjelmslev, Martinet, Carnap) pensent la même chose et diffèrent sur le mode de développement théorique. Mais toutes ces théorisations du langage prévoient une sémiotisation du langage unissant la phonologie et la sémantique ainsi que la pragmatique dans une sémiotique du langage. Charles Morris pensait établir des liens et des balises entre les disciplines linguistiques, entre pragmatique, sémantique et phonologie, or que ce qui semble résoudre le conflit sémantique/phonologie est une sémiotique fondée en tant que metasémiotique du langage ayant un langage-objet formel et s'inspirant de la théorie des ensembles et faisant de la bijection sa pierre de touche dans l'établissement d'une axiomatique entre classes d'objets, objets et relations. Le langage devrait se constituer en théorie des catégories ou les relations ne sont pas seulement entre les unités mais peuvent être entre des classes ou des sous catégories, dites relations ordonnées. Dans le langage l'ordinal doit dépasser toute cardinalité donc tout morcellement des disciplines.

### **2.2.2 Chez Greimas et Troubetzkoy**

De la structure phonologique à la structure sémantique, l'opposition vs la relation, les oppositions bilatérales ou multilatérales en phonologie et leurs parallèles en sémantique chez Algirdas Julien Greimas. Troubetzkoy dans *les principes de phonologie* parle de relations entre phonèmes, il admet à l'inverse de Jakobson l'existence de la relation multilatérale entre phonèmes rejoignant ainsi la pensée de

Saussure qui stipule que : « De toutes les comparaisons qu'on pourrait imaginer, la plus démonstrative est celle qu'on établirait entre le jeu de la langue et une partie d'échecs. »<sup>1</sup>

Cette comparaison éloquente imagine la langue en mouvement. Le jeu de la langue est parole ou manifestation discursive ou textuelle. Cette manifestation ne peut être que communicative et fonctionnelle. Elle ne peut être aussi que discursive. Chaque unité discursive ou énoncé acquiert une valeur instantanée aussi éphémère que l'est l'instance discursive et énonciative. Le discours, dans son déploiement, est fuyant et multiforme. Et le système discursif est à chaque instant inventé dans une composition de valeurs différentielles de significations. La structuration d'un discours est l'établissement d'un jeu de langue à travers l'outil phonologique. A cette exposition du point de vue de l'émetteur, correspond une unité réflexive déterminant le sens possible. Le stimulus phonologique reçoit une réponse qui ne peut être que sémantique et dont la manifestation n'est que passivité et anticipation phonologique. La sémantique en ce sens est une phonologie descriptive que l'esprit humain structure à travers l'espace et en rapport proportionnel de temps et d'unités sonores. Cette correspondance dans la transmission de l'information est un parallélisme de structures phonologiques et de structures sémantiques développés par Ferdinand de Saussure qui avance qu'une : « Délimitation correcte exige que les divisions établies dans la chaîne acoustique ( $\alpha \beta \gamma \dots$ ) correspondent à celle de la chaîne des concepts ( $\alpha' \beta' \gamma' \dots$ )<sup>2</sup> »

Cette structuration du rapport de la parole à la signification est établie par Hjelmslev comme étant l'établissement d'un isomorphisme entre les deux plans du langage.

### 2.2.3 Chez Leonard Bloomfield

Bloomfield conscient de la difficulté à ordonner le monde du sens lexical fini par rejeter tout recours au sens il alla jusqu'à exclure l'existence du phonème puisque pour lui ce qui compte c'est les relations entre sons dans un contexte bien déterminé. Bloomfield se porte sur le cap de la phonologie et reléguant la sémantique au dernier rang et comme conséquence Bloomfield a dévié un obstacle ma-

---

<sup>1</sup> - Saussure. Ferdinand, Cours de linguistique générale, éd Payot, France, 1992, p. 125.

<sup>2</sup> - Ibid. p. 146.

jeur dans l'établissement de sa théorie distributionnelle. Le signe pour lui n'étant pas une fonction sémiotique et son signifié n'est qu'un rapport dans une construction sonore, le signe est une classe d'objets signifiants, c'est donc la totalité qui détermine le sens et non l'irréductibilité des objets en signes constituant le sens.

#### **2.2.4 Chez André Martinet**

C'est en faite la première articulation qui fera surgir des similitudes entre la conception de Martinet et celle de Hjelmslev, que martinet lui-même semble à première vue approuver et qu'il se trouve vite désillusionné comme il le déclare : « Hjelmslev avait décrit le signe comme composé d'éléments appelés figures(...), notre première réaction un peu naïve a été de croire que ces figures ne pouvaient être que des phonèmes, mais nous avons vite été détrempé»<sup>1</sup>.

### **3 EXEMPLES D'ISOMORPHISME PHONOLOGIE/ SEMANTIQUE**

Ce que nous concevons comme étant un isomorphisme entre les deux théories structurales ne peut se définir qu'avec le recours à un corpus bien défini et bien délimité. Un tel corpus se doit d'être une entité de lexies en relations paradigmatisques et non syntagmatiques. Le recours à l'axe paradigmatisque, nous aide à définir la synonymie comme étant une bijection admettons une relation et une relation réciproque donc admettant une biunivocité certaine entre les éléments d'un ensemble défini. Le développement d'un corpus sur l'axe syntagmatique entraîne à définir et à bien situer la notion de polysémie car c'est seulement le contexte situationnel et le cotexte qui font parler de la polysémie en tant que relation entre entités lexicales.

L'homonymie est, quant à elle, une notion polaire et dirigée quand il s'agit de la relation phonologie et sémantique comme nous allons le voir dans les exemples ci-dessous. A la place d'un corpus bien fuyant, nous aurons à cerner notre recherche dans un nombre fini d'exemples nécessaires et suffisants pour mettre en œuvre notre point de vue sur la relation des deux disciplines que nous résumons comme isomorphique et bijective, dans sa visée carnapienne, à la fois isomorphique et bijective dans la définition hjelmslevienne. Cependant certaines lueurs paraissent

---

<sup>1</sup> - Pauly. Emily, Polysémie réflexion théorique, méthodologique , Ed L'Harmattan, Paris, 2010

trahir cette clarté et embrasent de leurs opacités certaines de nos théories démontrées comme c'est le cas de certaines lexies qui ne définissent qu'une injection ou une surjection allant dans un seul sens.

### 3.1 Cas de la bijection

Certains exemples si non la majorité des lexies d'une langue naturelle définissent la bijection comme étant isomorphique constituant un parallélisme entre les unités en question : la correspondance entre les unités élémentaires des deux sciences ne se trouvent établies que si les deux unités sème et phème deviennent figures. Figure du contenu pour le sème et figure de l'expression pour le phème. Ici, nous visons l'irréductibilité des constituants élémentaires c'est pourquoi le phonème n'est pas l'image du sème. Ou bien nous aurons besoin de la définition faisant que figure est non signe et somme de figures est signe ce qui mène à dire que la somme des sèmes constitue un signe quelque soit le nombre de sèmes en question et la somme des phèmes forme elle aussi des signes de l'expression.

Exemple n° 1 : Le sémème "chaise" tiré de l'analyse sémique de Pottier. Ce sémème décomposable en trois phonèmes /ʃɛʒ/ dont chacun est une composition de phème dont le nombre est fondamentalement illimité, si nous admettons la subjectivité dans la phonologie ou bien l'existence de zone de sécurité du phonème. L'usage délimite le nombre et la fonction de la somme des phèmes ou des faisceaux de traits distinctifs. Cette décomposition en phonèmes est pourtant très simple en phonologie mais elle ne dénote pas les sèmes composant le sémème *chaise*, c'est comme si le sens est compris dans le son et la referentialisation n'est qu'un leurre dans l'acte de langage. Les sèmes composant *chaise* sont les déterminants d'un sémème générique, un sous ensemble dans le domaine meuble. Ainsi se construit une structure infra composant une macrostructure ou catégorie des catégories. L'identité de structure ainsi définie n'est vue qu'au regard d'une forme matricielle de l'émission et de la réception ou une somme de phèmes constitue un sème qui est une lexie phraséologique ou algorithme de la compréhension mesurée entre entropie et linéarité temporelle. Aussi, une somme de sèmes forme-t-elle un phonème ? La réponse est non, mais la somme de sèmes est un composé phonémique constitué par le son et institué par le sens. Ainsi la conscience phonémique n'est elle pas, dans une certaine mesure, une conscience sémantique de la totalité phonémique ?

« Chaise », en analyse sémique, est composée d'une infinité de sèmes ou figures de sens que seul le rapport différentiel est capable de les déterminer comme le sont les phèmes, et aussi les phonèmes. Ce qui définit le phonème peut définir le phème c'est entre autre un rapport différentiel et oppositionnel entre les phonèmes et les phèmes qui se constitue entre les figures de sens ou sèmes ou sémèmes ou textes.

Le sème pour s'asseoir est aussi générique et partagé par les autres sémèmes qu'il devient ainsi un sens prototypique. La réduction algorithmique en termes d'information de la lexie « pour s'asseoir » n'est pas contractée en une seule unité phraséologique en langue française car nul amalgame ne définit cette lexie. Le dictionnaire de la langue française n'a pas de mot équivalent à « *pour s'asseoir* ». La cause en est que l'usage passe par la référence et au lieu d'économiser dans le langage on passe à un surplus de sens dans les dénominations référentialistes, ceci ne passe-t-il pas pour une critique de la loi du moindre effort ?

Entre les sèmes et les phèmes constituant *pour s'asseoir* la relation est très complexe si elle est réduite à un parallélisme terme à terme, mais elle est vite dissipée si l'on retient la similitude des structures et le rapport matriciel et catégorique qu'entretient entre eux les sèmes et les phèmes en tant que mesures des deux plans du langage. Il est ici à noter que dans l'exemple *am* de Hjelmslev, exemple décomposé en sèmes et en phonèmes. L'établissement du rapport terme à terme n'est guère justiciable et induit à l'erreur mais l'établissement d'un rapport entre figures du contenu et figures de l'expression rend les choses très explicite et fait que le rapport est un rapport entre catégories ou classes de son et classe de sens.

### 3.2 Cas de l'injection

En théorie des ensembles, une injection est une application pour laquelle, pour tout élément de l'ensemble d'arrivée (sémantique), il existe au plus un antécédent dans l'ensemble de départ (phonologie). Cela veut dire, tout simplement, que pour tout sème dans l'ensemble d'arrivée, il existe au plus un élément dans l'ensemble de départ, cet élément est un phème. Si nous postulons cette relation ou application, nous nous induisons à l'erreur car un phème n'a jamais eu de sens sauf dans une construction phonologique ou somme de phonèmes combinés possède un sens phonématique. Et là, le problème se pose autrement : le phème en question est un trait distinctif producteur de sens différentiel. Ce cas est bien apparent dans toute commutation ou procédé de délimitation des phonèmes. La commutation joue un

double rôle et possède une double fonction, celle de créer le sens par changement de phonème et puis celle plus particulière d'assurer un lien d'isomorphie injective entre deux unités ou consécutives sonores réalisant une commutation.

Ainsi, le rôle de la commutation est bien démontré dans l'établissement de la correspondance biunivoque entre une suite de phonèmes qui commutent deux à deux formant des corrélations. Le résultat de cette commutation est dans l'ensemble d'arrivée des unités sémantiques ou ensemble des traits sémantiques distinctifs. La genèse d'une suite de phonèmes ayant un trait distinctif différentiel, fait naître une correspondance réciproque ou bijection dans les deux sens.

Cette réciprocité est la preuve d'un parfait isomorphisme entre phonologie et sémantique tout en préservant l'identité de structure dans les deux domaines. Bien que le raisonnement entre les entités des deux structures soit très logique, il ne résout guère le problème de l'isomorphie, validant un morphisme et un morphisme inverse du fait que nul phème ne peut avoir un sème équivalent car l'équivalence ou l'objet d'équivalence est absent. Les deux unités ne peuvent être sujettes à aucun morphisme. La résolution du problème vient de ce que l'on considère la relation entre sémantique et phonologie comme relation entre deux ensembles ordonnés, comme c'est le cas en théorie des catégories.

Hjelmslev a pu faire surgir cette réflexion en considérant chaque discipline comme un ensemble de sous-ensembles et en postulant un isomorphisme d'ordres et d'équivalence préservant la similitude des deux structures en question. Cet isomorphisme préserve le premier ordre entre phonologie et sémantique : celui du nombre de traits distinctifs, toujours inférieur et limité dans la phonologie par rapport à la sémantique. Le deuxième ordre est celui de la commutation ou changement de sens par changement de traits distinctifs qui fait que si on change un sème dans un mot, le sens change et par là le son change : exemple *canard* et *moineau* (prototype\* de Kleiber) partageant le même sème oiseau et différent sur palmipède et ayant des griffes. C'est comme si palmipède comme sème est inclus dans la chaîne sonore /kanar/, cependant aucun phème ne peut représenter palmipède et aucune relation ne lie griffe à la chaîne sonore /mwano/. Seule la conscience phonologique peut résoudre le problème.

La compréhension est un domaine limitrophe entre le son et le sens, c'est que la compréhension se construit dans la conscience phonémique en contexte.

L'isomorphisme ou injection est ici un morphisme de morphisme entre groupes ordonnés partageant et préservant une identité de structure.

L'injection dans la phonologie et la sémantique ayant été présentée par des exemples relatifs à la commutation et aux corrélations dans les oppositions privatives se trouve être prouvée dans la sémantique par l'intermédiaire de la monosémie ou synonymie. Où un mot a un seul sens, comme c'est le cas dans certains exemples comme *mère* et *père* qui d'ailleurs, conservent le même sens dans différentes langues à des nuances sonores très fines et très rapprochées. Aussi les onomatopées sont monosémiques ou asémantiques même. C'est la représentation d'un état de fait par un non sens sonore. Une production de son imitant l'incompréhension de ce même fait. L'injection conserve et démontre les primitifs sémantiques et les projettent sur les entités phonologiques qui confectionnent les langues. Les relations injectives dans la langue naturelle construisent le sens par imitation sonore dans le cas des onomatopées.

### 3.3 Cas de la surjection

Le cas de la surjection en phonologie était celui où un élément (phonème) est représenté par plusieurs éléments dans l'ensemble de départ, c'est le cas des archiphonèmes par exemple. En sémantique, la surjection a fait que la polysémie de sens est le facteur clé dans l'établissement de cette relation surjective : un mot possède plusieurs sens dans sa réception hors contexte, un mot reste toujours polysémique, il admet au moins un seul sens dans l'ensemble des possibles de sens qu'il a comme sémème occurrence. Passant du sens virtuel et potentiel au sens réel et en occurrence.

Le mot *cousin* partagé entre insecte et proche parent n'a que le contexte en discours ou le cotexte en texte pour sa délimitation signifiante. Ce mot comme une infinité d'autres mots est une source d'ambiguïté pour l'ensemble des locuteurs d'une langue. La résolution de l'ambiguïté dite est réduite dans une sémantique générative comme dans une catégorisation en sous ensembles ordonnées entre sémantique et phonologie, réalisant un isomorphisme de groupe ou morphisme de morphisme en théorie des catégories ou sémantique et phonologie seraient des objets et les processus entre eux seraient des foncteurs. Sémantique et phonologie seraient des ensembles formés de sous-ensembles comme c'est le cas entre les corrélations et les champs sémantiques. Une telle structuration préserve la structure des

deux ensembles et de leurs sous ensembles en ensemble ordonnées dites *structures d'ordres*.

L'homonymie est un exemple illustrant de la notion de surjection entre les éléments des deux ensembles en tant qu'entités lexicales doublement articulés dans la vision fonctionnaliste d'André Martinet. L'homonymie fait qu'à un seul signifié peut correspondre plusieurs signifiants, c'est-à-dire au moins un signifiant donc plus d'un signifiant. Cette homonymie dans le lexique est un élément de l'opacité sémantique. Il induit une ambiguïté lexicale dans la parole entre émetteur et récepteur. Les exemples de ce genre ne manquent pas : *père et pair, voler et voler, cousin et cousin*.

Une infinité d'exemples démontrent les difficultés à communiquer le sens dénoté. La conséquence en est que la surjection est bruit et redondance dans la communication. La surjection n'est guère nécessaire pour l'établissement d'un isomorphisme, car il suffit que l'application de la phonologie à la sémantique soit injective et que sa réciproque le soit aussi. Ce que nous apporte Bally dans sa phraséologie est d'une extrême importance pour notre sujet.

Bally réduit une structure linéaire en syntagmatie, phrase ou autre, à une seule unité lexicale en instaurant des ordres et des gradations dans la synonymie allant de la monosémie à la polysémie et admettant ainsi une intensité graduelle dans l'établissement du sens. Pour Bally, le sens d'un mot est un algorithme ou unité phraséologique qui consiste en une phrase qui avec la perte du sens des mots qui le construisent devient une seule unité ou un seul mot par un procédé *d'équivalence*. Ainsi ce qui au départ est polysémique, se contracte ensuite par l'usage et se réduit, devenant ainsi monosémique ou unité lexicalisée. Ainsi c'est là que la bijection devient relation et relation réciproque conduisant à l'isomorphisme préconisé par Hjelmslev. La théorie des catégories et la stylistique de Bally valident la notion d'isomorphisme du point de vue de la relation entre sous ensembles ordonnées ou structures d'ordres et du point de vue des unités constitutives dans la phraséologie de Charles Bally.



#### 4 CRITIQUE DU MODELE ISOMORPHIQUE PAR A. MARTINET

Martinet croyant au début trouver un linguiste rencontrant sa pensée, se trouve vite désillusionné. Selon lui, le dit isomorphisme « implique le parallélisme complet des deux plans du contenu et de l'expression. Poser ce principe, c'est certainement outrepasser de beaucoup les implications de la théorie saussurienne du signe »<sup>1</sup>

Martinet ajoute ensuite que si pour le principe d'isomorphisme on postule la structuration identique des deux plans, pour lui l'expression est un moyen et le contenu est une fin. Il reprochait à l'auteur de la glossématique de « Méconnaître la finalité de la langue [...].les analogies qu'on constate -et que personne ne nie – dans l'organisation des deux plans ne changent rien à ce rapport de subordination du son au sens qui semble incompatible avec le parallélisme intégral que postule la théorie hjelmslevienne»<sup>2</sup>.

Une finalité communicative, selon la visée fonctionnelle, totalement incompatible avec l'isomorphisme des deux plans du langage.

Si nous observons bien la critique de Martinet à l'égard de Hjelmslev, il semble bien vrai qu'elle repose sur un point de vue bien subjectif et personnel, car si Martinet refuse ce parallélisme entre expression et contenu, il le fait par une syllogistique illogique se résumant ainsi :

1-L' expression est subordonnée au contenu. (Première proposition)

2-l'analogie des deux plans est irréfutable. (deuxième proposition)

3-la subordination des deux plans est incompatible avec leurs analogies. (Conclusion)

Ces deux prémisses et leurs conclusions s'écrivent ainsi :

1-les deux plans sont subordonnés. (vrai)

2-Les deux plans sont analogiques. (vrai)

---

<sup>1</sup> -André. Martinet, *La linguistique Synchronique*, p.21. Cité par : Emily pauly dans : *la polysémie*, éd l'Harmattan, Paris, 2010, p. 58.

<sup>2</sup> -Ibid.

3-les deux plans subordonnés ne peuvent être analogiques. (faux)

Il est bien clair nous semble-t-il que si les deux prémisses sont vraies leurs conclusions devraient être vraie, sauf qu'ici nous aboutissons à un non sens puisque la conclusion est fausse.

Comme perspective d'une relation entre les deux plans et suivant la critique des zones\* de dispersion et celle de l'infini signifiant du sémème ou zone sémémique et entre la simultanéité des deux zones se fonde la théorie du langage humain dans sa manifestation en un temps  $t$ .

Tout individu en un temps  $t$  possède un système isomorphe de pensée. Il y a adéquation entre son expression dans sa manifestation et son contenu véhiculé à cette instant  $t$ .

Les deux systèmes phonologique et sémantique interagissent en un temps  $t$  pour former un tout. C'est-à-dire, une unité transmissible et infiniment signifiante. Le récepteur, le lecteur ou l'énonciateur lui-même en ce temps  $t$  a une identification précise du contenu de son dire, mais à un temps  $t+1$  il a une autre analyse de sa propre séquence. Le morphème ou la syllabe même qu'il aura produite obéira à un système phonologique individuel appelé par exemple système phonologique 1, un instant de plus et le système phonologique 1 sera un système phonologique 2, c'est que l'usage déforme continuellement le système phonologique. La signification change et les sons aussi dans leurs perceptions et dans leurs émissions. L'être humain évolue d'un système à l'autre en unité de temps. Cette entité temporelle est elle aussi défaillante ? Car non mesurable, ce n'est pas une horloge qui compte les secondes, c'est une unité de vie, de la vie d'une personne, et sûrement une unité de compréhension, limitée par le temps sur la chaîne syntagmatique des phonèmes.

Cette unité pourrait être la mesure en linguistique du système dans sa manifestation. Si l'unité de compréhension n'est pas mesurable, la continuité des changements du système est elle aussi non mesurable ; mais elle est mesurée dans un système computationnel et dans le rapport de la somme des manifestations systématiques (isomorphisme pour les deux plans) sur une portion de temps quantifiable.

## Conclusion

L'existence des zones de phonèmes de Martinet et l'existence des zones de sécurité sémantique du sémème nous laissent dire que l'isomorphisme existe bel et bien entre sémantique et phonologie. Deux facettes précisent cette isomorphie, l'une est qu'elle présente cette notion dans sa forme rationnelle et formelle que représente la sémantique formelle et les structures d'intelligence formelle et informationnelle, et que valide les notions fondamentales des mathématiques dans la théorie des ensembles. L'autre est dans les théories des limites et des plages logarithmiques validant l'existence de nuances phonologiques et sémantiques qui se manifestent dans le discours et la conversation. Nous citons ici la conversation et précisément le dialogue entre deux interlocuteurs, l'émetteur et le récepteur, ces deux protagonistes à chacun sa phonologie et à chacun sa sémantique et la relation qui les lie est une dynamique intersubjective des phonologies et des sémantiques.

L'isomorphisme réconcilie le dynamique et le statique entre langue et parole et réconcilie aussi le formel et le non formel, le subjectif et l'objectif. En parlant, un individu déploie sa pensée à travers sa vision des choses. Hjelmslev parle à sa façon de son système phonologique manifesté. Il articule à sa manière les séquences phonémiques, et vise toujours à se faire comprendre. Le récepteur, quant à lui, décode le message que je mets entre parenthèses car un message signifie par lui-même, mais parler n'est guère signifier.

Le dit de l'émetteur est une fonction à variables multiples partagée entre constantes et variables. Elle possède une infinité de solutions ou significations potentielles et virtuelles. Le récepteur pour ainsi dire est un médium de la signification. Il s'ingère entre l'émetteur et son dire pour lui servir de repère ou de bruit. Le récepteur dans un dialogue va toujours à l'encontre de ce que dit l'émetteur, il le contredit et même son acquiescement est à l'encontre de la signification que veut transmettre l'émetteur. A la recherche du sens, dans une zone de significations à la fois vague multiples et infinies, les locuteurs ne partagent que des intuitions fortuites du sens du dire et du dit.

La mésentente entre individus est toujours possible et une forme d'entente est obligatoire pour clore le discours. Sauf que dans ce fluide des formes significatives et des potentialités de significations se dresse la possibilité de l'existence du formel et de l'isomorphe, car à l'instant près ou le discours s'arrête ou la lecture

s'achève, l'isomorphisme prend place avec toute la splendeur de l'édifice de la raison. La complexité de la pensée se traduit par la complexité de la parole et de sa compréhension et s'achève dans un formalisme précis que seul l'isomorphisme de Hjelmslev est capable de lui donner forme et sens. L'isomorphisme est ainsi une théorie des formes complexes, c'est une théorie de la complexité.

# **CONCLUSION GENERALE**

Au terme de cette modeste recherche, nous rappelons que l'une des hypothèses de notre quête visait la validation d'une certaine similitude entre les phonèmes et les monèmes à travers des théories établies en mathématique et plus particulièrement en théorie des ensembles. La deuxième hypothèse concernait l'établissement des liens logiques et étroits entre synonymie et bijection, entre polysémie et injection et entre polysémie et archiphonèmes. Toutes ces spéculations ne peuvent épuiser le contenu d'un sujet aussi riche et aussi contraignant que celui de l'isomorphisme entre sémantique et phonologie. Aussi, nous avons estimé possible que le dit isomorphisme serait un déterminisme dans les sciences et les théories structurales. L'existence de la structure isomorphique se trouve être établie entre unités micro-structurelles et unités macro-structurelles. Nous avons estimé logique de partir du particulier au général, c'est-à-dire de l'unité fondatrice du système à la structure organisatrice de cette entité appelée système, dans une analyse logico-déductive. Ainsi, un certain parallélisme se détachait peu à peu entre phonème et sémème qui par transposition va du système phonologique au système sémantique

Cette formation, structurale et systématique, est un type de modélisation et d'axiomatisation des faits de langage constituant des ensembles ayant entre eux des relations de structuration.

Au cours de notre travail, des règles apparaissent dans la structure phonologique et sont semblables aux règles qui gèrent la structure sémantique. Ainsi, l'archisémème est vu comme un archiphonème et la polysémie sémantique est un archiphonème phonologique. D'autre part, l'existence de synonymie absolue est un leurre, et la paire minimale entre deux phonèmes n'est qu'une construction probable dans le domaine de la production de la parole du fait de l'existence de la zone de dispersion du phonème. Ce qui laisse présupposer que la paire minimale est un cas de synonymie au sein de la sémantique structurale.

La neutralisation d'un phonème, en contexte, est semblable à la détermination du sens d'une lexie en contexte. L'isomorphisme entre les deux disciplines est total si l'on prend en considération que « phonèmes » et « sémèmes » sont construits sur la base de l'unité élémentaire qui est *la figure* ou unité du plan de l'expression et du plan du contenu de Louis Trolles Hjelmslev.

Il se trouve aussi que l'isomorphisme est confirmé par l'intermédiaire de la théorie de Georg Cantor pour les entiers naturels. Ce que nous appelons théorie de

Cantor est un phénomène qui fait que le « microstructurel » est à l'image du « macrostructurel » dans sa modélisation, et la phonologie en nombre très limité de phonèmes se déploie en une infinité d'unités lexicales partagées entre sèmes et lexèmes.

Toute la phonologie et toute la structure sémantique développent un isomorphisme injectif comme c'est le cas de l'archiphonème ou un seul phonème peut se réaliser en une infinité de phonèmes proche du prototype phonémique initial.

Un sémème développe une construction significative dite *champ sémantique* par l'intermédiaire de procédés lexicaux tels que l'analogie de l'emprunt et du calque. Le champ sémantique associatif est un champ construit autour d'une unité lexicale type.

Pour conclure, nous pouvons observer que les deux modèles structuraux comme la phonologie et la sémantique se développent de manière procédurale en contexte. La phonologie est incluse dans la sphère sémantique comme étant une métamorphose de la structure élémentaire de la signification, constituant la parole en premier lieu et le sens en deuxième lieu. Le sens est ainsi la résultante du processus sonore. Il est une clôture de toute manifestation sonore. La signification structure toute sonorité en unités de sens. Tout ce que nous pouvons avancer comme conclusion à ce sujet ne peut être que des prolégomènes à des travaux plus élaborés et plus judicieux dans ce domaine de recherche établissant des liens entre ce qu'on dit et ce qu'on croit comprendre. Il nous semble possible de dire que cette structure logique dite isomorphique entre les disciplines linguistiques peut résoudre l'inadéquation quantitative entre système phonologique et système sémantique.

## **REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES**



## Bibliographie

### I /Ouvrages

- 1-Adam. Jean-Michel, *Eléments de linguistique textuelle*, éd Madraga, Liège, 1990.
- 2-Bally Charles : *Traité de Stylistique Française*, éd, kleinkencheik, Heidelberg, 1921.
- 3-Cusimano Christophe : *Polysémies et Noms de sentiments*, éd L'Harmattan, Paris, 2008.
- 4-De Saussure Ferdinand : *Cours de linguistique générale*, éd Payot, Paris, 1992.
- 5-Dumont Alain et R.luft : *Naissance de la Chimie Structurale*, ed.EDP SCIENCES, Les Ulis, 2008.
- 6-Guiraud Pierre : *La Sémantique*, éd, PUF, collection, Que sais-je ?, Paris.1955.
- 7-Hjelmslev Louis : *Le langage*, éd Minuit, Paris, 1966.
- 8-Klein Etienne, Spiro Michel. : *Le temps et sa flèche*, éd Frontières Vrin, 1994.
- 9-Lehmann Alise et Marin-Berthet Françoise : *Introduction à la lexicologie, Sémantique et Morphologie*, éd Dunot, Paris, 2010.
- 10-Lombardi Henri : *Géométrie élémentaire. Tome I*, éd PUF, Comtoises, 1999
- 11-Martinet André : *Eléments de Linguistique Générale*, Ed Armand Colin, Paris, 1998,
- 12-Mounin Georges : *Clefs pour la Sémantique*, Ed Seghers, Paris, 1972.
- 13-Pauly Emily : *Polysémie réflexion théorique, méthodologique*, Ed L'Harmattan, Paris, 2010.
- 14-Petroff André-Jean : *Saussure : La langue, l'ordre et le désordre*, éd L'Harmattan, Paris, 2004.
- 15-Polguere Alain : *Lexicologie et sémantique lexicale*, Presse Universitaire de Montréal, Canada, 1959.
- 16-Pottier Bernard : *Présentation de la linguistique*, éd Klincksieck, Heidelberg, 1967.

- 17-Pottier Bernard : *Théorie et Analyse en Linguistique*, éd Hachette, Paris, 1992.
- 18-Rastier François : *Sémantique Interprétative*, éd PUF, Paris, 1987.
- 19-Sabatier Xavier : *les formes du réalisme mathématique*, éd Vrin, Paris, 2009.
- 20-Temple Martine : *Pour une sémantique des mots construits*, éd PUS, Paris, 1996
- 21-Troubetzkoy. N. S, *Principes de Phonologie*, Ed Klincksieck, Paris, 1949.
- 22-Wurtz. AD, Dictionnaire de chimie pure et appliquée, Tome 2, éd Hachette, Paris, 1873.

## II/ Périodiques

- Bendix E.h : Analyse componentielle du vocabulaire général. In: *Langages*, 5e année, n°20, 1970. pp. 101-125.
- Cusimano Christophe, *Actualisation et virtualisation* ,In : *Études Romanes de Brno* n° 32.2 –, éd Brno, Presses Universitaires de l'université Masaryk, 2011.
- Ekaterina Velmezova : ``phonème et morphème : deux notions diachroniques chez I. Ad .Baudouin de Courtenay``, *Cahiers Ferdinand de Saussure* vol 55(2002).
- Greimas. A. J. 1964, *La structure élémentaire de la signification en linguistique*, In : *L'Homme*, volume 4, Numéro 3, p. 5-17.
- Holgen Steen Sorensen, classes et relations, In *Langage*, 2<sup>ème</sup> année, n° 6, 1967. Pp. 26-35.
- Jakobson Roman : « De la poésie à la linguistique », in : *L'Arc*, numéro spécial « Jakobson », librairie Duponchanelle ,1990.
- Jakobson Roman, « Einstein et la Science du Langage », In : *Le Débat*. 1982/3 n° 20.
- Hjelmslev L. T., *Corrélations morphématiques*, in *Nouveaux Essais*, Paris, PUF, 1985.
- Mortazé Mahmoudian : *Apports de la Phonologie*, in : les Cahiers de Ferdinand De Saussure n° 55 en l'année 2002, la Revue Suisse de Linguistique Générale.
- Rouilhan Philippe : *Sur la Sémantique Frégéenne des Enoncés*. In : *Histoire Epistémologie Langage*. Tome 5, fascicule 2, 1983. La sémantique logique : Problèmes d'histoire et de méthodes. Pp. 19-36.
- Rastier François : La microsémantique, *Texte. !*, juin 2005, vol. x, n°2

### **III/Sites internet**

**<http://www.systemique.org/Idres/pub/vign/isomorphisme.htm>**

<http://linx.revues.org/1241> ; DOI : 10.4000/linx.1241

# **GLOSSAIRE**

**Axiomatique** : procédé de formalisation théorique et abstraite d'une science.

**Base de comparaison** : Terme employé par Troubetzkoy dans les Principes visant à déterminer la relation d'opposition entre phonèmes. Une base de comparaison est la somme des particularités que partagent deux termes d'une opposition.

**Binarisme** : Théorie des phonèmes instaurée par Roman Jakobson et admettant l'existence de 12 traits (traits de sonorité et traits de tonalité) binaires oscillant chacun entre le marqué et le non marqué, c'est-à-dire entre la présence et l'absence du trait distinctif pour les phonèmes.

**Bijection** : est une application entre les éléments un ensemble de départ et les éléments d'un ensemble d'arrivée validant une injection et une surjection.

**Cases vides** : terme utilisé par Dmitri Mendeliev pour les éléments chimiques de son tableau périodique leur réservant ainsi une place appelée « case vide » alors qu'ils ne sont pas encore découverts.

**Corrélation** : Terme très employé dans la terminologie phonologique utilisé pour structurer les phonèmes sur la base de la différence sur un seul trait distinctif comme c'est le cas des voisés/ non voisés

**Fonctifs et fonctions** : Termes utilisés par Hjelmslev dans sa théorie glossématique. Le fonctif est un objet de la relation ou morphisme, il peut être signe ou figure. La fonction est la relation supposée existant entre fonctifs.

**Holistique** : une science développant une vision globale contenue dans la partie élémentaire de la chose observée ou cherchée exemple les holographes pour les billets de banque.

**Injection** : est une application injective qui admet l'existence d'un et d'un seul élément de l'ensemble de départ vers l'ensemble d'arrivée ; élément validant la relation injective.

**Isométrie:** sont des transformations géométriques qui ont même angles homologues, même mesures de cotés homologues, même périmètre. Elles sont donc parfaitement superposables..

**Notion de marque :** est une base pour catégorisation des phonemes.au début c'était une remarque de Troubetzkoy saluée par Jakobson et ensuite elle fut introduite par ce dernier pour structurer les phonèmes en forme binaire rendue universelle. Cette notion de marque est un sujet de discorde entre les tenants du Cercle de Prague

**Prototype :** le meilleur représentant d'une catégorie d'objets selon Wittgenstein.

**Suprasegmentaux :** terme employé souvent en prosodie pour décrire les particularités prosodiques signifiantes comme le ton et **l'intonation**.

**Transformation:** est un type d'isométrie qui peut être une translation, une rotation une symétrie, ou une réflexion.

**Zones de dispersion :** c'est une plage de variables d'un même phonème qui constitue une marge de sécurité préservant l'identité du dit phonème.